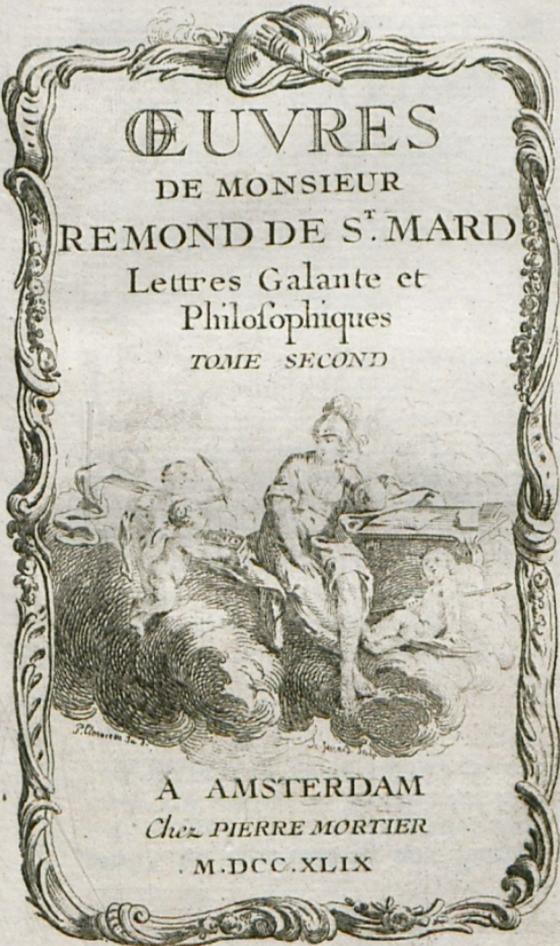


Tom. II. et III.



ŒUVRES
DE MONSIEUR
REMOND DE S^T. MARD
Lettres Galante et
Philosophiques
TOME SECOND



À AMSTERDAM
Chez PIERRE MORTIER
M. DCC. XLIX

EXPLICATION

*Du Frontispice, du Fleuron & de la
Vignette.*

SECOND VOLUME.

Frontispice.

ICI paroît un Philosophe, qui croyant qu'en instruisant on est encore obligé à plaire, sacrifie tantôt à Minerve & tantôt aux Graces. Le Génie de l'Amour le touche avec une branche de laurier entrelacée de Myrre. Plus bas est un autre Génie qui pare de fleurs la tête d'une jeune fille qui se regarde dans un miroir, & remarque avec complaisance combien les agrémens & les Graces prétent de charmes à la beauté.

FLEURON.

Minerve a le coude appuyé sur une table. Un Amour lui présente une plume, un autre vient à elle avec une écriture, un troisieme est aux genoux de

ij **EXPLICATION, &c.**

de la Déesse, & tient sa pique qu'il lui a volée.

VIGNETTE.

L'Auteur écrit, & tient de la main gauche un masque de femme. Un petit Amour verse de l'encre dans son écritoire. Des robes & coëffures de femmes sont jettées négligemment sur des chaises. Dans un coin de la chambre paroît une armoire, au-dessus de laquelle on voit un Buste de Minerve.



PIEDROU.

Minerve a le coude appuyé sur une table. Un Amour lui présente une plume, un autre vient à elle avec une écriture, un troisième est aux genoux

LETTRE





LETTRES
GALANTES
ET
PHILOSOPHIQUES.

LETTRE PREMIERE.

VOUS voulez savoir, Mon-
sieur, à propos de quoi ces
Lettres ont été faites ; je vais vous
le dire. Une jolie femme que j'ai-
Tome. II. A mois

2 LETTRES GALANTES

mois beaucoup parce qu'elle étoit raisonnable , me pria de répondre à une espece de plaidoyer qu'un de ses amis avoit fait contre la coquetterie. Je fis la replique , & la donnai à mon amie qui en reçut quelque tems les complimens ; mais elle me trahi , & je devins bientôt Auteur de la Lettre. Ce fût aussitôt à qui me donneroit des sujets ; on m'en donna de toutes les especes ; je les remplis presque tous avec facilité , & voilà l'origine de ces Lettres qui ne méritoient assurément pas de voir le jour. Ce n'est pas que je les croye absolument mauvaises ; mais pour me servir d'un terme à la mode , elles sont trop fortes de choses. N'y

trouvez-

trouvez-

ET PHILOSOPHIQUES. 3

trouvez-vous pas comme moi trop de profondeur, & une profondeur trop marquée? Quand on veut dire des choses fines, je voudrois que pour les rendre agréables on en cachât un peu la finesse, & cette attention que les hommes feroient bien d'avoir, est ce me semble, une obligation dans des Lettres qui sont censées avoir été écrites par une femme. Pour second défaut, elles ont trop d'éclat: mais que voulez-vous? On n'est pas jeune impunément, & je l'étois. A l'égard de la petite Histoire, à consulter les idées que je crois qu'on doit avoir du Roman, celui-là me paroît d'un assez bon goût, & il y auroit à moi de la mauvaise

4 LETTRES GALANTES-

humeur à contredire le Public qui en a paru satisfait. Il faut toujours recevoir ses loüanges, même quand on ne les mériteroit point; & dites-moi, je vous prie, n'est-il pas raisonnable de les prendre, ne fût-ce qu'en dédomagement de celles qu'on n'a pas reçues & que peut-être on a méritées.

Je ne vous dis mot de quelques autres Lettres dont on vous a parlé, & que vous dites avoir grande envie de voir; si vous en êtes curieux je vous les enverrai; mais c'est à charge que vous m'en direz naïvement votre avis. Quand au mien, le voici. Avec moins de profondeur elles ont, ce me semble, moins d'éclat, sont plus simples;

ET PHILOSOPHIQUES. 5

ples , moins soignées , ont l'air plus
négligé , font plus Lettres que les
premieres , aussi tremblerois - je
pour elles , si elles devoient jamais
tomber dans les mains du Public ;
mais j'espere qu'elles n'y tombe-
ront point. Qu'elles y tombent ou
non, elles m'ont réjoui , & me voilà
payé d'avance. C'est une précau-
tion , Monsieur , que j'ai coûtume
de prendre , & plus habiles que
moi ne feroient pas mal d'uter de
ma recette.



A 3 LETTRE

LETTRE II.

A MONSIEUR DE F...

Vous êtes un étrange homme, Monsieur! vous entrez en fureur toutes les fois que vous voyez faire une bassesse, vous êtes défolé quand vous entendez raisonner de travers, & ce qui vous met quelquefois hors de vous, c'est que vous voyez applaudir ces mêmes gens qui vous désespèrent. Hé, Monsieur, la Nature n'a pas voulu que nous fussions plus raisonnables: tant pis pour vous si vous l'êtes tant. Si vous pouviez réformer le Genre Humain, je vous

per-

ET PHILOSOPHIQUES. 7

permettrois de vous fâcher , votre colere aboutiroit à quelque chose ; mais vous aurez beau pester , il y aura toujours des fots & des fripons. Votre mauvaife humeur ne nous en ôtera pas un. Croyez-vous qu'il ne me prenne pas quelquefois envie de jurer contre le Genre Humain ? Cependant je n'en fais rien : je trouve mieux mon compte à le mépriser qu'à le haïr. Ma haine lui feroit trop d'honneur , & ne m'en feroit pas ; mais le mépris est un sentiment trop froid pour vous. Je ris , & je vous reconnois bien , lorsque je songe à l'idée que vous vous faites des hommes. Le monde , dites-vous avec colere , est un bois fait pour elever & pour contenir



8 LETTRES GALANTES

des loups toujourns prêts à se dévorer , & à se détruire par adresse , quand ils ne fauroient en venir à bout par la force. C'est , Monsieur , vous faire une idée trop noire des hommes. Les passions ne font pas toujourns du mal ; elles servent quelquefois aussi-bien qu'elles nuisent. Mais la raison , dites-vous , ne fait rien faire aux hommes ; que vous importe , Monsieur ? Vous-même qui vous tourmentez , & qui journellement faite de la bile , est-ce par raison ? Est-ce elle qui vous fait perdre à vous fâcher , un tems que vous devriez employer à rire ? Pour moi , je crains les hommes : mais je ne les hais pas. Et pourquoi les haïrois-je ? Ils sont faits pour être

ce

ET PHILOSOPHIQUES. 9

ce qu'ils font , & je ne veux pas plus de mal à un homme qui me fait tort , qu'à une ortie qui me pique dans un jardin. Aussi ne suis-je pas tenté comme vous , d'aller me réfugier dans les deserts. Peut-être même que j'aimerois mieux vivre avec un sot , que d'être condamnée à rester toujours seule. Je fais bien que ce que je dis n'est pas noble ; mais que voulez-vous ? Il n'est pas en moi de penser plus noblement. Si la Nature avoit donné plus de dignité à votre être , & qu'en vous donnant de l'aversion pour les fripons , elle vous eût donné de quoi vous passer d'eux , je vous laisserois aller chercher compagnie chez les Ours ; mais les
Ours.



10 LETTRES GALANTES

Ours ne vous diront mot, & sûrement vous regretterez la compagnie de ces fripons que vous haïssez tant; vous ferez comme ces Amans, qui mécontens de leurs Maitressés, les quittent avec éclat, & ont peu de tems après la foiblesse de les revoir. Épargnez-vous, je vous prie, cet affront; accoutumez petit-à-petit votre ame à voir le vice sans tant frémir, vous en soûtiendrez bien mieux les hommes. Il est vrai que pour vous accommoder parfaitement de leur Société, il faudroit avoir les mêmes vices qu'eux; mais vous n'aurez jamais ce bonheur-là. Quand on n'est pas né avec de certains vices, on ne se les donne guere plus.

ET PHILOSOPHIQUES. II

plus facilement que les vertus. Vous avez, entr'autres choses, à vous corriger de deux grands défauts pour devenir aimable; vous êtes honnête homme dans la dernière rigueur, & vous avez l'esprit si sévère, que vous demandez aux hommes des discours raisonnables, comme s'ils étoient faits pour en donner. En bonne foi, croyez-vous qu'avec tous ces défauts-là ils ne soient pas aussi las de vous que vous l'êtes d'eux? Je suis sûr qu'ils feront des feux de joie le jour que vous partirez; car assurez-vous qu'ils se passeront fort bien de votre compagnie. Au fond, qu'ont-ils affaire de vous avec tout votre mérite? Ils ont des vices de commerce

12 LETTRES GALANTES

merce qui les font trouver à mer-
 veille les uns avec les autres ; ils
 font trompés aujourd'hui , hé bien,
 ils tromperont demain : Leur jou-
 r-on un tour qu'ils n'ont pas prévu ;
 sûrs de le rendre , ils s'en conso-
 lent : liés ensemble par les vices ,
 ils se les pardonnent ; peut - être
 même que ces vices font le jeu de
 la Société. Et sur ce pié-là , Mon-
 sieur , avec toutes vos belles qua-
 lités , vous ne fervirez qu'à la gê-
 ner. Mais revenons à vous ; quand
 vous aurez pris congé de la Socié-
 té , est-il bien sûr que vous ne tour-
 nerez jamais les yeux sur elle ?
 Avec votre permission , Monsieur ,
 la Nature qui vous a fait homme ,
 n'a pas permis à votre raison de
 vous

ET PHILOSOPHIQUES. 13

vous empêcher tout-à-fait de l'être, & quinze jours de solitude vengeroient bien la Société du mépris que vous auriez fait d'elle. Vous êtes certainement d'une compagnie fort aimable, pour moi & pour quantité d'autres; mais pour vous, vous devez en être une fort mauvaise: comptez que votre humeur noire vous suivra dans les deserts; elle s'y fortifiera, & ces hommes contre lesquels vous jurez de loin, n'en deviendront pas plus estimables, & vous en deviendrez plus malheureux. Croyez-moi, Monsieur, vivez avec les hommes: il est si facile de bien vivre avec eux; vous n'avez pour cela qu'à perdre une partie de vos
bonnes

LETTRE

14 LETTRES GALANTES

bonnes qualités : perdez surtout
cette sincérité fatale à ceux qui
l'ont : foyez poli , flatteur , fourbe ,
quelquefois impudent ; & quand
vous aurez acquis toutes ces ver-
tus-là , vous les verrez si bien prof-
pérer , que vous n'aurez plus la
force de haïr des gens dont vous
ferez les délices.



LETTRE

L E T T R E III.

A U M E S M E.

QU'AVEZ-vous eu à quitter
Madame de... à cela près,
que vous n'étiez pas aimé ! vous
étiez le plus heureux du monde.
Vous étiez reçu avec distinction,
vous l'étiez même avec plaisir.
Vous êtes trop vain, Monsieur,
n'est-ce rien que d'aimer ! Vous
auriez été aimé quand vous auriez
pû ; car dites-moi , je vous prie ,
qu'allez-vous devenir maintenant ?
Si vous étiez fait comme une infi-
nité de gens que je connois , qui
s'acrochent à la première jolie fem-
me

me qu'ils trouvent , je ne vous plaindrois pas : c'est à ces gens-là qu'il est permis de prendre & de quitter des passions : mais Vous qui êtes un Misantrope ! Vous à qui il faut des merveilles ! Vous qui n'êtes pas content de la jeunesse & de la beauté , qui voulez trouver de la vertu , & qui avec tout cela voulez qu'on ait de l'amour pour Vous ! En vérité, Monsieur, quand avec tous ces défauts-là , vous avez eu le bonheur de prendre une passion , vous devriez la ménager comme la prunelle de vos yeux ; & en faveur du bonheur que vous auriez d'aimer , vous relâcher un peu sur la prétention de l'être si fort ; car je crains bien que vous
n'ayez

n'avez le tems de sentir tout ce que pese l'indifférence , & sûrement au sortir de votre passion vous allez la connoître dans toute sa rigueur. Voilà le malheur des sentimens vifs ! Il faudroit en avoir toujours , ou n'en avoir jamais. Il les faudroit toujours , parce que certainement il n'y a rien de meilleur : il n'en faudroit jamais , parce qu'ils nous quittent , & qu'en nous quittant , ils jettent du dégoût sur tout ce qui n'est point eux. Avec cela , Monsieur , vous êtes dans une situation qui me fait bien de la peine. L'ennui d'une ame qui vient d'être agitée , est bien plus ennui qu'un autre , & sur ce pié - là vous pouvez vous vanter d'avoir actuel-

18 LETTRES GALANTES

lement la perfection de l'ennui.
Aussi ai-je réellement pitié de
vous, & je sens que je suis assez
de vos amis pour vous chercher
quelqu'un qui vous tire du misé-
rable état où vous êtes. Peu de
femmes à ma place voudroient se
mêler du métier que je veux fai-
re : elles trouveroient plus hon-
nête, & pour vous, & pour elles,
de vous rendre par elles-mêmes
les troubles que vous regrettez ;
mais, Monsieur, je ne me mêle
ni d'aimer ni de plaire. On me
dit bien quelquefois encore que
je suis jolie, & je n'en suis pas
fâchée : mais je n'en veux pas
davantage. Vous êtes trop perfide
des tous tant que vous êtes, pour
que

ET PHILOSOPHIQUES. 19

que je veuille de vous autre chose que de l'amitié ; encore ai-je grand soin de prendre garde qu'elle ne soit de nature à me mener à l'amour , car j'y ai été attrapée.



B 2. LETTRE.

LETTRE IV.*A MONSIEUR DE S...*

VOUS envoyez Monsieur votre Fils à la guerre, & vous dites pour vos raisons, qu'il y a des gens d'aussi bonne Maison que lui qui y vont; c'est-à-dire, que comme c'est la coutume des Enfants de qualité d'aller à la guerre, il faut que votre Fils y aille. Quoi! vous ne faites donc rien que par coutume? & avec cela vous prétendez être Philosophe? Oui, direz-vous, la Philosophie après avoir bien raisonné, nous ramene à la coutume dont elle nous avoit écartés;

tés ; & nécessités de vivre avec les hommes , il nous faut bien faire comme eux. Tout beau , Monsieur, nous sommes assujettis aux usages extérieurs que les hommes ont établis entr'eux, nous sommes obligés de nous habiller , de faire des révérences comme eux , de ne pas toujours laisser éclater le mépris que nous avons pour ceux qui le méritent , & pour cela de parler ce jargon commun , par lequel nous nous témoignons les uns aux autres des dispositions d'estime & d'amitié que nous n'avons pas. Voilà , Monsieur , à quoi la coutume & la raison même nous assujettit ; mais permettez-moi de vous dire qu'elle n'ordonne rien de plus.

De

22 LETTRES GALANTES

De l'air que vous y allez , je gage que si vous aviez été de la Cour de ces Rois dont les Courtisans célébroient la mort en se la donnant eux-mêmes , vous auriez eu la sottise de vous la donner aussi. C'est trop , Monsieur , il faut vivre avec les hommes ; mais il ne faut pas être leur dupe. Vous n'avez qu'un Fils que vous aimez , & qui mérite bien de l'être ; vous l'envoyez à l'armée , pour laquelle je sai qu'il n'a point de goût ; vous-même qui l'envoyez , n'estimez pas trop ceux qui y vont , & cependant il part par votre ordre. Si ce n'est pas la coûtume , dites-moi je vous prie , qui peut vous obliger à exposer un Fils que vous aimez tendre-

tendrement ? J'y suis, Monsieur, vous comptez partager avec Monsieur votre Fils les lauriers qu'il cueillera ; & comme c'est une espece de vous-même, vous vous imaginez qu'on songera à Vous, quand on parlera de lui dans la Gasette : c'est à mon gré un assez plaisant tour de votre amour propre, de vous persuader que vous aurez part à une gloire qui ne coûtera qu'à Monsieur votre Fils, & dont il fera tout seul les frais. En vérité, cela est-il raisonnable ? Et il faut convenir que vous êtes d'étranges gens, vous autres peres ; on diroit que vous n'avez fait des enfans que pour vous faire des victimes à vos passions : vous voulez

24 LETTRES GALANTES

lez que soumis à vos ordres , ils obéissent à tout ce qu'ils ont de cruel ; & dans le même tems que vous les faites servir à vos caprices , vous leur demandez à grands cris de la reconnoissance. Hé, Monsieur , s'ils en doivent à quelqu'un , ce n'est point à Vous , c'est à la Nature qui vous les fait regarder comme une partie de vous-même : car c'est cette partie-là que vous ménagez. Je conviens qu'il n'est point à propos que ces mysteres soient révélés aux enfans : ils ne font déjà que trop disposés à l'ingratitude ; mais vous l'êtes furieusement , vous autres Peres , à l'injustice. Au fond , Monsieur , un Enfant qui feroit le raisonneur ,
s'il

ET PHILOSOPHIQUES. 25

s'il étoit permis de l'être avec son
Pere, lui feroit voir bien du pays,
s'il vouloit se dispenser de la re-
connoissance : supposé pour un mo-
ment que le vôtre prît la liberté
de vous parler en ces termes. *Je
ne crois pas, Monsieur, que vous ayiez
été fort occupé de moi dans les premiers
instans de ma création ; vous auriez
pensé à rien, je n'existois pas encore ;
& puis je crois que vous aviez quelque
chose de mieux à faire que de songer à
moi. Quant à l'éducation que vous
m'avez donnée, vous ne pouviez hon-
nêtement me la refuser : Il est vrai
que vous avez donné vos soins pour me
la rendre utile ; mais c'est que vous
vouliez me mettre en état de vous faire
honneur, & en cela vous avez tra-*

Tome II.

C vaillé

vaillé encore pour vous-même. Ne voudriez-vous pas aussi que je vous tinssé compte du glorieux établissement que vous m'avez donné en me mariant à Mademoiselle de . . . ? En bonne foi l'aurez-vous fait , & vous seriez-vous dépouillé , si vous n'aviez eu la sottise de vous voir revivre avec éclat dans la postérité illustre que vous comptez qui naîtra de moi ? Ainsi , Monsieur , ne faites pas sonner si haut ce que je vous dois ; remerciez-vous , si vous voulez , de vous être si bien acquité de ce que vous vous deviez à vous-même. A l'égard de la Guerre où vous voulez m'envoyer , je vous prie de vouloir bien m'en dispenser : je ne suis point pressé d'aller tuer des gens qui ne m'ont rien fait , & ne suis point

point curieux qu'ils me tuent. Quant à la gloire que vous dites qu'il m'en reviendra, je vous avoue franchement que je ne suis point touché de celle qui traite si mal les gens qui courent après elle. Il y a tant de chemins qui mènent à la Gloire, laissez-m'en choisir un à ma fantaisie : Et si vous me répondez à tout cela, que comme je vous dois la vie, je suis obligé de vous la sacrifier ; je vous répondrai, que dès que j'en suis devenu propriétaire, je suis obligé de la ménager comme un bien par lui-même assez difficile à conserver. Ma Patrie n'attend pas après le secours de mon bras, Et il n'est point question ici de défendre vos jours ; pourquoi donc voulez-vous que j'aie exposer les miens que vous dites qui vous

C 2 sont

sont chers, & qui ne laissent pas de me l'être un peu à moi-même ! Je suis sûre que Monsieur votre Fils n'est pas capable de raisonner ainsi, & je suis sa caution. La Nature étoufferoit en lui les murmures de sa raison, si elle s'avoit d'en faire ; mais Vous, que répondriez-vous à la petite harangue que je viens de vous faire ? Harangue que je vous prie d'oublier, & qui me feroit sûrement détester de tous les Peres qui l'entendroient : mais Vous, homme d'esprit comme vous êtes, vous n'en ferez pas quitte pour me haïr ; il faut que vous me répondiez quelque chose de sensé, & je vous en défie. Devenez donc plus raisonnable, & laissez pren-

prendre à votre Fils un parti selon son cœur. Vous avez déjà assez de raisons pour être haïs, vous autres Peres, sans en fournir de nouvelles. On vous doit tout, & il est rare que vous ne le fassiez pas sentir. Vous avez encore un autre défaut : vous êtes maîtres, & souvent des maîtres fâcheux & difficiles ; il ne faut qu'une de ces qualités-là pour être haïs ; songez que vous avez le malheur d'en avoir deux. A tout cela il y auroit un remede, ce seroit de prendre une bonne fois les manieres d'ami, pour n'en avoir jamais d'autres. Il faudroit même être plus ami qu'un autre, parceque vous êtes pere, & qu'il faut que vous fassiez oublier absolument ce

30 LETTRES GALANTES

titre. Je fai que ce que je vous demande est difficile ; mais encore une fois vous n'êtes pas raisonnable pour rien ; je crois même que vous trouverez dans votre esprit de quoi suivre mes conseils sans effort. Les fonctions de maître ne touchent bien sensiblement que les fots : un homme d'esprit en aime le droit , mais il néglige d'en jouïr dès qu'il l'a ; & il trouve une vanité plus exquise à se faire aimer , qu'à se faire craindre. Adieu, Monsieur, remerciez-moi de vous avoir parlé comme j'ai fait. Je me donneroïis bien de garde de tenir le même langage à d'autres Peres.

LETTRE

L E T T R E V.

A MONSIEUR DE F..:

FRANCHEMENT, Monsieur, il n'y aura plus moyen de vivre avec Vous, vous êtes trop raisonnable. Les plaisirs de l'Amour, qui sont certainement ce que nous avons de plus agréable, ne vous touchent point; le jeu vous paroît indigne d'un honnête homme, & selon Vous, tient à l'avarice. Pour la table, c'est un plaisir à vous entendre, qu'on partage avec les bêtes, & j'espère que nous allons voir en Vous un corps glorieux. Je ne fai si votre raison vous dédommagera de tout cela. J'en doute,

C 4 car.

32 LETTRES GALANTES

car la vôtre est bien plus raison
qu'une autre, parcequ'elle est plus
froide, & par-là moins propre à
vous dédommager. Savez-vous
bien que c'est une espece de ma-
ladie que tant de sagesse ? Et pour
moi je vous regarde comme ces
gens qui ont perdu l'appétit, & à
qui il faut le réveiller par des mêts
bifarres ; car encore faut-il man-
ger. Hé bien, Monsieur, il y a
plus de nécessité à desirer ; car c'est
de desirs que se nourrit notre ame,
& quand ces alimens là lui man-
quent, il faut nécessairement qu'elle
tombe en langueur. A propos
d'ame, je crois que la vôtre fera
bien étonnée la premiere fois qu'elle
desirera ; car je suis sûre que
vous

vous en avez perdu l'habitude ; il y a long-tems que vous ne faites plus que penser : c'est pourtant un exercice qui n'est pas trop bon pour l'ame , je ne crois pas même que le corps s'en trouve bien. Avez-vous jamais pris garde que l'Amour qui sembleroit devoir maigrir son monde , parce qu'il dissipe beaucoup , l'engraisse quelquefois ; & je ne fai par quelle fatalité la Sageffe , quoique toujours en place , le maigrir. Est-ce que la Sageffe ne feroit pas la vraie nourriture de l'ame ? Sérieusement vous devriez faire effort pour vous tirer de l'état où vous êtes: mais par malheur pour Vous , l'honneur d'être raisonnable vous console un peu du

34 LETTRES GALANTES

du plaisir que vous perdez à ne l'être pas ; & vous êtes comme ces mélancoliques qui se plaignent de leur tristesse , & qui ne veulent pas qu'on les en tire : cependant si vous avez jamais un bon usage à faire de votre raison , c'est de vous en servir pour vous délivrer d'elle. Je veux bien que vous ne vous défassiez pas de tout : il faut en garder un peu. La bonne constitution de l'ame n'est pas d'être tout-à-fait raisonnable : il ne lui sied pas non-plus d'être tout-à-fait folle ; cependant si elle vouloit absolument pencher d'un côté , il vaudroit mieux qu'elle penchât du côté de la folie : elle se trouve plus à son aise de ce côté-là. Voilà , Monsieur ,

fieur, les conseils que j'avois à vous donner pour le bon état de votre ame : je suis sûre que votre Medecin les trouvera bons ; il ne pourroit vous en donner de meilleurs pour le rétablissement de votre fanté. Sérieusement , quand je songe à vos infirmités spirituelles , je trouve qu'il n'y auroit pas de mal qu'il m'aidât dans la cure que j'ai entreprise ; car la Morale a besoin du secours de la Medecine.



LETTRE

L E T T R E V I.

A U M E S M E.

V O U s avez beau dire , Monsieur , vous vous marirez. Tous ces gens qui font des rhodomontades sur le mariage , je les regarde comme ceux qui en font sur la mort : on ne fait le fanfaron sur ces deux fins - là , que parcequ'on sent qu'il les faut faire ; on n'aiguise ses armes que parcequ'on fait qu'elles sont foibles , & qu'on prévoit qu'on se défendra mal. Au fond, Monsieur , quand vous seriez marié , seroit-ce un si grand malheur ? C'est une folie , & une folie triste que de se roidir contre la Nature ;

ture ; il est mille fois plus honnête de lui obéir de bonne grace , que de le faire après y avoir résisté. Cessez donc de venir nous assurer gravement , comme vous faites , que vous ne vous donnerez jamais la peine de créer des êtres , qui par leur constitution feront nécessités de souhaiter la cessation du vôtre. Mon Dieu ! tous ces Raisonneurs - là ne devraient jamais jurer de rien. Il y a peut-être actuellement dans le monde quelque femme née pour triompher de cette liberté dont vous faites tant de cas ; & qui fait si nous ne vous verrons pas un de ces jours faire des Neuvaines pour avoir des enfans ? Pourquoi non ? La

Na-

38 LETTRES GALANTES

Nature vous fera avoir successivement toutes les foiblesses dont elle aura besoin. Si par exemple elle avoit entrepris aujourd'hui, Monsieur, de vous marier, elle en viendroit à bout; car qui l'empêcheroit de vous prendre comme un autre par l'intérêt, ou par la vanité? Mais elle vous fera sans doute l'honneur de vous prendre par des passions plus nobles, & vous ferez marié de la façon de l'Amour. Alors, à la honte de votre raison qui est maintenant si fiere, nous vous verrons entre les bras d'une Épouse aimable, abjurer cette Philosophie qui vous défendoit de vous donner à Vous-même des successeurs: vous vous mettrez en
quatre

quatre pour en avoir ; & Dieu fait comme vous vous remercieriez de vos prouesses. J'imagine qu'il fera bien plaissant de vous voir descendre du haut de votre Philosophie pour aller caresser vos Enfans , pour aller sottement admirer leurs puérités ; car alors vous ne serez plus que Pere , & ce sera un grand bonheur ; le Philosophe , si vous l'étiez encore , se moqueroit furieusement du Pere. Vous riez de mes menaces , & vous ne concevez pas qu'un Philosophe puisse jamais consentir à perdre sa liberté. Vous ne savez donc pas comment les passions s'y prennent pour nous faire faire une sottise ? Elles se donneront bien de garde de vous laisser

en

40 LETTRES GALANTES

envisager le mariage comme un esclavage, elles sont plus fines que cela ; elles vous le feront voir comme un lieu plein de charmes & de délices. Savez-vous ce qui fait que les passions ne manquent guere leur coup ? C'est que chacune d'elles a un myroscope particulier, à travers lequel elle fait considérer ses avantages ; il arrive même que la raison regarde quelquefois par ce myroscope, & que séduite par ce qu'elle apperçoit, elle donne son aprobation à ce qu'elle a vû. Ainsi, Monsieur, ne comptez pas tant sur votre raison ; toutes les fois que vos passions le voudront, elle se rangera de leur parti : & ne croyez pas, s'il vous plaît, qu'il

ET PHILOSOPHIQUES. 41

qu'il n'y ait que l'amour qui puisse vous faire faire une sottise ; la raison en laisse faire à des passions bien moins vives que l'amour. L'ennui , par exemple , qui est pour ainsi dire l'extinction des passions , peut lui tout seul vous précipiter dans le mariage ; & ce qu'il y a de remarquable , c'est qu'alors vous ferez honneur de votre sottise à la raison , car l'ennui est quelquefois pris pour elle. Ah ! direz-vous ; c'est toujours un plaisir que de changer de place. Sans doute c'est un plaisir ; mais prenez garde qu'il faut se ménager la liberté de reprendre celle qu'on a quittée ; car c'est la perte de cette liberté qui fait le mauvais côté du

Tome II.

D ma-

42 LETTRES GALANTES
mariage. Adieu, Monsieur, il n'y
auroit rien de si doux que de se
marier aussi souvent qu'on vou-
droit : mais on ne se marie qu'une
fois, deux quand on a du bonheur;
presque jamais trois, & en vérité
ce n'est pas assez pour notre incon-
stance.



LETTRE

LETTRE VII.

A U M E S M E.

DANS l'ennui qui vous possède, le Soleil, dites - vous, tourne à votre gré trop lentement, & dans cette foule d'objets qui vous environnent, vous n'en sauriez trouver un qui tire votre ame de cet ennui. qui la fatigue; rien ne vous paroît digne de votre attachement; & toujours en équilibre sur ce que vous voulez faire, vous ne faites rien, parceque rien ne vous pousse assez fort pour vous déterminer. Enfin vous ne sauriez vous donner d'occupation à vous-

D 2 même,

44 LETTRES GALANTES
même, parcequ'elles vous paroif-
sent toutes également indignes de
vous; & il arrive de-là que cette
liberté si chérie de ceux qui ne
l'ont pas, vous devient onéreuse à
vous qui la possédez. Savez-vous
ce qu'il y a à faire, Monsieur?
Liez-vous, prenez une Charge,
puifqu'il vous faut des chaînes;
rusez avec vous-même, & forcez-
vous à agir en prenant quelque
chose qui vous y oblige. Cette li-
berté dont on fait tant de cas, n'est
pas toujourns un bien si précieux
qu'on le pense: songez que s'il
faut s'en donner quand on n'en a
pas; il est bon d'en perdre quand
on en a trop. Rien n'est plus noble
que de se commander à tous les
mo-

momens ; mais c'est-là à mon gré une domination fort triste. Je crois qu'il vaut mieux obéir , pourvû qu'on ne sente pas trop son esclavage ; & c'est peut-être cela qui nous fait aimer l'empire des passions. Mais vous n'en avez point, Monsieur : ces passions contre lesquelles on crie quand on les a , qu'on regrette quand on ne les a point , & dont un Misantrope comme Vous a mille fois plus besoin qu'un autre ; ces passions , Monsieur , ne sauroient pénétrer jusqu'à vous , parceque vous êtes toujours avec vous-même. Il seroit pourtant à propos, Monsieur , d'en être quelquefois dehors : Rien ne sied si bien à l'ame que les rentrées &

46 LETTRES GALANTES

& les forties ; encore est-il bon que les rentrées soient rares ; parceque l'ame se trouve rarement bien avec elle-même : il faut qu'elle sorte , qu'elle se dissipe , qu'elle se promene sur ce qui l'environne ; car figurez - vous qu'elle est si libertine , qu'elle ne trouve point de pire habitation que la sienne. Au reste , quand je me plains de votre ame , ne croyez pas que je vous fasse l'injustice de la croire oisive. Je fais qu'elle travaille ; mais elle travaille en dedans, & ce n'est pas-là sa bonne façon de travailler. Vous êtes vif , & je ne le trouve pas mauvais ; mais cette vivacité que vous tenez de la Nature , elle ne vous l'a pas donnée pour en faire l'usage que
vous

ET PHILOSOPHIQUES. 47

vous en faites , & votre ame n'est point créée pour se servir à elle-même de pâture : il faut qu'elle aille au loin chercher la nourriture qu'il lui faut , & qu'elle la cherche grossiere ; car , s'il vous plaît , ne faites point le délicat sur les alimens que vous lui donnerez : les réflexions sont ses mets friands ; mais ce ne sont pas les mets les plus délicieux qui sont le plus de bien. Occupez-vous d'objets qui aient du corps ; vous n'y êtes point accoutumé , il est pourtant à propos de vous y faire. Ces observations fines qui vous flatent si fort , ces objets délicats que vous mettez tant de tems à considérer , sont certainement honneur à l'esprit ,

48 LETTRES GALANTES

prit : peut - être m'y laisserois - je aller comme vous , si je n'y prenois garde ; mais on s'y attache trop , & c'est là un des attachemens dont le Public tient le moins de compte. Vous vous mettrez bien mieux avec lui en vous occupant de ce qui le regarde ; car sot comme il est , il croira que c'est pour lui que vous travaillerez , & moi je compte qu'il n'en fera rien : il y a assez de gens qui s'embarassent de ses affaires , sans qu'un galant homme comme Vous s'en inquiete ; vous les ferez à la vérité , parcequ'en même - tems vous ferez les vôtres , & vous agirez envers lui comme en agit envers nous la Nature , qui a l'adressè de nous faire accroire

accroire qu'elle travaille pour nous; lorsqu'elle ne songe effectivement qu'à elle. N'allez pas me reprocher que je propose à l'ennui qui vous accable un remede qui n'est pas trop agréable; j'en fais un plus délicieux, & qu'on appelle Amour; mais croyez-moi, Monsieur, tenez-vous-en à la Charge. L'Amour occupe agréablement; mais il occupe quelquefois trop, & les fonctions d'Amant ne sont pas toujours légères: je crois même que vous auriez mauvaise grace à aimer; car, dites-moi, n'en avez-vous pas oublié le métier? Il est plaifant que ce soit le seul qui s'oublie à force de le faire.

LETTRE VIII.*AU MESME.*

AU milieu de tant de gens qui courent après la Gloire, je ne vois que vous, Monsieur, d'immobile, & c'est peut-être parceque vous la méritez ; mais ne vous y fiez pas : ce n'est pas assez pour obtenir la Gloire que de s'en sentir digne, il faut la courir, il faut fendre la presse, écarter ses concurrents, & se croire permis tout ce qui peut aider à les surpasser. Je fais bien que vous serez toujours remarqué dans la foule, même en n'allant que votre pas ordinaire ;
mais

ET PHILOSOPHIQUES. 51

mais ce ne fera que par les Curieux: ils verront bien que si vous vouliez aller de toute votre force, vous laisseriez loin de vous les plus avancés dans la carrière; mais le gros du monde ne verra pas cela, & votre peu d'ardeur pour l'estime, fera pris pour impuissance de l'acquérir. Courez donc, Monsieur; d'un pas plus rapide à la Gloire. Et savez-vous comment je veux que vous rendiez votre allûre plus légère? Je ne vous prie pas pour cela d'avoir plus d'esprit que vous n'en avez, vous en avez peut-être trop pour ce que je demande. Ayez seulement la complaisance d'en trouver quelquefois à ceux qui n'en ont point. Peut-être cela coûtera-

E 2 t-il

52 LETTRES GALANTES

t-il à un Misantrope comme vous ;
mais il faut que la Gloire coûte , &
même des bassesses. Ces Beaux-Es-
prits qui ont fait tant de fracas ,
croyez-vous que contens de leur
mérite , ils ayent attendu que la
Gloire vînt à pas lents les enrécôm-
penser ? Soyez sûr qu'ils ont été
au-devant d'elle , & qu'ils n'ont pas
dédaigné le secours d'un certain
manege honteux à la vérité ; mais
nécessaire à faire valoir le mérite.
Ah ! si avec l'esprit que vous avez ,
vous pouviez , Monsieur , devenir
un peu fat , & l'être seulement
pendant trois mois , vous verriez
de combien en rehaufferoit votre
Gloire. Mais vous dites modeste-
ment de bonnes choses , vous ne

pa-

paroissez pas même content de vous dans le tems que vous devriez l'être le plus ; on ne lit point dans vos yeux que vous êtes pénétré de votre excellence ; vous ne l'entendez pas , Monsieur : il faut avoir l'impudence de dire qu'on a du mérite , pour obliger le Public à s'en appercevoir : il faut crier qu'on est admirable même quand on ne l'est pas. Et combien de gens l'ont fait croire , parcequ'ils se font donnés eux-mêmes la peine de le dire ! Avec cela on ne vous voit jamais avec les Grands & vous trouvez mauvais que vous ne soyiez pas considéré des Petits. Il faut toujours flater ces Grands , me direz-vous. Et oui, Monsieur, ne sauriez-vous

E 3 vous

54 LETTRES GALANTES
vous assez les mépriser pour le faire ? Vous êtes une étrange race , vous autres Misantropes ; vous vous êtes mis dans la tête que vous méprisiez bien les hommes , parceque vous les méprisez du haut de votre raison. Ne vous y trompez pas , ce n'est pas - là la bonne maniere de les mépriser. Je veux moi que vous les effimiez assez peu pour tirer parti de leur sottise. Je veux que pénétré de mépris pour eux , vous ayiez la force de leur sou'tenir qu'ils ont du mérite ; & ne craignez rien , ils ne s'appercevront point que vous vous moquez d'eux. Que vos louanges néantmoins en allant les flater , ne les éleyent point assez haut

haut pour qu'ils osent vous mépriser. Ainsi pour ne les point gêter, prenez de tems en tems l'air insolent, il sied bien avec les fots : & vû le nombre, faites de cet air-là votre air ordinaire. Enfin, Monsieur, il faut traiter les hommes comme ils le méritent ; & puisque ayant à vivre avec eux, on a affaire de leur estime, songez à ne pas faire le délicat sur la maniere de l'obtenir. Adieu.



L E T T R E IX.

A U M E S M E.

VOTRE folie, Monsieur, est de vouloir que ma Chienne soit une machine, & moi je vous dis que Marquise a beaucoup d'esprit; je lui ai vû faire quantité de jolies choses, dont Monsieur R. qui passe pourtant pour homme, ne se feroit jamais avisé. Après cela pourquoi vouloir que Marquise soit une machine? Si elle savoit parler, elle vous diroit que vous en êtes une autre. Sérieusement vous avez dans la tête un Mécanisme que je n'aime point, parce-
qu'il

qu'il pourroit être tourné , & étendu de maniere à avoir des conséquences fâcheuses ; car enfin , si les bêtes font de purs Automates , si une certaine construction d'organes leur fait opérer les merveilles que nous leur voyons faire ; qui vous assurera que nos organes encore plus délicats ne méritent pas réellement l'honneur que nous faisons à la raison , & ne font pas la prééminence que nous nous donnons sur les animaux ? Figurez-vous pour un moment un être qui ne seroit ni bête ni homme , & qui seroit intelligent. Ne pourroit-il pas nous faire l'injure que nous faisons aux bêtes ? Il diroit , s'il vouloit , que la Nature qui pour
son

son honneur doit simplifier son ouvrage , a disposé nos organes de maniere à nous faire opérer les actions les plus raisonnables ; que pour cela il n'a point été nécessaire de nous donner une ame ; qu'enfin la Nature n'a pas eu besoin que nous raisonnassions, & qu'elle nous en a dispensés en tout, comme vous convenez vous-même qu'elle nous en a dispensés en quantité de choses qu'elle se donne la peine de faire elle-même. Et prenez garde , je vous prie , que cet être , que je suppose n'être point organisé comme nous, ne pourroit point s'assurer exactement que nous raisonnons , & que nous sentons ; il verroit seulement échapper de nous des mouvements

vemens

vemens extérieurs qui supposeroient de la connoissance ; & par là il feroit précisément à notre égard ce que nous sommes à celui des bêtes : ainsi ce prétendu être , s'il vouloit faire le raisonneur, conclurroit hardiment de nous ce que nous concluons des bêtes ; & pour nous distinguer , il nous feroit tout au plus l'honneur de nous regarder comme des machines mieux organisées qu'elles. Voilà pourtant où mene votre Mécanisme ; & en vérité, vous autres Cartésiens , à force de donner de l'esprit à la matiere , vous en viendriez à nous ôter le nôtre si l'on vous laissoit faire. Pour moi , Monsieur , n'en déplaife à Vous & à Monsieur Descartes,

cartes , je ne crois point que Mar-
quise soit une machine ; & pour-
quoi , je vous prie , croyez-vous
qu'elle en est une ? Est-ce parce-
que vous ne sauriez avoir avec
elle une conversation suivie sur les
premiers principes des choses ,
comme vous en avez si souvent
avec Monsieur D. .? Mon Dieu !
elle est bienheureuse de n'en point
raisonner du tout , & vous seriez
bien sage de l'imiter. Qui fait après
tout , si sur tout cela elle n'en fait
pas plus que Vous ? Car ce ne
seroit pas beaucoup dire ; peut-être
qu'elle a un sens à part que vous
n'avez point , & ce sens-là lui don-
ne l'intelligence de bien des choses
qui vous cassent la cervelle ; peut-
être

ET PHILOSOPHIQUES. 61

Être que les connoissances qu'elle a font de nature à n'être point apperçues de Vous , & c'est ce qui vous donne le droit de la mépriser : mais je ne suis pas bien sûre qu'elle ne vous le rende pas. L'autre jour que vous disputiez si fort avec Monsieur D... , je la vis bâiller beaucoup , & je crois en vérité que vous l'ennuyâtes. Adieu, Monsieur , ne croyez pas si fermement avoir le privilége exclusif de sentir & de raisonner. Les bêtes sentent & raisonnent à leur façon. Je conviendrai , si vous voulez , que leur ame est d'une nature moins parfaite que la vôtre ; mais je veux absolument qu'elles en aient une , & je vous trouve fort ridicule de venir ôter l'ame à ma Chienne , qui ne vous a jamais fait que des careffes.

LETTRE

LETTRE X.

AU MESME.

JE ne demanderois pas mieux que d'admirer, Monsieur, & j'admire comme une folle quand je m'y mets; mais parceque depuis quelque tems que vous m'envoyez des Livres, je n'en ai pas trouvé un à ma fantaisie, faut-il venir me dire que je suis méprisante? Envoyez-moi pour voir quelque Livre de génie, vous verrez l'accueil que je lui ferai; mais pour vos Livres nouveaux, je suis votre Servante, ne m'en envoyez plus. Ces Auteurs que vous estimez tant, m'im-

m'impatientent ; ils font trois heures à tourner autour d'une vérité qui leur échappe , à moins qu'elle ne soit commune , & alors ils me font languir pour y arriver. J'ai eu cent fois l'affront de me voir mener comme un enfant par la lisière à une vérité où j'aurois fort bien été toute seule. Ce que je trouve encore de cruel , c'est qu'ils ne veulent jamais être naturels. Un tour heureux leur paroît plat , parcequ'il n'a pas l'air d'avoir coûté : une idée tournée galamment , parcequ'elle est rendue d'une manière simple & naturelle , ne paroît pas piquante à ces Messieurs ; ils veulent lui donner des grâces de leur façon , ils la tournent , ils la serrent ;

64 LETTRES GALANTES

rent ; & enfin après bien des soins ; ils arrivent à être entortillez pour avoir voulu être délicats, & obscurs pour avoir eu envie d'être vifs. Cependant vous dites qu'on ne cesse point de les admirer ; cela est-il bien vrai , Monsieur ? Par exemple , n'a-t-on jamais dit à Monsieur De...* Que ses Vers étoient profaïques ? Que sa Prose étoit dure quoique lâche ? Qu'à la vérité ses conséquences étoient assez bien tirées ; mais qu'il les tiroit ordinairement de principes faux , ou pas assez éclaircis ? Que quoi qu'en disent ses Amis & ses Préfaces , il n'avoit ni assez de finesse , ni assez d'étendue dans l'esprit pour aller
faisir

* La Mothe.

saisir ce qu'il y a d'essentiel dans les
 choses ? Ce qui le mettoit dans la
 nécessité de faire de gros Livres,
 & d'ennuyer longtems ceux de ses
 Lecteurs qui n'avoient pas fait vœu
 de l'admirer toûjours. Qu'enfin il
 auroit mieux fait de s'arrêter à
 quelque genre d'écrire où il eût pû
 se rendre médiocre, que d'avoir
 l'orgueil de les parcourir tous, sans
 avoir l'adresse d'en attrapper un ?
 N'allez pas, je vous prie, me ré-
 cuser pour Juge, parceque depuis
 deux ans que je suis à ma Terre,
 je dois être devenue un peu Pro-
 vinciale : je suis, s'il vous plaît,
 dans un meilleur point de vûe que
 Vous : les cris de la Cabale ne
 viennent pas jusqu'à moi. On ne

66 LETTRES GALANTES

fauroit me faire trouver un Ouvrage beau en me disant qu'il l'est; je le juge par lui-même, & un Auteur n'a point d'autre Avocat auprès de moi que le plaisir qu'il me donne. Peut-être aussi me trouvez-vous trop difficile; mais que voulez-vous? Il est venu dans le siècle passé des gens qu'on appelloit Moliere, La Fontaine, Pascal, &c. ces Messieurs-là pourroient bien m'avoir gâtée; car après tout, ils étoient bien moins estimables que nos Modernes; ils n'avoient point pour ainsi dire d'esprit, la Nature se chargeoit d'en avoir pour eux; les jolies choses alloient se présenter à eux d'elles-mêmes, ils n'avoient pas seulement l'honneur de les.

les chercher. Mais chez nos Modernes , tout est le fruit de leur travail ; ils doivent tout à leur raison , qui ne leur fournit qu'après avoir été bien pressée : & je m'imagine que c'est cela qui les rend si chauds. Raillerie à part , vos Auteurs modernes sont bien froids : ils ont dans la tête une certaine Logique qu'ils appellent exactitude ; ils la mettent fierement dans leur Prose, ils la fourrent dans leurs Vers, & je crois qu'ils grondent leur servante avec méthode. Je ne suis qu'une femme ; mais ne leur en déplaise, je fais l'usage de l'exactitude aussi-bien qu'eux. Si par exactitude ils veulent dire justesse de l'esprit , je conviens avec eux qu'il en faut , & qu'il en faut.

68 LETTRES GALANTES

partout : mais un Ouvrage peut être exact sans en avoir la forme ; & de même si on lit leurs Ouvrages , on verra qu'un Livre peut avoir la forme exacte , sans contenir beaucoup d'exactitude. La vraie exactitude , & celle que j'aime , est dans les idées & dans les tours qui bien d'accord ensemble doivent tous se faire briller : mais cette sorte de beauté peut se trouver dans un Ouvrage qui n'aura pas l'air exact. Elle peut , par exemple , se trouver dans un Conte ou dans une Fable de la Fontaine : mais ce qu'ils appellent exactitude , & ce qui se trouve dans leurs Ouvrages , je l'appelle moi sécheresse ; parceque toute forme qui est exacte ;

te, & qui pourroit se passer de l'être, doit être appellée sèche. Je ne dirois rien à ces Messieurs, si ayant en main une matiere abstraite, & d'une prise difficile, ils lui donnoient pour la bien développer, une forme méthodique; c'est-là la place de la secheresse & de la méthode. Elle est merveilleuse pour écarter le faux trop proche du vrai; pour séparer les parties d'une vérité, qui examinée en gros, ne porte à l'esprit rien de clair pour faire sentir bien juste les différens rapports de ces parties. Mais voilà justement ce que ces Messieurs ne font point, ils renoncent à tous les agrémens du monde pour faire voir clairement une idée déjà fort claire;

70 LETTRES GALANTES.

re ; ou si cette idée mérite d'être éclaircie , sur quoi pensez - vous qu'ils fassent tomber leur analyse ? Vous croyez peut - être que c'est sur le nœud de la difficulté ? Point du tout , tout ce qui est à côté de la difficulté est examiné , excepté la difficulté même ; & il arrive de là qu'on a été ennuyé sans avoir été instruit. Voilà , Monsieur , ce qui fait ma mauvaise humeur : mais ne trouvez - vous pas que j'ai la colere bien raisonneuse ? Adieu.



LETTRE

LETRE XI.

A MONSIEUR DE P...

VOUS aimez, Monsieur, & vous aimez quelque chose de fort raisonnable, tant pis pour Vous : j'aimerois mieux que vous eussiez affaire à une étourdie, ces folles-là s'avisent quelquefois d'aimer ; elles n'ont pas toujours l'esprit d'estimer le bien ce qu'il vaut ; mais je me défie furieusement de la raison de Mademoiselle De... ce sera elle à la vérité qui la fera appercevoir de votre esprit : mais elle lui apprendra aussi que vous êtes riche, & quand une fille qui n'a

n'a pas de gros biens, a apperçû un mérite aussi solide que celui-là, vous ne sauriez croire les peines qu'elle a à l'oublier. Je ne dis pas cependant qu'on vous trompe, on peut vous aimer : mais vous devez vous rendre fort difficile à le croire : surtout ne vous laissez pas ébloüir aux marques de désintéressement qu'on vous donnera ; on ne fauroit vous donner qu'une bonne preuve de générosité qu'on ne vous donnera point, ce seroit de renoncer à vous épouser ; & quand vous verriez couler des larmes de ces beaux yeux qui vous ont charmé, il ne faudroit pas pour cela vous tenir sûr d'être aimé : les larmes ne prouvent rien, Monsieur, elles

elles marquent seulement que nous avons envie de prouver quelque chose. Mais voulez-vous favoir au juste les vrais sentimens que Mademoiselle De... a pour Vous ? Soyez attentif aux petits riens qui se passent entre Elle & Vous : c'est dans ces petits riens-là que vous verrez si l'on vous aime. Une femme ne se doute pas qu'on l'attend là pour la connoître, elle se néglige dans les petites choses, elle ne croit pas qu'on la regarde, son masque tombe, & alors on la voit telle qu'elle est. Pour bien vous assurer encore si Mademoiselle De... vous aime, mettez-là quelque jour fort sérieusement en colere & voyez si dans sa colere elle



74 LETTRES GALANTES

paroîtra tendre. Si elle le paroît, votre affaire est bonne, & l'on vous aime : mais si vous ne voyez qu'une femme irritée, si dans son dépit, rien ne sent l'amour, contez qu'il n'y en a jamais eu dans son cœur, & qu'on n'a cherché qu'à vous tromper. Mais je suis folle de parler raison à un homme qui n'en a plus, & je gage que vous me trouvez ridicule d'avoir de pareilles craintes. Que voulez-vous, Monsieur ? je suis née défiante : il y a surtout deux ou trois vilaines passions dont je me défie. Si elles se donnoient pour ce qu'elles font, je ne les craindrois pas : mais elles prennent le nom de l'Amour pour nous surpren-

ET PHILOSOPHIQUES. 75

prendre , & alors nous avons la
honte d'être doublement attrap-
pées. Prenez-y garde.



G 2 LETTRE

LETTRE XII.

A MONSIEUR DE R...

VOUS voilà donc bien allarmé? il vous est venu un rival, on le reçoit bien, on a les yeux plus vifs, la conversation plus animée avec lui qu'avec un autre. Eh bien, qu'y a-t-il à trembler? Madame Des... vous aimera encore, si vous voulez, en dépit de ce beau Monsieur qui vous fait ombrage: mais n'allez pas faire les fautes dans lesquelles l'Amour fait ordinairement tomber les Amans; ne parlez jamais mal de votre rival, dites de lui tout le bien que vous

en

en savez, & que dans les loüanges que vous lui donnerez, votre air jaloux ne vous trahisse pas : surtout quand vous le verrez arriver chez Madame Des..., ne foyez point troublé de sa présence. Qu'on ne voie aucune forte de crainte sur votre visage ; je ne veux pas qu'il paroisse seulement que vous devinez le vol qu'on vous veut faire. Rien ne sied si bien à un Amant aimé que la confiance : elle marque qu'il compte sur lui & sur ce qu'il aime, elle fait honneur à tous les deux. Je ne dis pas qu'il y ait du mal à être attentif aux démarches de son Rival : il est permis de défendre son bien, & je le conseille : mais je veux que ce soit fourde-



ment , & fans qu'il y paroisse ; car c'est une erreur de croire que les femmes aiment si fort en nous les mouvemens de la jalousie. Je conviens qu'ils flatent leur vanité : mais ils ne sont point faits pour animer leur cœur : ils lui donnent un plaisir assoupissant qui mene à la langueur. J'aimerois mieux pour la conservation de ma tendresse , que mon Amant tombât dans quelques fautes légères dont il me demandât pardon après les avoir commises , que de le voir toûjours craindre que je ne lui échappe. Les craintes d'un Amant ennuient , ses négligences piquent & réveillent. Arrangez votre conduite sur cette petite Philosophie-là , & sur ma parole

role

role vous vous en trouverez bien ;
car enfin qu'est-ce que votre Rival
a de plus que Vous ? Il est aimable,
eh , ne l'êtes - vous pas ? Mais , di-
rez-vous , il a les graces de la nou-
veauté , n'est-ce rien ? Je conviens
que c'est quelque chose : mais qui
vous empêche d'avoir comme lui
ces mêmes graces ? Vous vous
montrez ordinairement à Madame
Des... tendre , sérieux , même un
peu grondeur : qu'elle vous voie
moins tendre , plus gai , d'une hu-
meur facile , elle trouvera en Vous
un Amant nouveau , vous serez pour
ainsi dire de pair avec votre Rival ,
& vous aurez de plus que lui l'a-
vantage d'être déjà maître du ter-
rain ; car après tout c'en est un au-

80 LETTRES GALANTES

près d'une femme raisonnable. Enfin, Monsieur, il n'y a rien à craindre pour Vous, si vous ne vous défendez contre votre Rival qu'en vous montrant aimable; & en vérité pour peu que vous soyiez adroit, il vous est aisé de triompher de lui sans faire semblant de le combattre: mais encore une fois je vous tiens perdu, si vous en demandez le sacrifice, vous marquerez par-là que vous le craignez; & marquer qu'on craint un Rival, c'est convenir qu'il est à craindre, & par conséquent digne de plaire. Adieu. Je suis sûr que vous me remercirez de mes conseils, quand vous les aurez suivis.

LETTRE

LETTRE XIII.
A MONSIEUR
LE CHEVALIER DE R...

C'EN est fait , Saint-Alb... est infidele , il s'est entierement relâché de ses devoirs d'Amant , & il a aussi-tôt semblé à Madame Dh... qu'elle ne devoit plus songer à plaire. Il y a maintenant dans son air & dans son langage un je ne fai quoi de sévere que le dépit y a mis , & qui ne lui sied point. Ces faillies qui la rendoient charmante , ne lui viennent plus ; je ne fai ce qu'elle a fait de ses agrémens : on diroit que Saint-Alb... les lui a
tous

82 LETTRES GALANTES.

tous emportés en s'en allant. En vérité c'est grand dommage, & puisque l'amour sied si bien à Madame Dh... vous devriez bien lui en donner, & lui rendre ses premiers charmes; il ne s'agit que d'arracher Saint-Alb... de son cœur, n'êtes-vous pas fait pour cela? Et quand cette conversion-là vous coûteroit un peu, ne trouveriez-vous pas dans Madame Dh.. de quoi vous payer de vos peines? Mais je vois ce qui vous arrête, vous avez honte de porter votre encens à un Autel qu'on vient d'abandonner; vous en voudriez un où il y eût de la presse: Mon Dieu, Chevalier! ces places si disputées ne sont pas toujours les meilleures.

Songez

Songez que quand on les offre ,
c'est plus pour les faire courir que
pour les laisser prendre ; & je vous
avoue que si j'étois homme , ce
ne seroit point du tout là mon
compte. J'aime bien à courir , cela
donne de l'exercice ; mais je vou-
drois aussi prendre quelquefois ha-
leine , & l'on dit qu'une Coquette
fait de quelle conséquence il est de
ne point laisser ce tems-là. Je vous
connois, Chevalier , vous en cour-
rez quelqu'une de ces Coquettes
dont les yeux vous promettrent
quelque chose ; mais vous aurez
beau les fommer de leur parole ,
ils y manqueront , & il n'y a point
de tribunal où les Amans se fassent
rendre justice là - dessus. Madame

Dh...

Dh... ne vous promettra pas tant : je ne crois pas même quand vous lui demanderez , qu'elle prévoye vous donner jamais rien , elle fait trop ce qu'il en coûte : mais on se lasse de refuser toujours , & vous êtes fait pour obtenir. Madame Dh... a accordé son cœur , & en est maintenant fâchée , parce qu'elle a de la peine à le ravoir : mais elle ne l'aura pas si-tôt rattrapé , qu'elle ne se souviendra que du plaisir qu'elle aura eu à le donner ; vous vous trouverez-là , vous le demanderez , il commencera à coûter à garder , on vous le donnera , & alors vous en ferez l'usage que vous croirez le plus agréable. Mais soyez constant , s'il vous plaît , ne vous lassiez

lâchez point de vos chaînes , parce-
qu'on vous aidera à les porter : je
prévois que l'amour qu'on aura
pour Vous fera d'une espece que
vous aurez de la peine à suppor-
ter, il fera tendre , fidele , appli-
qué ; voyez si vous voulez vous
charger de Madame Dh... avec
tous ses défauts : on n'aimera que
Vous , on vous aimera sans capri-
ce, on ne vous donnera pas le moi-
dre petit sujet de vous plaindre ,
vous sentez-vous la force de tenir
contre tout cela ? Tâtez-vous , &
venez me rendre réponse : surtout
ne me trompez pas , pour mieux
tromper Madame Dh... , je ne
vous le pardonnerois jamais.

LETTRE

LETTRE XIV.

A U M E S M E.

JE l'avois bien prévu, vous êtes déjà infidèle, & vous songez actuellement à recommencer une passion: tranquilisez-vous Cavalier, vous aurez, s'il vous plaît, la bonté d'attendre: les passions ne reviennent pas quand on les appelle: il falloit ménager celle que vous aviez, ne la point user comme vous avez fait, faire filer votre bonheur, & en jouir avec plus de sobriété. Mais outre que vous êtes gourmant, vous êtes d'une friandise, vous autres hommes, qui
n'est

n'est comparable à rien : un plaisir ne vous touche point quand vous en imaginez un meilleur , vous voulez absolument celui que vous savez le plus délicieux , vous n'avez point de repos que vous ne l'ayiez ; l'a-t-on abandonné à votre impatience , vous vous jetez avidement dessus , vous le goûtez sans retenue ; qu'arrive-t-il ? Il y avoit une suite de plaisirs qui menoient par gradation à celui dont vous vous êtes crevé , & ces plaisirs-là deviennent perdus pour Vous ; car quand on les a une fois fautés , ce n'est pas la peine de revenir sur ses pas pour les goûter , ils paroissent trop fades , on n'en veut plus. Peut-être direz-vous qu'il y a de notre faute

88 LETTRES GALANTES

faute & que chargées comme nous sommes d'aprêter & de vous distribuer vos plaisirs, nous devrions nous en acquiter mieux, & le faire avec plus d'économie; que voulez-vous, Chevalier? Les meres gâtent les enfans, quand elles les aiment, & les Amans font des especes d'enfans gâtés; il n'y a pas moyen de leur rien refuser, même ce qu'on fait qui leur fera mal: on nous a dit cent fois qu'il ne falloit pas si bien traiter nos Amans, qu'ils en abusoient, que nous les perdions en les rendant heureux; nous n'en sommes pas plus sages, il nous en coûte trop de les voir souffrir; & ce qui augmente notre pitié pour eux, c'est

crust



ET PHILOSOPHIQUES. 89

c'est que nous souffrons nous-mêmes. Mais revenons à Vous, il faut avoüer que vous êtes bien malheureux, à peine vous a-t-on donné une passion qu'on ne fait ce qu'elle devient; elle fond pour ainsi dire entre vos mains, elle vous échappe, vous n'avez jamais la force de l'arrêter: je fai bien que vous comptez sur l'heureuse facilité que vous avez eue jusqu'ici à reprendre des passions à mesure qu'elles vous ont quitté, & je connois vos ressources: mais ne vous y fiez pas, à force de mettre son cœur à tous les jours, on l'use à la fin; & quand il est une fois bien usé, il n'y a pas moyen d'en faire grand chose. Adieu; Chevalier. Vous aimez

Tome II.

H trop

90 LETTRES GALANTES

trop vîte, & trop souvent : & du
train que va votre cœur, je pré-
vois qu'il vous refusera quelque
jour fort sérieusement le service.



LETTRE



LETTRE XV.**AU M E S M E.**

VOUS êtes amoureux, & vous l'êtes de quelque chose fort aimable : mais quand Mademoiselle L... auroit quatre fois plus de charmes, ces charmes n'en feroient jamais une fille d'esprit; elle restera toujours sotte, & il faudra nécessairement qu'elle vous ennuie. Je fais bien qu'un homme aussi amoureux que Vous a des ressources : mais ces ressources-là manquent quelquefois : l'amour a des tems de secheresse, le cœur a des momens de silence, & ces momens sont sûrement remplis par

H 2 l'ennui;

92 LETTRES GALANTES

l'ennui ; à moins que l'esprit , avec tout ce qu'il a d'amufant , ne vienne y mettre ordre. Il est bien vrai que vous ne vous ennuierez jamais tant que vous ne ferez que regarder Mademoiselle L... , ses yeux disent les plus jolies choses du monde , & ils vous les diront avec tendresse. Mais si par malheur elle ouvre la bouche , elle dira sûrement une sottise , & alors que deviendrez-vous ? Je gage qu'en de certains tems que vous l'aimez moins ; car on ne sauroit aimer toujours de la même force : je gage que vous rougissez pour elle de ce qu'elle dit , & je suis bien trompée si vous n'avez à rougir souvent : il faudroit pour bien faire que vous fussiez

ET PHILOSOPHIQUES. 93

fussiez dans un enchantement continuél avec elle ; mais je vous en défie : les extâses durent peu aux gens d'esprit ; vous êtes fait malheureusement pour voir les choses telles qu'elles sont , & l'ivresse des passions passe vîte à quelqu'un d'aussi raisonnable que Vous. Cela est fâcheux ; mais aussi que n'aimez - vous une femme d'esprit. Quand votre cœur seroit épuisé , votre esprit qui seroit tout frais viendrait à son secours , & la conversation resteroit toujours vive. Je vous avoue que je serois bien curieuse d'assister sans être vûe , à quelqu'un de vos tête-à-tête ; je soupçonne que vous n'y êtes entendu que lorsque vous dites que
vous

vous aimez ; encore faut-il que vous le disiez d'une maniere bien sensible. Quelqu'un pourtant voulut me faire entendre ces jours passés , que vous trouviez de l'esprit à Mademoiselle L. . . : cela me prouva que vous lui aviez trouvé bien des charmes , & elle a l'air d'en avoir : mais pour de l'esprit , elle n'en a certainement point. Ce qu'elle a, est une espece de volqu' elle a fait à l'esprit de tout ce qu'il a de mince & de superficiel ; mais vous savez bien que ce n'est pas là lui. Que vous importe après tout qu'elle ait de l'esprit , pourvu que vous n'ayiez pas le tems de vous appercevoir qu'elle en manque ? La plûpart de vos jolies femmes

femmes de Paris en ont-elles davantage , il faut bien malgré cela qu'on les aime. Mais , dites-moi , songe-t-on effectivement à les aimer ? Car je ne faurois penser que vous aimiez parfaitement Mademoiselle L. . . . Vous vous l'êtes fait accroire , & parce que vous lui donnez souvent des marques de tendresse , vous croyez bonnement en avoir. Non , Monsieur ; toutes les fois qu'on dit & qu'on croit donner son cœur , on ne le donne pas toujours ; on donne à sa place quelque chose qui a de son air , & heureusement pour vous autres , les femmes sont sujettes à prendre le change : Elles feront toujours

96 LETTRES GALANTES

toûjours assez vaines pour vous
croire , & vous assez fots , pour
vous faire honneur de les avoir
trompées.



LETTRE



LETTRE XVI.*AU MESME.*

IL m'est revenu qu'il y avoit dans le monde une conquête qui tentoit votre vanité , & que vous n'aviez pourtant pas l'audace d'entreprendre. Qu'est-ce que c'est , Chevalier ? Je ne vous reconnois plus : qu'est devenu votre courage ? Et l'exemple d'une trentaine de fats qui ont manqué Madame De... doit-il vous faire trembler ? Je vous dis moi qu'elle vous aimera , il ne s'agit que de suivre mes conseils , & je suis assez généreuse pour vous les donner. Madame

*Tome II.***I De...**

98 LETTRES GALANTES

De... est dans la situation la plus commode du monde pour Vous ; abandonnée de tous ces aimables qui s'étoient promis d'en avoir raison , elle est actuellement rendue à elle-même ; ainsi il n'y a plus pour Vous rien de fâcheux à craindre , & vous pouvez hardiment vous présenter. Mais , s'il vous plaît , que ce ne soit point comme Amant ; ce titre a mal réussi à ceux qui l'ont pris. Donnez-vous pour un homme qui ne demande rien , qui ne prétend attenter à la liberté de personne ; mais qui en même-tems ne craint rien pour la sienne. Que vos visites dans le commencement soient rares , & surtout courtes. Des visi-

tes



tes trop longues sentiroient l'amour. Madame De... en feroit honneur à ses charmes , & je veux qu'elle croye ne les devoir qu'à votre oisiveté. Je vous permets pourtant de redoubler vos visites ; mais ce sera quand il en fera tems ; il faut auparavant que Madame De... ne s'en défie point , qu'elle vous les ait demandées elle-même , qu'elle se croye dans une parfaite sécurité à votre égard , qu'enfin vous ayiez obtenu d'elle une certaine confiance qui lui ait pleinement fermé les yeux sur le danger qu'elle court. Ce sera alors que profitant du calme où vous l'aurez plongée , vous lui coulerez sûrement le poison de l'amour , & com-

100 LETTRES GALANTES
ment résistera-t-elle à le prendre ?
Elle ne saura point ce que vous lui
présenterez , elle l'avalera à longs
traits , elle lui trouvera le même
goût qu'à l'amitié , & le prendra
bonnement pour elle. Dans ce tems-
là , foyez si vous voulez plus affi-
du ; comme elle croira n'avoir que
de l'amitié pour Vous , elle ne
vous soupçonnera pas d'avoir de
l'amour pour elle, & par-là vous fe-
rez plus à portée de fortifier celui
que vous lui aurez inspiré. Surtout
donnez à votre esprit cet enjoue-
ment que je lui connois. Si vous
saviez , Chevalier , combien nous
nous défendons mal contre qui
nous amuse ; & comment nous dé-
fendrons-nous ? Nous ne savons
pas

ET PHILOSOPHIQUES. 101
pas seulement qu'on nous attaque ;
rien pourtant ne le fait mieux , &
n'en a moins l'air que l'enjouement ;
ayez-en donc , Chevalier , & assai-
sonnez-le de cet air doux qui vous
gagne si bien les hommes quand
vous voulez : il est fait exprès pour
surprendre les femmes. Tout ce
que je vous dis-là est un peu traî-
tre : mais vous n'êtes pas au bout ,
& jè vais vous paroître bien plus
méchante encore. Quand vous ver-
rez Madame De... bien prise , (&
sûrement ses yeux & ses manieres
vous en avertiront) alors vous fe-
rez une petite disparte. L'absence
quand elle est courte , est excel-
lente pour faire éclore & pour for-
tifier l'amour. Vous ferez donc

I 3 trois

trois ou quatre jours sans la voir ; car il faudra bien lui laisser le tems de songer , & je vous donne ma parole qu'elle songera. Elle commencera d'abord par être étonnée de ce qu'elle ne vous voit point ; ensuite elle viendra à s'en plaindre ; elle ne saura pas au juste pourquoi elle s'en plaint , à peine même osera-t-elle l'examiner ; cependant elle ne laissera pas que de le faire. Avec cela elle ne se trouvera amusée de rien , parcequ'elle se fera accoûtumée à n'être amusée que de Vous. Elle fera de mauvaise humeur ; elle ne saura précisément contre qui ; mais elle sentira bien qu'il lui manque quelque chose ; & après y avoir bien rêvé , elle
trou-

ET PHILOSOPHIQUES. 103
trouvera à la fin , que c'est Vous.
Alors qui fera bien fâchée , ce fera
certainement elle : mais ce dépit
fera peu propre à la guérir. Elle
en aimera mieux , parcequ'elle en
fera fâchée ; enfin quand toutes ces
opérations-là se feront passées dans
l'ame de Madame De... , vous vien-
drez faire votre devoir ; c'est-à-
dire , recueillir le fruit de vos noir-
ceurs. Et quelle gloire ne vous pré-
pare pas votre retour ? Tout ce
que Madame De... aura amassé d'a-
mour dans son cœur depuis qu'elle
vous connoît , sera écrit dans ses
yeux. Vous aurez le plaisir d'être
reçu avec plus de cérémonie qu'à
votre ordinaire. On vous grondera
de n'être point venu , & de quelle

façon ? D'un air tendre & confus
qui vous charmera. On ne vous
dira pourtant point qu'on vous
aime , mais on se plaindra de
Vous comme si on vous l'avoit dit.
Enfin , sans avoir parlé d'amour
vous aurez eu l'honneur d'en faire
naître , & le bonheur de n'en pas
douter. Adieu. Je ferois de Vous
un dangereux garçon , si Madame
De... n'étoit pas si belle : mais un
seul de ses regards vous fera ou-
blier mes conseils , & l'amour vous
mettra hors d'état de les suivre ;
tant mieux pour vous , Chevalier ,
il est fort noble de plaire : mais il
me paroît plus doux d'aimer.

LETTRE

LETTRE XVII.

A MADAME DE LA S...

JE ne suis point votre dupe ;
 Madame ; l'indifférence dont
 vous nous vantez tant les plaisirs ,
 vous doit être extrêmement à char-
 ge ; il vous faut du plaisir , & je ne
 vois que l'amour qui puisse vous en
 donner. Assûrement l'amour vous
 est plus nécessaire qu'à une autre ,
 parceque vous êtes plus raisonna-
 ble. Si vous étiez un peu folle ,
 comme quantité de femmes que
 je connois , vous feriez en état de
 vous passer de l'amour. Amusée de
 mille riens , remuée par les plus
 petites

petites choses, vous ne soupçonneriez peut-être pas qu'il vous manque d'aimer : mais vous qui ne sauriez vous occuper de bagatelles, vous dont les réflexions ont accoutumé l'ame à se nourrir de choses exquisés, & qui les avez presque épuisées ; vous enfin qui avez fait tant d'usage de votre esprit, & qui, à ce que vous dites, n'en avez jamais fait de votre cœur, vous devez continuellement sentir le besoin d'aimer ; & franchement lui résister toujours, c'est trop d'affaire. En vérité l'honneur d'être indifférente ne vaut pas ce qu'il en coûte pour l'être ; & si vous demandiez sur cela avis à votre raison, je suis sûre que vous ne
pren-

driez pas tant de fatigue : mais vous en croyez votre orgueil , qu'il vous plaît d'appeller raison. Ne faites plus , Madame , de pareils *Quiproquos*. Ce que vous avez deormais de plus raisonnable à faire , c'est de vous abandonner à votre cœur. Je sai bien que vaine comme vous êtes , il vous paroîtra plus beau de régner sur vous-même ; mais outre que cet empire est peu agréable , j'ose vous assûrer qu'il ne sauroit réellement vous faire honneur ; il n'exprime que la force de votre orgueil , & par conséquent votre foiblesse , & entre nous , foiblesse pour foiblesse , j'aîmerois mieux l'amour. Ce qui m'a toujours plû dans l'amour , c'est qu'il

108 LETTRES GALANTES

qu'il fait que nous nous occupons des autres , & presque toujours avec plaisir. L'orgueil nous fait toujours songer à nous : mais je ne fai comment cela se fait , nous ne nous occupons pas de nous si agréablement qu'on diroit bien. Car enfin vous aurez beau faire passer vos qualités en revûe à votre amour propre , il faudra à la fin que ce spectacle - là , tout agréable qu'il peut être , vous ennuye. Le mérite d'un Amant ne vous ennuiera pas si vite , & il y aura certainement plus de profit pour vous , à vous occuper d'un autre que de vous-même. Faites vos réflexions , Madame , sur ce que j'ai l'honneur de vous dire. En qualité de femme

l'up

ce



ce n'est point ici mon intérêt qui me presse ; il ne m'en reviendra rien quand vous aimerez, ce ne sera pas moi qui profiterai de votre foiblesse : mais je vous aime, & je ferai charmée de vous favoir un peu plus heureuse ; c'est-à-dire moins raisonnable que vous ne l'êtes.



LETTRE

LETTRE XVIII.

A MADAME...

POURQUOI, Madame, donner dans l'Astrologie? Folie pour folie, je m'en serois tenue à l'Amour; c'est la plus agréable, quoique la plus commune de toutes: car enfin vous aurez beau consulter les Astres, ils ne vous répondront jamais si joliment que Monsieur De... Il est vrai que vous serez toujours trompée d'une façon ou d'une autre: mais enfin il est plus doux d'être séduite par un Amant: on ne sauroit s'en défendre, & il me semble qu'il est fort aisé de n'être

tre

ET PHILOSOPHIQUES. III
tre pas la dupe des Astres. Ça par-
lez-moi franchement, pensez-vous
que ces Astres que vous interro-
gez, puissent bien répondre aux
questions que vous leur faites ?
Croyez-vous bien fermement que
la Planete qui a présidé à votre
naissance, ait le droit de décider
de vos plaisirs ? Écoutez, je ne suis
pas grande Physicienne, & je ne
m'en repens pas. La Physique est
une science qui n'est point faite
pour nous ; nous sommes trop
vives pour nous accommoder d'u-
ne science qui ne décide rien ; mais
si la Physique peut nous apprendre
quelque chose, c'est assurément
que les Planetes n'ont rien à dé-
mêler avec les mouvemens de no-
tre

tre ame, ou du moins pas plus que les autres corps qui nous environnent ; moins peut-être encore , parceque les corps qui nous séparent d'elles rompent l'effet qu'elles pourroient faire sur nous. Mais voulez-vous que je vous apprenne votre grande raison de croire à l'Astrologie. C'est que vous souhaitez qu'elle puisse vous instruire de l'avenir , & cela suffit pour vous faire croire qu'elle le peut. Le malheur de l'Astrologie est que ce n'est point un vice de l'esprit : vraiment si c'en étoit un , la Philosophie en viendroit à bout : mais c'est une folie du cœur , & cela est plus fort que la Philosophie. On apprend bien aux hommes à
penfer

ET PHILOSOPHIQUES. 113

penfer juste : on leur apprend cela tous les jours dans les Écoles ; mais on ne leur apprend pas à fentir de même. Or jugez fi ce qu'on n'apprend pas aux hommes , on nous l'apprendra à nous autres femmes qui n'en croyons jamais que notre cœur , qui est poutant le plus mauvais Philosophe du monde. Je gage qu'à ce penchant naturel que nous avons tous pour l'avenir , s'est joint l'amour que vous avez pour Monsieur D. . . , & que tous deux vous ont conduite infensiblement, & par le plus beau chemin du monde , à l'Astrologie. Vous avez aimé Monsieur D. . . , & dès-lors vous avez souhaité qu'il vous aimât toujours.

Tome II.

K N'est

N'est-il pas vrai que votre cœur vous a répondu aussi-tôt qu'avec l'amour que vous auriez toujours pour lui, il étoit impossible qu'il pût jamais en manquer pour Vous ? Comme vous avez de l'esprit, vous vous êtes défiée de la Logique de votre cœur ; & pour vous y fier mieux, vous avez pris les Astres pour caution de la fidélité de votre Amant. Hé, Madame, ces grands Globes qui roulent sur nos têtes ne se mêlent point de ce qui se passe ici bas ; ce qui nous détermine est bien plus près de nous, les Astres & quelquefois la raison même, n'y ont pû voir : Ainsi, Madame, aimez tant que vous pourrez, & ne songez point

à

à arracher des Astres un secret qu'ils ne savent point, & que vous ne tirerez jamais d'eux. Si quelqu'un pouvoit vous apprendre ce que deviendra votre passion, ce seroit la raison; mais donnez-vous de garde de la consulter, elle vous répondroit trop tristement; car c'est sa façon de répondre. Elle vous diroit que votre tendresse n'est pas plus privilégiée que les autres, & qu'il faudra nécessairement qu'elle finisse. Ainsi point de raison, Madame; mais aussi point d'Astrologie, je vous prie. On pardonne l'amour, c'est une trop douce folie pour que la sagesse s'y oppose: il n'en est pas de même de l'Astrologie; quoi-

K 2 qu'elle

116 LETTRES GALANTES

qu'elle parte du cœur , elle en part
de trop loin , & ne fait point assez
de plaisir pour que la raison lui
fasse grace.



LETTRE

LETTRE XIX.

A MADAME DE LA S...

Vous prîtes mon parti l'autre jour, Madame, parcequ'on disoit que j'étois ignorante : il falloit en convenir de bonne foi, parce que je le suis, & que je ne rougis point de l'être ; car je vous dirai qu'il n'a tenu qu'à moi d'être savante. Grace au Ciel, je suis née avec d'assez bons yeux, je n'avois qu'à les jeter sur les Livres : avec cela je n'ai pas la mémoire mauvaise, & j'aurois pû en l'obligeant à quelque effort lui faire retenir une partie des sottises que j'aurois lûes : mais je l'ai laissé faire, & elle

a

a pris malheureusement l'habitude de ne retenir que les bonnes choses : cela fait qu'elle s'est fort peu exercée. Que m'importe à moi d'être instruite exactement des rêveries de l'Antiquité ? Encore si ces rêveries étoient déduites avec ordre comme celle de nos Modernes, la méthode m'en plairoit , & ce qu'il y auroit d'ingénieux dans ces songes philosophiques , me feroit occuper d'eux avec plaisir : mais le moyen , Madame , que l'Antiquité n'impatiente pas quelquefois un esprit tant soit peu raisonnable. Ces Messieurs les Anciens , quand j'y songe , écrivoient bien à leur aise ; la première idée qui s'offroit à eux étoit assez souvent la bien venue ; ils

fe

se donnoient seulement la peine de la noyer dans des expressions poétiques, ou de la presser dans des termes obscurs; & avec ces précautions-là ils étoient admirés, & quelquefois ils le sont bien encore. Pour moi je ne suis point sujette à l'admiration, & l'Antiquité, quoique vous connoissiez mon goût pour elle, ne m'en inspire pas toujours. Je regarde Aristote comme je regarderois mon voisin; & si mon voisin avoit dit une sottise, je ne me donnerois certainement pas la peine de la retenir. Je sai bien que ma mémoire, ornée de toutes ces visions, auroit eu l'éclat qu'il lui auroit fallu pour me donner de la considération dans le monde; j'aurois

rois presque été dispensée d'avoir de l'esprit, & tout ce que j'aurois fû d'extravagant, auroit donné à ma vanité un effor que ma raison ne lui a pas laissé prendre : mais, Madame, toute brillante de gloire que j'aurois été, j'aurois toûjours été sotté ; & en vérité faut-il se donner tant de peine pour l'être ? Il faut que je vous avoue ici tous mes défauts : je ne crois pas que la vanité à elle toute seule m'ait fait ignorante, ma paresse en a aussi un peu l'honneur : la Nature ne m'a pas parue si embrouillée que les Écrits de ces Philosophes : il m'a semblé que ce qui avoit été fait pour être apperçû, étoit bien-tôt yû quand on savoit regarder. Pour

le

le reste que la Nature a voulu dérober à nos yeux ; j'ai crû que c'étoit folie de vouloir le connoître. Cherchons la vérité, si nous sommes curieux ; mais cherchons-la où elle est, c'est-à-dire, dans la Nature. Si Platon l'a trouvée, il l'aura trouvée là ; qui m'empêche de la chercher comme lui ? S'il l'a manquée, je la trouverai peut-être ; au pis aller, si je la manque, je substituerai à sa place quelques sottises ; & j'aurai toujours plus d'honneur à les imaginer qu'à les apprendre. Raillerie à part, on fait un vol à son jugement, toutes les fois qu'on cultive trop sa mémoire ; car vous qui êtes Philosophe, Madame ; vous sentez bien qu'une ame qui

n'a jamais pensé qu'à exercer sa mémoire , en revient avec peine , & toujours de mauvaise grace , à l'emploi de penser , qui est bien plus difficile. Hé , où voulez-vous que le jugement & l'imagination aient appris à travailler , quand la mémoire a toujours voulu faire tout à elle seule ? Notre orgueil a beau dire , notre ame que nous estimons tant , & qui est cependant si méprisable , n'est pas capable de tant de choses : nous pouvons bien à la vérité lui faire prendre un certain pli : mais ce pli est-il pris , nous lui en donnons difficilement un autre : nous pouvons bien l'instruire à méditer , pour peu qu'elle n'y ait pas d'opposition : accoutumée à ce travail ,

vail, ce n'en fera plus un pour elle ; peut-être même à force d'habitude , elle viendra à s'en faire un jeu : mais il ne faut pas croire que les forces de notre mémoire , que nous aurons pendant ce tems-là tenue oisive , auront la même vigueur que si nous les avions exercées. Laissez-moi donc , Madame , être ignorante tout à mon aise : laissez-moi cultiver cette partie de mon ame , par laquelle je puis attraper le vrai par moi-même , je suis assez vaine pour n'en vouloir avoir obligation à personne. A l'égard de ces faits purement historiques, sur lesquels vous dites qu'on me reproche encore mon ignorance : qu'on reproche tant qu'on

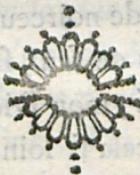
L 2 vou-



voudra, je ne me corrigerai pas :
Je n'ai point de plaisir à lire des
menfonges, ou du moins des faits
que je puis regarder comme tels.
Je lis volontiers des Romans : il y
en a qui m'ont fait pleurer ; mais
on me les donnoit pour tels, & je
n'étois la dupe de personne. Vos
faits historiques ne sont pas de
même, ce sont le plus souvent des
menfonges qu'on me donne pour
des vérités, & des menfonges froi-
dement imaginés. J'ai peut-être
tort : mais je crois fort peu de cho-
ses de ce que nous dit l'Histoire.
Je veux bien croire qu'un tel Roi
a régné dans un certain tems,
puisque l'Histoire le dit : mais
qu'on ne m'oblige point à croire
les

les détails , je n'en croirai pas un :
& comment les croirois-je ? Quand
il s'est fait une batterie dans ma
rue , une heure après je ne saurois
savoir au juste comment elle s'est
passée. Que m'apprendra donc cet
amas de vérités & de mensonges
qu'on appelle Histoire ? J'y verrai
un cours successif de perfidies , de
trahisons , de noirceurs ; j'y verrai
les passions en feu , faire tout leur
ravage. Hé , mon Dieu ! pourquoi
aller voir cela si loin ? Mon cœur
n'est-il pas le répertoire des sottises
humaines ? N'ai-je pas là en ra-
courci les vertus & les vices ? Et
n'aurai-je pas plutôt fait d'y fouil-
ler , que dans de gros Livres qui
m'ennuieroient sûrement , & me

tromperoit peut-être ? Je resté-
rai donc ignorante, Madame, en
dépit de tout ce qu'on pourra dire ;
& voyez les ressources de la vani-
té, je me saurai encore bon gré de
l'être.



LETTRE

LETTRE XX.

A LA MESME.

JE fortois ces jours passés de ma toilette, & j'étois assise sur mon sofa, moitié éveillée, moitié endormie, lorsqu'on m'annonça le Chevalier De. . . Il me regarda à peine, & s'assit dans un fauteuil sans me rien dire. Son air étoit morne & rêveur; & comme il est naturellement fort gai, je lui demandai la cause d'un si grand changement. *Ah! Madame*, me dit-il; *vous savez combien je suis attaché à Madame S. . . , car mon cœur n'a jamais rien eu de caché pour Vous.* &

L 4 je

je vous ai dit mille fois combien je l'aimois. Cependant elle m'a joué le tour le plus cruel du monde. Il y a huit jours que j'étois seul avec elle, interdit, plein d'amour & de respect comme à mon ordinaire : je cherchois dans ses yeux de l'espérance pour mon amour, je les vis se troubler, elle m'assûra qu'elle m'aimoit, elle eut la foiblesse de m'en offrir toutes les marques possibles, & moi j'eus celle de les prendre. Depuis ce tems, je ne me retrouve plus ces craintes, ces inquiétudes qui m'avoient tant charmé : je n'ai pas le tems d'avoir le moindre desir avec Madame S. . . ; elle est toujours prête à m'assûrer qu'elle m'aime, elle me le jure à tous les quarts-d'heure, elle me baise les mains comme une folle, & je

je suis obligé de lui dire qu'elle n'est pas sage. Il me prit, je vous l'avoue, un éclat de rire qui ne marqua point de pitié pour le Chevalier, & qui le déconcerta furieusement. Parbleu, Madame, s'écria-t-il brusquement, il y a bien là de quoi rire, & je voudrais bien vous y voir. Et le voilà aussi-tôt qui me quitte sans prendre congé de moi, & de la plus mauvaise humeur du monde. Mes gens m'ont dit qu'ils l'avoient entendu gronder entre ses dents en descendant l'escalier : mais il me le pardonnera s'il veut, j'en rirai bien encore. Je ne ris pas tant quand je songe à la pauvre Madame S. . . ; je la crois bien occupée à jurer contre les hommes, & c'est

à

130 LETTRES GALANTES

à bon titre. Mais non, qu'elle jure
plutôt contre son cœur, c'est lui
qui l'a le plus trompée. Ne nous
plaignons point des hommes, Ma-
dame, ils profitent de nos sottises ;
mais c'est notre cœur qui nous les
fait faire.



LETTRE

LETTRE XXI.

A LA MESME.

VOUS me reprochez que je suis coquette, & je veux bien convenir que je le suis un peu : mais en vérité que voulez-vous que je sois ? Et me conseillerez-vous de faire un heureux pour en faire deux jours après un ingrat ? Pourquoi tant craindre, me direz-vous ? Il y a encore des Amans fideles. Je le crois, Madame, la Nature en a peut-être jetté sur la terre une demie-douzaine, pour nous apprendre qu'il y en avoit : mais croirai-je que dans cette demie-douzaine il y en aura quelqu'un qui me fera
ré.

132 LETTRES GALANTES

réfervé ? Ne soyons point vaines ,
on est toujourns puni de l'être :
croyons-nous aimables si nous pou-
vons , c'est une idée qui réjouit :
mais tenons - nous bien sûres que
les hommes sont des perfides , &
sans nous exposer à l'apprendre par
nous - mêmes , qu'il nous fuffise
d'entendre les cris des femmes a-
bandonnées. Je fai bien que votre
cœur a une morale contraire à
celle que je vous prêche. Il vous
perfuadera si vous voulez que votre
Amant fera fidele : il fera plus , il
vous le fera voir tel. Enfin , il
vous fera croire tout ce qu'il vou-
dra ; car je ne fache pas d'Orateur
plus éloquent que lui : mais défiez-
vous-en, car il faut se défier de tout

ce



ce qui plaît. Vous avez entendu parler des Syrènes ; c'étoient les plus jolies personnes du monde, elles enchantoient par leurs sons , elles charmoient les yeux. Enfin , c'étoit perdre son tems que de raisonner , & après avoir fait bien des réflexions , il falloit en approcher. Savez - vous ce qu'elles faisoient alors aux gens ? Elles les étouffoient. Voilà , Madame , comme nos Amans sont faits : charmans quand ils veulent plaire , ils n'oublient rien de ce qui peut y servir ; careffes , soins , respects , tout est employé par ces Messieurs, tout est mis en œuvre pour nous vaincre. Les traitres ont-ils réuffi ? Ils deviennent nos maîtres , un jour de plus

134 LETTRES GALANTES
plus en fait des tirans ; & bien-tôt
après las de l'être , ils vont cher-
cher une nouvelle matiere à leurs
triumphes. Hé bien , direz-vous ,
si les Amans sont des perfides ,
nous est-il si difficile de l'être ?
Essayons un nouvel Amant , on
n'est pas toujours malheureuse ;
peut-être celui-là fera-t-il plus fi-
dele , peut-être même le trouve-
rons-nous plus tendre : enfin quand
nous serions destinées à de nouvel-
les disgraces , n'est-ce pas toujours
un bien que de faire usage de son
cœur ? Prenez-y garde , Madame ;
à force de faire usage de votre
cœur , vous n'en ferez plus ; on s'y
trompe tous les jours , quelque
chose qui lui ressemble agira à sa
place ;

place, vous vous y méprendrez ;
mais ce ne fera pas lui. Ce quel-
que chose, il est vrai, parlera vi-
vement : mais sûrement il ne par-
lera point comme l'amour. L'a-
mour est tendre, soumis, délicat ;
sent les affronts : mais il n'ose s'en
venger que sur lui-même ; il lui en
coûte toujours trop pour le faire.
Ce quelque chose que vous pren-
drez pour lui, trouvera mieux son
compte à la vengeance : mais si
vous vous méprenez à ce qui vous
détermine, les autres ne s'y trom-
peront point. Les hommes ne sont
point injustes, ils pardonnent tout
au cœur ; mais ils ne pardonnent
qu'à lui, & tout ce qui veut pren-
dre son nom, est découvert &
puni

136 LETTRES GALANTES

puni aussi-tôt par l'infamie. Ainsi ;
Madame , ne soyons point assez
foibles pour nous donner un vain-
queur ; qui fait s'il ne choisiroit
pas pour se dégoûter de sa victoi-
re , le tems que nous ferions le
plus charmées de recueillir le fruit
de notre défaite ? Gardons - nous
furtout de nous en consoler , en
nous abandonnant à de nouveaux
vainqueurs ; au milieu de leurs
triumphes , ils n'en feroient guere
plus honorés , & il me semble que
nous en deviendrions bien plus
méprifables. A quoi donc passer
sa vie , me direz-vous ? A quoi ,
Madame ? A donner , si cela se pou-
voit , des desirs , & à n'en jamais
prendre. Ce seroit peut - être ce
qu'on

qu'on pourroit faire de mieux pour
foi & pour les hommes. Trop de
plaisir les perd, il faut le leur af-
faifonner ; car mettez - vous dans
la tête que les hommes ne fau-
roient digérer les grands plaisirs
fans en être incommodés. Il faut
au cœur des viandes légères ; il
faut qu'elles lui soient apprêtées
par une main habile. Or cette
main habile ne fauroit être celle
d'une femme qui aime. Savez-vous
ce qui fait le malheur d'une fem-
me qui se livre à son cœur ? C'est
qu'elle songe trop à son plaisir ;
une Coquette n'a pas ce défaut.
là, elle songe au plaisir des autres ;
aussi le fait-elle durer. Vous ne per-
dez jamais avec une Coquette les

Tome II.

M crain-

138 LETTRES GALANTES

craintes , les desirs , la demie-assurance d'être heureux. Avec une femme qui aime , il n'est bien-tôt plus question de cela. On aime , on est aimé , & l'on tombe dans la langueur, Au reste le pas est glissant , il faut bien de l'esprit , beaucoup de vertu , nulle sorte de sensibilité pour être Coquette ; & quand une Coquette n'y prend pas garde elle devient une vilaine chose. Mais je songe que vous m'allez trouver bien effrontée, quand vous vous souviendrez que je suis devenue que j'étois un peu Coquette. Hélas ! Madame , pardonnez - le moi, je ne fai pas bien ce que je suis, & qui fait si je ne m'imagine pas être Coquette pour ne pas m'apercevoir que je suis tendre ?

LETTRE

LETTRE XXII.

Sur les Coquettes.

MADAME De, .. m'a averti
 que vous deviez me gronder
 de mon Apologie des Coquettes.
 Grondez tant qu'il vous plaira. Il
 n'est, Chevalier, & je ne m'en dé-
 dis point, il n'est pour rendre heu-
 reux les hommes que les Coquet-
 tes. Voyez ce qui arriva à Renaud,
 ce fut pour avoir été trop aimé,
 qu'il perdit la belle Armide, qu'el-
 le eût gardé pour lui une pincée de
 cette coquetterie qui avoit fait tant
 de ravage dans le camp de Gode-
 froy; Renaud étoit pour une éter-

M 2 nité

140 LETTRES GALANTES

nité à son service , & les Chevaliers Danois en auroient été pour leur voyage. N'eurent-ils pas en vérité bien de l'honneur à l'emmenner dans l'état où il étoit ? Il n'est encore une fois , il n'est pour rendre heureux les hommes que les Coquettes. Ne me parlez point de vos femmes tendres , les hommes n'en font point curieux , & ils ont raison ; elles font trop unies , on est toujours dans le calme avec elles , & le calme en amour est insupportable : il y faut absolument des orages , & ces orages qui préparent & qui y font les beaux jours , hors les Coquettes , où sont les femmes qui s'entendent à les former ? Ne croyez pas néanmoins qu'une Coquette ,

à

à la prendre même dans son plus beau, ne me laiffât si j'étois homme, quelque chose à defirer du côté du bonheur, & je conçois comme vous qu'il feroit bien plus doux de donner son cœur à quelqu'un qui ne mettroit ni art pour l'acquérir, ni étude pour le conferver; d'aimer ce quelqu'un fans reserve, de l'aimer fans qu'il mît jamais rien du sien pour nous paroître aimable; mais cet état de beatitude n'est pas fait pour durer. Il n'y a que les inquiétudes qui foûtiennent nos Amans, il faut absolument leur en donner; favoir les leur donner à propos, & c'est en quoi confifte la grande habileté des Coquettes. Ce fut

142 LETTRES GALANTES

fut moins par sa beauté que pour avoir possédé un si bel art, que cette belle Reine d'Égypte fit perdre à Antoine l'Empire de l'Univers. Je ne vous la donne point ici pour modele; outre que l'Histoire nous apprend qu'elle fut infidelle, elle fut encore plus coquette que je n'aurois voulu: mais par le sacrifice que lui fit son Amant, jugez des plaisirs qu'elle lui donna. Corrigez-vous donc, Chevalier, & laissez-moi achever mon éloge des Coquettes; je ne vous demande que deux mots & les voici. Le mouvement est aussi nécessaire dans l'empire d'Amour que dans l'Univers, & ce mouvement qui, à lui
tout

ET PHILOSOPHIQUES. 143
tout seul fait notre bonheur , il
n'y a & prenez y garde, il n'y a
que les Coquettes qui s'entendent
à le bien donner.



LETTRE

LETTRE XXIII.

Sur les Coquettes.

VOUS vous réduisez aujourd'hui à m'objecter le mépris qu'on a pour les Coquettes ; mais songez-vous , Chevalier , que c'est me donner gain de cause : car vous savez bien que ma Coquette telle que je l'ai peinte dans ma Lettre à Madame De... n'a point de mépris à craindre. Peut-être allez-vous dire que vous n'êtes pas obligé de vous rendre à un portrait fait à plaisir , qu'il n'y a point de Coquette qui ressemble à celle que j'ai peinte dans ma Lettre ;

par-

pardonnez - moi ,¹ Chevalier , il y a encore , même à Paris , d'honnêtes Coquettes , & je vous trouverai dans mon quartier une vingtaine de jolies femmes qui triomphent tous les jours d'une infinité de gens à qui elles n'ont pas songé un moment à plaire ; & quand telles que je vous les peins , elles se remercient du pouvoir de leurs charmes , quand elles en veroient l'effet avec un peu de complaisance ; pensez-vous qu'on eût pour cela des reproches à leur faire ? Les Papillons ont-ils quelque chose à dire à la chandelle qui les brûle ? Je dis donc que fans déroger à la qualité d'honnête femme , une jolie personne peut fort bien

laisser brûler tous ces benets de
Soupirans qui lui font la cour ;
c'est à eux, puisqu'ils ont des yeux
à se garer, c'est à eux à ne pas s'ap-
procher de si près, c'est à eux en-
fin à être raisonnables. Bref, Che-
valier, quand une Coquette ne se
commet point, permis à elle de
faire tant de conquêtes qu'elle
pourra. Que si elle se commet, elle
mérite d'être punie, & j'ai eu,
graces à Dieu, la satisfaction d'en
voir plus d'une qui l'a été. Vous
connoissez Saint-Gel, une de nos
jolies femmes n'ayant rien à faire,
s'occupa il y a quelque tems à
vouloir lui tourner la tête. Saint-
Gel qui n'est pas mal-adroit laissa
faire à la Dame tous ses tours, la
piqua

piqua tellement au jeu, lui fit voir tant de pays, qu'effrayée du chemin qu'elle avoit fait elle recula. La reculade, toute sévère que je suis, me parut malhonnête. Quand une femme a tant fait que de se laisser mener jusqu'à un certain point, je veux qu'elle aille jusques au bout & qu'elle se punisse de son imprudence. Il y a presque de l'honneur en pareil cas à en manquer. J'en aurois bien encore à dire si je voulois sur les Coquettes; mais j'ai pitié de vous, & en voilà de reste pour vous confondre. Que si vous m'en parlez encore, je vous envoierai pour vous punir quelque une de celles qui s'entendent si bien à tourner les têtes. Ainsi soyez

sage, & point de réplique. Et n'avez-vous pas honte de parler si longtems de gens que vous n'aimez point, je veux dire des Coquettes?



L E T T R E

LETTRE XXIV.**A LA MESME.**

C'EN est fait , Madame , votre cousine a pris l'habit. Je ne sai si le regret de voir enfermer tant d'appas me la fit paroître plus belle qu'à l'ordinaire. Je puis seulement vous dire que tous les affligés avoient les larmes aux yeux ; & ce qui vous étonnera , c'est que toutes tant que nous étions de femmes , dont il y en avoit de fort jolies , nous étions presqu'aussi affligées que les hommes. Il n'y avoit que votre cousine qui faisoit bonne contenance ; elle alloit à

N 3 l'Autel

150 LETTRES GALANTES
L'Autel d'un pas victorieux &
trionphant , & sa gaieté sembloit
insulter au monde qu'elle quittoit.
C'est trop pourtant que d'insulter
le monde quand on le quitte , on ne
l'insulte guere qu'il ne s'en venge ;
ce ne fera pas à la vérité dans ces
commencemens de ferveur que
Mademoiselle De... a à craindre sa
vengeance , il ne fait actuellement
que la méditer. Le goût que votre
cousine a pour la retraite est trop
vif pour qu'il songe à le combattre ;
mais quand il le verra refroidi ,
comptez qu'il se montrera à elle
avec tous ses charmes. Et quels
charmes , Madame ? Ceux de l'A-
mant le mieux fait ne sont pas si
dangereux , parcequ'ils se laissent
appre-

approcher ; mais le monde ne fera jamais vû qu'en perspective par votre cousine. Son imagination attentive à l'embellir , ne se lassera jamais de lui , parcequ'il aura toujours la prudence de se tenir éloigné d'elle. Je suis sûre que si on laissoit voir le monde à Mademoiselle De. . . au premier besoin qui lui en prendra , elle s'en lasseroit bien vîte , & demanderoit à retourner dans son Couvent, en s'écriant: N'est-ce que cela ? Mais on n'a pas jugé à propos de laisser aux filles la consolation des rentrées & des sorties ; on a cru sans doute qu'elles en abuseroient. Il me semble pourtant que ce seroit un bon moyen de réchauffer leur dévotion quoi-

N. 4 que

que ce moyen-là pût tourner quelquefois au profit du vice. La bonne voie pour se dégoûter des plaisirs n'est pas à mon gré de s'en abstenir. Pour en être bien dégoûté, il faut en avoir jouï & les bien connoître ; aussi croirois-je qu'il n'y a point de meilleures Religieuses que celles qui ne l'ont pas toujours été. Il sort à tout moment du fond de l'ame un goût pour le plaisir qui s'étend sur tout ce qui paroît capable d'en procurer. Le monde avec tous ses défauts paroît encore ce qu'il y a de mieux pour en donner, & il faut avoir furieusement à se plaindre de lui pour en être bien détaché, encore est-t-on tout étonné, qu'après bien des
mé-

ET PHILOSOPHIQUES. 153
mécontentemens de sa part, faute
de trouver mieux, on est quel-
quefois forcé d'y revenir. Or fi-
gurez-vous l'effet que produit le
monde sur une jeune personne,
qui, ne l'ayant vû qu'à travers son
imagination ne conçoit pas qu'on
puisse avoir à s'en plaindre? Com-
ment saura-t-elle que c'est un traî-
tre, si elle n'en essaye? Elle aura
beau l'entendre dire, elle ne le
voudra jamais croire, elle se per-
suadera qu'on veut la consoler; &
parcequ'elle le croira, elle en de-
viendra inconsolable. J'ai repré-
senté tout cela à votre cousine;
mais les sentimens vifs n'écourent
rien. Si on les gardoit toûjours, je
ne dirois mot, parce qu'il n'y a rien
de

154 LETTRES GALANTES

de meilleur: mais l'expérience nous apprend qu'ils nous quittent , & qu'ils ne brisent pas en s'en allant les fers qu'ils nous ont mis. Il est vrai que Dieu peut, s'il le veut, rendre légère la chaîne de votre cousine: mais qui fait si la Grace tiendra ferme dans son cœur, & que deviendra-t-elle alors, en proie au monde qu'elle aimera toujours, & ne verra jamais ?



LETTRE

LETTRE XXV.

A LA MESME.

ILy a long-tems que je voulois
 que Monsieur de L... aimât , &
 vous me marquez qu'il aime ; ce-
 pendant je n'aurai jamais la force
 de lui en faire compliment. Il ai-
 me , dites-vous , & méprife ce qu'il
 aime. Ah ! Madame , il vaudroit
 mille fois mieux pour lui qu'il n'ai-
 mât pas. Vous avez beau dire qu'il
 en aime mieux ce qu'il aime, parce-
 qu'il le méprife. Vous avez beau le
 prouver , en difant que les combats
 que la raifon livre inutilement au
 cœur , le remuent & l'attachent
 plus.

156 LETTRES GALANTES
plus fortement. Vos subtilités ne
me touchent point : ce n'est pas-là
aimer mieux , s'il vous plaît , c'est
aimer plus fort ; c'est être toujours
déchiré , toujours en guerre avec
soi-même. Et si , Madame , de ces
vilains nœuds formés par le capri-
ce , & ferrés par le mépris. L'in-
différence avec tout son ennui est
préférable à un état si violent ; &
en vérité , bien en prend aux fem-
mes que les hommes soient fous ,
car il faut que je dise des sottises
des hommes. Ces nigauds - là ne
savent bien aimer que qui les tour-
mente. Encore si ce qui les tour-
mente mettoit un peu d'esprit à les
tourmenter. Mais non, avec la con-
duite la plus fotte du monde , on
les

les fait quelquefois aimer. Soyez jolie, & faites enrager ces Messieurs, vous allez les voir devenir fous. Il est vrai qu'ils vous mépriseront peut-être; mais ils vous adoreront, & il paroît que c'est à-peu-près-là tout ce que les femmes demandent. Pour moi, quoiqu'il y ait, à ce qu'on prétend, d'assez jolis profits attachés au mépris qu'on a pour les Coquettes, il me semble que je ne voudrois point être adorée comme elles. Je voudrois, si je m'en mêlois, que mon Amant fût mon ami. Je voudrois que l'attachement de son cœur eût l'approbation de sa raison; peut-être, à la vérité, en seroit-il moins vif, parce qu'il en seroit moins

moins tourmenté ; mais du moins
sa tendresse en seroit-elle plus sûre ;
elle m'en feroit plus de plaisir , en
ce qu'elle me feroit honneur ;
enfin je serois persuadée qu'il
ne m'échapperoit jamais totale-
ment , & la qualité d'honnête-
homme qu'il trouveroit en moi ,
me le conserveroit quand les qua-
lités de jolie femme auroient dis-
paru à ses yeux. J'oublie de vous
dire encore que je ne pourrois me
résoudre à être méprisée , tout l'a-
mour du monde ne m'en conso-
leroit point ; j'aime mieux qu'on
m'aime moins , & qu'on m'estime
davantage. Je me souviens pour-
tant d'une femme fort raisonna-
ble ; son Amant avoit pris pour
une

une jolie femme , mais peu estimable , un goût de passage. La Dame lui reprochoit de certaines honnêtetés vives qu'il avoit pour la petite Dame , & le Monsieur s'en justifioit , en l'assurant que quoiqu'il fût attaché à elle d'une certaine maniere , il étoit pénétré d'un souverain mépris pour elle.

Ah ! Monsieur , s'écria la Dame , Méprifez-moi aussi , je vous prie. Ne sommes-nous pas de jolies personnes de tenir de pareils discours ? C'étoit pourtant une femme fort sage qui les tenoit. Adieu , Madame , nous avons beau faire les raisonnables , quand nous demandons quelque chose , on peut s'assurer que c'est de l'amour ; & qui croiroit

160 LETTRES GALANTES

roit nous avoir suffisamment payées
avec de l'estime , seroit bien attra-
pé ; il seroit obligé pour avoir quit-
tance de nous , de venir nous payer
avec de l'amour.



LETTRE

L E T T R E XXVI.

A L A M E S M E.

LE Marquis De... Madame, est insupportable : il careffe toujours sa femme devant le monde , il a toujours quelque chose à lui dire, enfin vous diriez d'un Amant; & ce qui me désespere , c'est qu'il s'attire par-là un ridicule infini. En vérité le Public est bien incommode , on prend une femme pour la careffer tout à son aise , on se figure qu'il n'y trouvera point à redire ; point du tout , le voilà de mauvaise humeur parce qu'on a du plaisir à sa barbe. Voudroit-il pas qu'on

Tome II. O cher

cherchât l'ombre & le silence, & qu'on se cachât de caresser sa femme comme d'une mauvaise action? Mais aussi pourquoi le Marquis ne caresse-t-il pas sa femme la nuit? Qu'a-t-on affaire des caresses déplacées qu'il lui fait le jour? Et le Public a-t-il tort de vouloir mettre de la police dans les Mariages? Car enfin c'est à lui à se plaindre quand le cas le requiert, & ici il le peut. *Carezsez votre femme*, dira-t il au Marquis, *tête-à-tête*, & les portes bien fermées; mais ne faites point parade de votre tendresse; on ne vous donne point une femme pour l'aimer, & c'est manquer de respect à notre égard, que d'étaler devant nous des desirs qu'on vous a défendus lorsqu'on

VOUS

vous les a ordonnés. Qu'un Amant fasse devant nous des minauderies à sa Maitresse, nous n'y trouvons point à redire; nous faisons plus, nous lui présentons la main, parcequ'il est dans la regle: il aime, rien ne l'en doit empêcher, & il peut avec bienséance laisser éclater sa tendresse, & l'exprimer par des caresses: mais vous, en qualité de mari, vous avez mauvaise grace à aimer, & il est ridicule à vous de ne pas vous en cacher; car le ridicule naît des manieres qu'on ne doit pas avoir, & qui sans faire tort, font pitié à ceux qui les voient. Voilà, Madame, les impertinens sophismes dont le Public se sert pour déshonorer la tendresse conjugale. Mais quand le Public raisonneroit mal, le Mar-

quis ne seroit pas justifié ; il seroit
toujours vrai , qu'à qui seroit bien
galant la nuit avec sa femme , il
ne resteroit guere de quoi l'être le
jour , & le Marquis sans doute
veut bien qu'on ait mauvaise opi-
nion des nuits qu'il passe avec la
sienne. A tout cela il ajoute une
nouvelle matiere de ridicule , il
est jaloux , & assurément il a grand
tort de le paroître. Il faut tou-
jours faire bonne contenance quand
on auroit peur ; c'est se montrer
par un endroit foible , que de se
montrer jaloux , & les allarmes
d'un mari appréhendent toujours à
rire à la malignité humaine. Ce-
pendant pourquoi rire des crain-
tes d'un mari ? Est - ce qu'elles
sont

ET PHILOSOPHIQUES. 165
font mal fondées ? Non , Mada-
me , un mari peut craindre ; mais
il me semble aussi que le Public
peut rire. Adieu.



LETTRE

LETTRE XXVII.*A LA MESME.*

VOUS êtes fâchée, Madame, de n'être pas à Paris, parce qu'on y joue Armide. En vérité, l'Opéra vous donneroit le plus mauvais exemple du monde. Armide a un air dévergondé qui ne sied pas même à une femme passionnée, & je ne saurois deviner par quelle fatalité les caracteres de femmes, faits sur le modele d'Armide, ont acquis sur le Théâtre un droit de plaire qu'ils ne sauroient perdre. Voyez Angelique, elle n'a pas plus de pudeur qu'Armide ;

ET PHILOSOPHIQUES. 167
mide ; elle joue, au pauvre Roland,
un tour qu'on ne pardonneroit pas
à une vraie Guenippe, & je trou-
ve que Roland ne fait pas trop
mal de faire tapage, & de jeter
les meubles par les fenêtres. C'est
sans doute pour entrer dans le goût
de son siècle, que Thomas Cor-
neille fait jouer à Ariane un rôle
qui n'est guere plus décent ; car
enfin que ne fait-elle point pour
retenir Thésée ? De quels repro-
ches ne l'accable-t-elle point ? Et
de quelle nature sont ces repro-
ches ? N'allez pas dire que lors-
qu'une honnête femme a tant fait
que de renoncer à son devoir, elle
doit être plus furieuse qu'une au-
tre ; que les combats qu'elle a
essuyés

effuyés avant que de se rendre , la font devenir une fois plus sensible à l'infidélité qu'on lui fait : qu'une honnête femme enfin à qui il en a coûté pour se laisser vaincre , veut jouir de la peine qu'elle a eue à se défendre , & que ne voulant pas tous les jours recommencer les frais d'une passion, il lui est permis d'enrager lorsqu'elle en perd le fruit. Je fais tout cela ; aussi ne prétends-je pas ôter à une femme qu'on a eu la cruauté d'abandonner , la permission de se plaindre ; mais je veux qu'elle se plaigne tout bas ; je veux que sa vanité étouffe sa tendresse, qu'elle en ôte du moins l'éclat. Enfin , je trouve infiniment mauvais qu'une Maitresse , parce-
qu'elle

qu'elle est abandonnée, aille faire à son Amant de ces reproches qui marquent le besoin qu'elle a encore de lui, & qui, selon le procédé du cœur humain ne servent qu'à assurer son infidélité. Vous me demandiez il y a quelque tems d'où venoit le peu de respect qu'ont aujourd'hui pour nous les hommes; il vient, Madame, & il n'y a point à en douter, il vient de tous ces vilains portraits qu'on fait de nous sur les Théâtres. Hé! le moyen, je vous prie, que les hommes à la vûe de nos foibleffes puissent nous respecter. Que veut dire ce penchant furieux qu'on nous donne à la tendresse, ce désespoir de n'être plus aimées, cet

emportement où nous met le plaisir de l'être ? Tout cela , Madame , me met d'une humeur horrible contre les Poètes , & je ne fai en vérité ce que je ne ferois pas pour me vanger de leur insolence ; mais pour vous dire le vrai , je ne laisse pas aussi d'être un peu fâchée contre les femmes ; car pourquoi aussi dans nos folies ne sommes-nous pas un peu plus sages ? Qui nous empêche de mettre un certain air de dignité dans nos foiblesses , qui , en ménageant notre honneur , ne prendroit presque rien sur nos plaisirs ? Cet air-là feroit foi qu'il nous en a coûté pour nous rendre , & les hommes feroient assez heureux & peut-être assez fots pour le croire. LET-

LETTRE XXVIII.**A LA MESME.**

VOTRE Cousin , Madame ;
est un petit Philosophe bien
avancé pour son âge : il est libertin
par goût & par systême. Je le fis
venir ces jours passés chez moi
pour le prêcher, comme vous m'en
aviez priée ; je lui fis sentir d'a-
bord , mais non point en Pédante,
qu'il étoit honteux à lui de vivre
avec une petite personne décriée ;
qu'étant beau & bien fait , comme
il étoit , il y auroit mille femmes
raisonnables qui écouterotent vo-
lontiers ses soupirs: qu'enfin à chan-

ger de goût, il y avoit pour lui de l'argent à gagner, en ce qu'il n'en dépenseroit point; de la tendresse, en ce qu'on en auroit pour lui une plus pure & plus vive; de l'honneur auprès du Public, qui ne donnoit point son approbation à des attachemens pareils à celui qu'il avoit. Enfin je lui dis tout ce que je crus capable de le convertir. Représentez-vous, Madame, le flegme dont Cinna écoute la Scene d'Auguste: votre cousin employa précisément le même à m'entendre. *Je vous suis obligé, Madame, me dit-il, de vos conseils, & il n'y a rien au monde que je ne fisse pour les suivre; mais si Mademoiselle De***. est nécessaire à mon bonheur; pourquoi avoir la cruauté*

cruauté de vouloir que je la quitte ?
 Je veux bien avouer , qu'il eût été
 plus décent de me livrer à un goût plus
 honnête ; mais comme il n'a pas été à
 mon choix de le prendre , sera-t-il
 bien en mon pouvoir de m'en défaire ?
 Et croyez-vous que ce triomphe auquel
 vous m'invitez , ne me coûtera rien ?
 La petite personne que j'aime , dites-
 vous , ne m'aime guere ; tant mieux ,
 Madame : Hélas ! si elle m'aimoit
 davantage , je prévois que je cesserois
 bien-tôt de l'aimer. Songez que je suis
 actuellement dans la plus jolie situa-
 tion du monde ; j'aime , & je n'aime
 point trop , je sens même que je cours
 risque d'aimer long-tems ; Mademoi-
 selle De . . . ne me fait presque point
 de reproches , ou me les fait légers : sa

tendresse n'est point assez vive pour la
jetter dans ces mélancolies qui font
tant d'honneur. & quelquefois si peu de
plaisir à celui qui les cause. J'espere
même qu'elle ne connoitra jamais ces
fortes de langueurs, parceque je me
flate qu'elle ne m'aimera jamais assez.
Croyez-vous que je trouvasse tous ces
agrémens-là avec une femme raisonna-
ble? Non, Madame; car si je n'étois
pas né pour lui plaire, & que je l'eusse
entrepris, je deviendrois le plus mal-
heureux des hommes; ou si cette fem-
me raisonnable que vous me conseillez
tant, forcée par ma tendresse, se ren-
doit à mes desirs, son cœur qui n'au-
roit point encore fait usage de lui-
même en feroit trop, & feroit tomber
le mien dans cet ennui que je crains
mor-

mortellement & dont je ne me tirerois pas quand je voudrois. Attaché par l'honneur, quand je ne le serois plus par le plaisir, j'aurois la malheureuse force d'entendre continuellement des reproches que je n'aurois point mérités, & qu'il me faudroit pourtant entendre. Je n'ai point, comme je vous ai déjà dit, de pareils inconvéniens à craindre avec Mademoiselle De...

Il est vrai que sa conquête n'éleve pas ma vanité au faite de la gloire, je n'ai pas eu de peine à surprendre un cœur qui cherchoit lui-même à se rendre; aussi ne me suis-je point laissé aller à ces plaisirs touchans, que se donne volontiers, & quelquefois si mal-à-propos l'orgueil, lorsqu'il triomphe d'une vertu qui lui a paru sauvage;

P 4 mais

176 LETTRES GALANTES

mais aussi ne suis-je point exposé à ces chûtes terribles, dont est continuellement menacé un Amant qui se voit au comble de la félicité, & qui est tous les jours à la veille d'en tomber. J'aime, mais j'aime à mon aise : je me crois aimé, parceque j'aime à le croire ; & quand je verrois évidemment que je ne le suis point, il me semble que je ne m'en désespérerois pas. Au reste, ces petits plaisirs que me permet un amour tranquille, ne me font point regretter ces secousses violentes, que causent les grandes passions. A tant aimer, un cœur outre ses forces ; & quand il a fait de si grands excès, il lui faut trop de tems pour se remettre : le mien, grace à Dieu, a pris une allûre plus sage, & j'espere qu'au



qu'au sortir des mains de Mademoiselle De . . . , il pourra recommencer une nouvelle course. Avec cela je vous dirai , dussai-je passer pour libertin , qu'il me semble que tant de vertu ennuie. Je n'ai pas dequoi répondre à une femme qui aimeroit avec une si grande délicatesse , je suis sûr qu'elle m'ennuieroit , & je crois que je le lui rendrois bien. Ce n'est pas que je n'aime la vertu ; mais je veux qu'elle soit pliable & gaie , & pour cela il faut qu'elle s'oublie quelquefois , & qu'elle se laisse assaisonner d'un peu de vice ; car c'est le vice qui lui donne de la pointe. Quand votre Cousin eût achevé sa réponse , il me quitta , & me remercia poliment des remontrances que je lui avois faites. Je le trou-
vai

vai ce jour-là le plus joli du monde ; il est beau , bien fait , & a des graces : sa Philosophie libertine soutenue de tout l'esprit qu'il a , me réjouit infiniment , & ne me fit pas trop craindre pour ses mœurs. Qu'aurois-je à craindre , Madame ? Sa Philosophie changera un jour ; ses passions lui en composeront une autre toute différente de celle qu'il a aujourd'hui ; & la premiere femme raisonnable qu'il aimera , il ne concevra pas comment il a pû aimer une petite Coquette. Au reste , n'allez pas croire que je regarde la raison comme une espece de giroüette qui tourne au gré des passions : je n'ai garde de penser cela ; mais il est sûr qu'à mesure que

que

que les passions changent, elles
renouvellent notre Philosophie, &
nous la font quelquefois aussi bien
raisonnée que la raison elle-même
pourroit la faire.



LETTRE

LETTRE XXIX.*A LA MESME.*

JE ne fai comment vous faites ,
Madame , on est toûjours inf-
truit , quand on a le bonheur de
vous entendre : cependant on ne
voit que des graces , & cela ne
s'appelle point être raisonneuse ;
mais pour votre Amie Madame
de G*** , défendez-lui de ma part
de raisonner , cela ne lui sied point.
Mon Dieu ! elle est si jolie , que
ne se contente-t-elle de l'être ?
Pourquoi devenir Pédante ? Que
ne gardoit-elle son esprit tel qu'il
étoit ? Il ne lui alloit pas mal. Qu'a-
voit-

voit-elle besoin d'y mettre un fard qui l'a gâté ? Sérieusement c'est une coquetterie bien mal entendue que celle qui fait les Pédantes ; & je trouve que Saint-R... a bien raison de dire qu'il y a plus de profit & moins de fatigue à être naturelle ; car je suis sûre qu'il en a coûté à Madame De... pour devenir moins aimable. N'êtes-vous pas désespérée quelquefois de la voir suivre un raisonnement dans les derniers retranchemens de la Logique ? Il semble qu'elle aille toujours soutenir These ; il ne lui manque qu'un bonnet quarré, & certainement je le lui apporterai. Voulez-vous que je vous le dise, j'aime cent fois mieux une sottise qu'une

pa

pareille raisonneuse , & je gage que les hommes sont de mon avis : ils ne viennent point chez nous comme chez des Docteurs , & ce n'est point pour être instruits qu'ils nous cajollent. Ils nous apportent leur cœur à remuer ; remuons-le ; puisque c'est notre métier : égayons encore leur imagination si nous pouvons , ils le veulent bien ; mais pour ce qui regarde leur esprit , ne nous en mêlons point , ils ne sont point friands des plaisirs qui leur viennent de ce côté-là. On dit qu'heureusement le Chevalier S... a entrepris de convertir Madame De... & il s'est avisé pour cela d'un moyen qui me paroît fort bon , & qui lui réussira ; il veut s'en faire
aimer ;

aimer ; Dieu le veuille , l'amour est un vice de meilleur commerce que celui qu'elle a actuellement ; & entre nous , vice pour vice , je l'aimerois mieux. Je ne fai même si un Casuiste rigoureux ne penseroit pas comme moi ; car enfin on se corrige de l'amour , mais on ne se lasse jamais d'être précieuse : c'est une passion aussi ennuyeuse que j'en connoisse , & cependant comme elle est nourrie par l'orgueil , elle a le malheureux talent de ne finir jamais. Saint-Jel.. qui est à côté de moi & qui lit ma Lettre , dit que ce talent-là seroit mieux à l'Amour : Saint-Jel.. est un sot : le mal de l'Amour n'est pas de finir : son tort est de ne point recommencer. Adieu. LET-

LETTRE XXX.*A L A M E S M E.*

JE m'y connois, Madame, Monsieur De... & Madame M... s'aiment ; & parcequ'ils le soupçonnent si peu qu'ils le disent hautement, ne vous avisez pas de croire qu'ils n'ont que de l'amitié l'un pour l'autre. Monsieur De... est aimable, Madame M... est jeune & belle ; c'est trop pour l'amitié, & cela sent furieusement l'amour. Si Monsieur De... & Madame M... se connoissoient depuis cinq ou six ans, je concevrois qu'il pourroit y avoir de l'amitié entr'eux ; ils auroient

ET PHILOSOPHIQUES. 185
roient commencé par l'amour, car
on commence ordinairement par
ce qu'il y a de meilleur; ensuite ils
auroient rabattu sur l'amitié: en-
tre honnêtes-gens cela se peut à
la rigueur passer comme cela: mais
ils se connoissent depuis trois mois,
ils ne voient régulièrement qu'eux;
avec cela ils ont un cœur, & vous
ne voulez pas qu'ils aient de l'a-
mour? En vérité vous n'y pensez
pas, & vous connoissez mal les fem-
mes; nous ne sommes point assez
fottes pour prendre de l'amitié;
quand nous pouvons prendre de
l'amour. Mettez-vous donc dans la
tête que Monsieur De... & Ma-
dame M... ont de l'amour l'un
pour l'autre, & peut-être du meil-

Tome II.

Q leur

leur qui soit ; mais ils pourront bien se trouver un beau matin à l'amitié où vous dites qu'ils sont déjà. Je me trompe, il n'y en aura qu'un qui y viendra, & ne croyez pas que je me donne ici des airs de Prophete, je suis si sûre de ce que je vous dis, que je vais, si vous voulez, vous apprendre le progrès & le détail de leurs amours, comme si l'avenir de leur passion m'avoit été révélé. Je vous ai déjà dit que Monsieur De... & Madame M... s'aimoient ; mais qu'ils ne le faisoient pas bien encore. Cette vérité attend à se manifester à eux, que l'amour soit bien maître de leur cœur, & qu'il n'ait plus rien à craindre de leur raison. Qu'ils se-
ront

ET PHILOSOPHIQUES. 187
ront heureux alors ? Que de regrets de ne s'être pas dit plutôt qu'ils s'aimoient ? Que de sermens de s'aimer toujours ; mais le beaux tems ne fauroit toujours durer. L'ennui viendra bientôt saisir l'un de nos Amans , l'habitude d'être aimé le dégoûtera du plaisir de l'être ; la langueur se fera jour dans son ame , & à force de miner , son amour réussira à la fin à l'étouffer. N'allez pas croire pour cela que notre infidele aille jusqu'à l'indifférence , l'amitié prendra la place de l'amour , & l'Amant deviendra ami. Mais ce ne fera pas le compte de celui qui restera Amant ; par malheur pour celui-là , quand la passion de l'autre fera en allée , la

Q 2 sienne



fienne deviendra plus vive , car c'est la Nature d'une passion mécontente d'en devenir plus folle ; & alors qu'arrivera-t-il ? Le nouvel ami fera fort ennuyé des plaintes de l'Amant , l'Amant à son tour fera désespéré du peu de chaleur de l'ami ; adieu alors les plaisirs , il ne fera plus question de ces doux momens , plus de ces transports mutuels qui les avoient tant charmés , on baillera d'un côté , l'on enragera de l'autre ; & comme malheureusement pour eux ils seront arrêtés par la chaîne des bons procédés , ils auront la force de soutenir , eux & leur mauvaise humeur , sans avoir le courage de se congédier. Il y auroit une fortune

à

à espérer pour eux , ce seroit que leur tendresse s'affoiblit dans le même tems , & par degré égal. Alors l'amitié paroîtroit de part & d'autre avec éclat , & sans opposition du côté de l'amour ; mais ce cas-là est trop heureux , & je ne suis pas trop sûr qu'il soit possible. C'est assez vous ennuyer , Madame , & je finis , en vous assurant bien qu'on ne commence point par l'amitié , elle est trop fade , on va de plein saut à l'amour ; & quand on a sauté l'amitié pour aller à l'amour , l'amour qui est vif , laisse rarement revenir à l'amitié qui a le malheur d'être froide.

LETTRE

LETTRE XXXI.*A LA MESME.*

SAINTE-FAL... étoit enragé d'être aimé de sa femme ; mais enfin les choses ont pris un arrangement tel qu'il le souhaitoit. Il est arrivé à la Dame un grand cousin, beau & bien fait, qui, honteux de voir sa cousine aimer trop son mari, a entrepris de la corriger. Vous croyez peut-être qu'il a fait le douloureux ? Non, Madame, il s'y est mieux pris qu'on auroit espéré d'un Provincial. Il a commencé par plaindre la Dame de la tendresse qu'elle avoit pour son mari ;

&

& je vous laisse à juger de la reconnaissance qu'elle devoit en avoir, & combien elle devoit être obligée à un homme, qui, sans parler de récompense, avoit la patience de pleurer les rigueurs que son mari avoit pour elle. Enfin le cousin a si bien partagé les peines de la Dame, qu'elles sont finies, & Saint-Fal... par conséquent oublié. On dit que la Dame a été touchée du désintéressement du cousin, & on prétend qu'il a été mieux payé de ses peines que s'il en avoit exigé la récompense. Je ne vous dirai pas comment le mari a été instruit de la générosité de sa femme; mais enfin il l'a été, & il est maintenant comme un possédé, parcequ'on ne l'aime

l'aime plus. La petite femme dit tout haut que c'est sa faute, & qu'elle a eu une sorte de plaisir d'apprendre à son mari à ne pas se plaindre de ce qu'on l'aimoit trop. En vérité le pauvre homme est dans une confusion qui me fait pitié : il n'ose se plaindre à personne, parcequ'il sent effectivement qu'il est dans son tort, & qu'on peut avec bienfiance se moquer de lui. Il n'a pas même eu la force de gronder sa femme; & après tout, que pouvoit-il lui dire? Elle n'a cessé de l'aimer que par son ordre, & a été même du tems à lui obéir. Mais n'admirez-vous pas la bisarrierie du cœur des hommes? Saint-Fal... étoit aimé à la rage, & il étoit

Étoit au désespoir de l'être : on cesse de l'aimer , & l'on en aime un autre , le voilà aussi-tôt qui devient amoureux. Je ne jurerois pas que si l'on recommençoit à l'aimer , il ne se vît aussi-tôt replongé dans l'indifférence. Il semble qu'il y ait un Démon malicieux qui toujours à l'affut de nos cœurs , attende l'instant qu'ils changent , pour nous donner les sentimens qu'il ne feroit pas à propos que nous eussions pour notre bonheur. Par exemple , Saint-Fal... & sa femme sont faits pour s'aimer , puisqu'ils s'aiment toujours ; le malheur est qu'ils s'aiment l'un après l'autre : ils n'ont jamais l'adresse de se rencontrer ; cela n'est-il pas bien malheureux ?

Tome II.

R Assû-



194 LETTRES GALANTES

Assûrément Saint-Fal... est à plaindre : il avoit en apparence tout ce qu'il falloit pour être aimé long-tems de sa femme , il ne l'aimoit point ; malgré tout cela pourtant on en aime un autre. A quoi donc avoir recours , je vous prie ? Et est-ce une nécessité d'avoir à essuyer une infidélité de sa femme ?



LETTRE

LETTRE XXXII.**A LA MESME.**

J'ESTIME les passions, & je leur pardonne ordinairement les petits tours qu'elles nous jouent : mais je vous avoue que je ne leur pardonnerois jamais si elles me faisoient faire la sottise de me marier. Quoi ! moi, j'irois donner à un homme une autorité que je n'ai pas sur moi-même ? Non, Madame, le droit que j'ai sur moi est un droit que je ne saurois aliéner, parcequ'il n'est pas bien à moi. Nous appartenons au hasard, aux caprices, aux circonstances, à tout ce

R 2 qui

qui fait impression sur nous, & nous avons pourtant l'insolence de disposer de nous ; nous nous donnons à d'autres , quand nous ne sommes pas à nous-mêmes. Ne dites pas que je fais trop la raisonneuse , on ne sauroit l'être trop quand il s'agit de son bonheur. Ne me dites point encore que vous me conseillez le mariage , parceque vous en avez été contente. J'ai vû je ne fais combien de gens qui ont fait des folies , & qui s'en sont bien trouvés , & cependant je n'en suis pas plus hardie à les faire. Encore si le mariage étoit une folie comme l'amour , je le hasarderois plus volontiers ; le pis aller est d'être quitté ; mais c'est ce pis aller de l'amour
qui

qui manque au mariage, & qui en fait une chose terrible. Mon Dieu ! comment peut-on s'engager à être toujours fidele ? Je le pardonnerois à une Maîtresse ; elle le dit, parcequ'elle le croit bonnement ; enfin elle ne trompe son Amant que parcequ'elle est trompée. Mais comment dans le mariage, qui est ordinairement une affaire de raison, où les passions, excepté l'intérêt, sont le plus souvent dans le silence ; comment enfin dans un engagement qui a l'air aussi respectable que le mariage, aller de sang froid disposer de ses desirs, & promettre qu'on n'en aura que pour un homme, qui souvent n'en inspire point ? Songez encore qu'il

198 LETTRES GALANTES

faut toujours vivre avec cet homme, ne voir pour ainsi dire que lui, & l'aimer pourtant si l'on veut être heureuse. Fi, Madame, se marier c'est multiplier les guerres sans nécessité; nous en avons déjà assez avec nous-mêmes. Moi, par exemple, qui sans égard pour moi me querelle cent fois le jour, croyez-vous que j'aurois pour mon mari les complaisances que je n'ai pas pour moi? Car enfin on a beau être aimable, quand on est deux, on ne se le trouve pas toujours, & le mariage ne cache pas les défauts comme l'amour; il me semble même qu'il a tout ce qu'il faut pour les mettre au jour; l'amour l'entend bien mieux, il communique

à ceux dont il s'est rendu maître, la folie qui lui est naturelle, & les fous de la même espece, comme font les Amans, se passent presque tout. Le mariage qui est plus sage, ne passe presque rien, & voilà ce qui fait qu'on s'y trouve insupportable. Encore un grand défaut du mariage, c'est que quand l'amour qui n'est point fait pour s'y trouver, ne s'y trouve point, l'averfion prend assez souvent sa place: car d'homme à femme on se demande de l'amour; & quand on ne s'en donne point, on se donne de l'ennui, & cet ennui donné fréquemment engendre la haine. Pourquoi aussi ne pas se permettre d'aller prendre ailleurs de l'amour? Cela

R 4 ne

200 LETTRES GALANTES

ne feroit-il pas plus raisonnable ?
 On se donneroit ce qu'on pourroit,
 & l'on s'envoyeroit honnêtement
 chercher le reste. Il me semble que
 ces fortes de politeffes jetteroient
 de la douceur dans le ménage ; &
 l'on ne s'y hairoit point, parce-
 qu'on ne s'obligeroit point à s'ai-
 mer.



LETTRE

LETTRE XXXIII.*A MADAME...*

PERMETTEZ-MOI de vous gronder, Madame : Lal... est de mes amis, & vous dites qu'il est des vôtres; cependant il vous aime, & vous avez la cruauté de le souffrir. Pourquoi, je vous prie, ne l'avez-vous point mis à la porte dès l'instant que vous vous êtes aperçue qu'il vous aimoit ? C'eût été là avoir de l'amitié pour lui; mais il falloit à votre vanité qu'il vous aimât, & vous vous êtes crue à l'abri de tout reproche, parceque vous ne l'agaciez point. *Vraie-*
ment;

ment, Madame, vous n'aviez que faire de l'agacer, son feu brûle assez de lui-même; mais songez-vous que c'est allumer ce feu que de ne pas prendre toutes les mesures imaginables pour l'éteindre? Ces manières délicates d'être coquette, n'empêchent pas que vous ne le foyiez, elles vous rendent seulement un peu plus dangereuse; car enfin à cela près que vous ne dites point à Lal... que vous l'aimez, vous avez presque toutes les manières d'une femme qui aime. Vous souffrez régulièrement ses visites, vous le traitez avec distinction, vous l'écoutez avec plaisir; tout le monde prendra votre procédé pour de l'amour, & sur tout un Amant qui n'est pas

pas obligé de voir les choses si nettement qu'un autre, & qui a droit de croire ce qui lui fait plaisir. J'appris ces jours passés que votre indifférence l'avoit rendu malade, & que vous aviez eu la charité malicieuse de lui aller rendre des soins. Je gage que votre coquette-rie fut charmée de s'exercer sous le nom de pitié, & sans que votre honneur pût y trouver à redire. Ce fut pour vous un spectacle bien doux que Lal... au lit, & au lit de votre façon. Vous sentîtes avec volupté tout l'effet de vos charmes, & je suis sûre que votre vertu s'aplaudit ce jour-là des rigueurs que vous aviez eues pour lui, comme si ces rigueurs-là vous avoient bien coûté.

coûté. Mon Dieu, Madame, il n'y a pas là tant de quoi vous remercier, rien n'est plus facile que de refuser à l'amitié ce qui n'est dû qu'à l'amour; car vous n'avez que de l'amitié pour Lal..., encore que fait-on si cette amitié n'est pas une espece de reconnoissance des plaisirs qu'il donne à votre vanité que flate journellement sa foiblesse? Je vous avertis, Madame, que je dirai naïvement tout cela à Lal...: je n'aime point qu'on se réjouisse à le tourmenter; car après tout que voulez-vous faire de lui? Vous ne l'aimerez jamais. Le cœur n'est pas si long-tems à prendre son parti quand il a à le prendre, & Lal... feroit déjà aimé s'il avoit eu à l'être.

tre.

tre. Exercez , si vous voulez, votre noirceur sur ces Fats qui ne veulent qu'être aimés, & qui se croient sûrs de l'être : mais un honnête garçon vient par malheur se brûler à la chandelle , au-lieu de la retirer ; vous l'approchez encore de plus près pour qu'il se brûle mieux. Franchement , Madame , il y a de l'inhumanité dans ce procédé , & je pardonnerois plutôt un peu de foiblesse à votre vertu , que tant de malice à votre vanité.



LETTRE

LETTRE XXXIV.*A MADAME DE LA S...*

LAISSEZ-MOI une pauvre petite passion pour mes menus-plaisirs, je ne faurois être dévote; j'en suis bien fâchée: il m'est impossible aussi d'être coquette. Encore faut-il que je fois quelque chose, & si je n'étois pas joyeuse, que me resteroit-il à être? Ce que vous voudriez que je fisse, je vous déclare tout net que je ne le faurois faire; vous voudriez que j'aimasse. Ah! Madame, j'aimerois trop si je m'en mêlois, & je sens que je mourrois du malheur de voir é-

chap:

chapper, ce que j'aimerois. Il est vrai que l'argent que j'aime aussi à fa-
çon, m'échappe quelquefois ;
mais celui qui revient me console
de celui qui s'est en allé. Il n'en est
pas de même des Amans, quand
ils nous ont une fois quittées, c'est
pour toujours, on ne les revoit ja-
mais. Mais, dites-vous, ce mouve-
ment délicieux que donne l'amour,
le jeu ne le donne pas. Qui vous l'a
dit Madame ? Et l'amour n'a-t-il
rien qui le gâte ? Il a, par exemple,
un défaut qui fait que je ne vou-
drois pas de lui pour tous les biens
du monde, c'est celui de ne pou-
voir tenir contre le bonheur, & de
mourir quand il est satisfait. Un
Jouëur n'a pas ce défaut-là : deve-

nu

eu heureux, il n'en est que plus animé à le devenir encore; il n'a pas, comme l'Amant, le malheur d'avoir un but qu'il attrappe: le jeu en lui accordant des faveurs, lui en laisse toujours espérer de plus grandes; & toujours agité, même par le bonheur, il a l'agrément de ne le voir jamais finir. Franchement, c'est une jolie passion que celle qui ne laisse point de vuide au cœur; car pour moi je n'aime point les intervalles dans les folies; & il arrive à l'amour d'en laisser souvent dans les siennes. N'a-t-il pas quelquefois la malice de nous accoutumer à lui? Ensuite de quoi il nous laisse tout d'un coup là. Je vous avoue que j'aurois de la peine

à soutenir une pareille chute: j'aime mieux ne me pas élever si haut. Les plaisirs médiocres ont cela de bon, qu'on les perd sans beaucoup de regret; avec cela, comme ils ne valent guere, ils ne laissent dans l'ame que le souvenir de ce qu'ils valent, & ce souvenir-là n'est pas capable de faire tort aux plaisirs qui se présentent. Mais quand on a tâté de l'amour, comme il n'y a rien de si bon dans le monde, on rejette tout ce qui n'est pas lui, on meurt, pour ainsi dire, de faim auprès des autres plaisirs, dont on ne goûte plus que par besoin & sans appétit. Ainsi vive le jeu; & quant à l'horreur qu'il vous inspire, parce que, selon Vous, il tient à l'ava-



rice, que vous importe, Madame? L'amour ne doit-il pas une moitié de ce qu'il est à la vanité & l'autre à l'intérêt? Cependant l'amour en est-il moins considéré? Et en vérité ferions-nous sages de nous embarasser à quoi tient ce qui nous donne du plaisir? Pour moi je n'y entens point de finesse; je joue, parce que le jeu m'amuse, & ne dois-je pas avoir bien de l'obligation à une passion honnête, de vouloir bien me sauver d'une autre qui ne l'est quelquefois pas trop? Qui fait après tout si ce n'est pas là la seule maniere d'être raisonnable? Laissez-moi donc jouer, Madame; car encore une fois il faut faire quelque chose en ce monde-ci; & ce quelque

que chose-là, il faut que les passions nous le fassent faire. Il seroit à la vérité plus beau d'attendre pour agir, que la raison l'ordonnât; mais on auroit l'air d'attendre long-tems, parcequ'elle seroit long-tems à décider, & que peut-être elle ne décideroit point. Les passions font mieux, elles se dispensent de l'examen, nous agissons, & alors la raison fait son métier, & nous contrôle. Qu'y faire que de la laisser dire, & d'agir toûjours, car le tems presse.



LETTRE XXXV.*A LA MESME.*

JE ne fai si le Chevalier Saint-R... avoit épuisé l'honneur de son quartier, ou si ce qui y restoit de femmes vertueuses ne vouloit plus prêter l'oreille à ses fleurettes; enfin las de ses conquêtes, ou piqué de n'en plus faire, il s'est venu refugier dans mon voisinage. Sa réputation d'aimable l'y a suivi: la victoire qui le précède dans tous les combats, a paru, pour ainsi dire, le mener par la main pour punir notre orgueil, & tout le quartier en a tremblé. Une seule s'est
sauvée

fauvée de la consternation générale. Les conquêtes du Chevalier n'ont point allarmé la vanité de Madame de P... : charmante comme elle est, elle n'a point cru devoir trembler à la vûe d'un homme, parcequ'il étoit aimable, & elle s'est dit-on, bien promise d'en avoir raison. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le Chevalier s'est promis la même chose, & en vérité il me paroît bien disposé à réussir. Il est pénétré de la difficulté de sa conquête, & pas trop des charmes de la Dame; sa vanité n'est point trop vive, & ne l'assûre point de la victoire, elle ne lui sert qu'à lui faire prendre les moyens pour y arriver: ce qui me plaît surtout en lui

lui, c'est une certaine gaieté froide qu'il a devant la Dame, & qui est faite pour la défoler. Insensible aux agaceries qu'on lui fait, il semble qu'il n'ait pas l'esprit de les apercevoir, & dans ce même tems il dit les plus jolies choses du monde. Enfin jusqu'ici il n'a eu que ce qu'il falloit pour plaire, & par bonheur il n'a encore paru qu'aimable. La Dame de son côté ne joue guere moins bien son personnage; plus vive & plus spirituelle devant le Chevalier que devant un autre, & paroissant tout cela sans faire effort pour le paroître, elle n'a avec lui qu'une politesse badine qui fait foi qu'elle connoît ses forces. Elle prend pourtant quelquefois
une

une certaine contenance molle & voluptueuse, qui sans faire distinctement penser mal de sa vertu, ne laisse pas croire entierement inaccessible. Cet air - là annonce au moins qu'on a un cœur; & quand il est par bonheur assaisonné de graces, il fait mieux son effet que la beauté. Cependant rien dans le Chevalier ne m'a paru ébranlé jusqu'ici par les façons de Madame de P..., & elle pourroit bien être la dupe de son habileté. On dit déjà qu'elle est quelquefois de mauvaise humeur, & souvent à propos de rien. Cela sent furieusement sa femme piquée. Aussi pourquoi fait-elle tant la résolue? Que ne laisse-t-elle le Chevalier en repos? Il n'y

a point de prudence à se battre
 quand on ne veut point être battu.
 Je ris quand je songe qu'elle le fera,
 & qu'elle a l'orgueil de ne s'en pas
 seulement douter. Elle croit aétuel-
 lement n'avoir mis que sa vanité
 au jeu ; mais je suis bien trompée si
 elle n'y a déjà mis son cœur. Si
 cela est, elle ne le retirera pas quand
 elle voudra. Ces femmes-là qui
 ont de la peine à aimer, aiment
 quatre fois plus que d'autres quand
 elles s'y mettent. Adieu, Madame:
 l'Amour se devoit ces deux rebel-
 les, & il ne pouvoit guere les at-
 trapper que l'un par l'autre.



LETTRE XXXVI.

A MADAME D...

I L n'est pas que vous ne sachiez, Madame, le mariage du Marquis de... mais vous en ignorez une circonstance particulière. Quelques jours avant qu'on eût publié ses bans, cinq ou six de ses amis vinrent chez lui en cortége, & cela pour lui faire entendre le plus délicatement qu'il leur seroit possible, que la conduite de Mademoiselle de... n'avoit pas été absolument régulière. » Je vous entens ; » Messieurs, leur dit-il, personne

Tome II. **I** n'est

» là je me donne l'agrément de
 » posséder une jolie personne, sans
 » être, du moins autant que vous
 » autres, en danger de la perdre.
 » Car, permettez-moi de vous le
 » dire, vous êtes furieusement har-
 » dis dans vos mariages: on vous
 » donne, & il n'y a pas ordinaire-
 » ment d'autre maniere de vous
 » marier, on vous donne une fille
 » qu'on tire pour vous, ou du Cou-
 » vent ou de dessous l'aile de sa
 » mere: vous vous mettez au plus
 » vite à la dresser aux belles ma-
 » nieres, vous façonnez son esprit;
 » rien par vous n'est oublié de ce
 » qui peut la rendre aimable. L'est-
 » elle devenue, on la séduit, &
 » vous avez travaillé pour des in-
 » grats,

T 2 » grats,

» grats , qui , au lieu de vous re-
» mercier des soins que vous avez
» pris pour eux, ont la malhonnêteté
» de vous accabler d'un million de
» plaifanteries qui vous désolent.
» Vos malheurs , Messieurs , m'ont
» rendu sage. Instruit d'ailleurs par
» l'expérience , qu'il y a un tribut
» de folie que nous devons tous à la
» Nature, & qu'elle ne se fait payer
» ordinairement qu'avec trop d'é-
» xactitude , j'ai crû qu'avant de
» prendre Mademoiselle de
» pour ma femme , il seroit pru-
» dent à moi d'attendre qu'elle se
» fût acquitée de ce qu'elle de-
» voit de ce côté-là : & voilà,
» Messieurs , les raisons de ma con-
» duite , qui peut fort bien vous
» paroître

» paroître singuliere : mais per-
 » mettez-moi de vous dire que ce
 » n'est pas une raison pour qu'elle
 » ne soit pas raisonnable.

Tel fut à-peu-près le discours
 du Marquis , & quelques jours
 après il alla à la Paroisse du même
 air qu'Alexandre marchoit à la
 Victoire. Ce qu'il y a d'agréable
 pour lui, c'est qu'il a deviné jus-
 te. Sa femme est la plus raisonna-
 ble du monde ; ce n'est pas qu'elle
 l'adore , mais elle l'aime assez pour
 faire de très-bonne grace ; & même
 avec plaisir , tout ce que la bien-
 féance & le devoir exigent
 d'elle. Je fais bien qu'on trouve-
 ra peut-être son procédé un peu

T 3 ridicule ;



ridicule : car les hommes appellent ridicule tout ce qu'ils ne font pas convenus entr'eux de faire. Ne trouvez-vous pas néanmoins qu'ils ne s'éloignent plus si fort de la conduite du Marquis , & qu'ils commencent à devenir un peu plus raisonnables ? Oui , Madame , un jour viendra, & j'en vois déjà l'Aurore , un jour viendra , qu'ils se déshabitueraient tout-à-fait de confier leur honneur à de jeunes têtes. Dans le train qu'ils font de ne point aimer leurs femmes , trouveriez-vous qu'ils fissent si mal ? Et n'est-il pas fou à eux de mettre encore là leur honneur. A l'égard du reste , dès qu'il ne s'agit
pour

ET PHILOSOPHIQUES. 223

pour eux que d'avoir des enfans,
qu'importe comment ils leurs vien-
nent, & ne voilà-t-il pas une belle
délicatesse ?



T 4 . LETTRE



LETTRE XXXVII.*A MONSIEUR De...*

ON vous aime , Chevalier :
Vous allez demander à quoi
j'ai vû tout cela ; à une infinité de
choses ? Comme on fait , par exem-
ple , qu'il y a long - tems que je
vous connois , on prend à tout
moment son tour pour s'instruire
de votre caractère ; on m'a de-
mandé comment vous vous étiez
comporté avec Madame de... Que
vous dirai-je, on me fait mille ques-
tions sur votre compte , & vous
savez bien que nous ne faisons pas
des

ET PHILOSOPHIQUES. 225
des questions pour rien. Bref,
Chevalier, l'on vous aime, & ce
n'est pas, en vérité, ma faute; car
j'ai fait tout ce qui a été en moi
pour qu'on ne vous aimât pas. J'ai
étalé vos caprices, votre légèreté;
j'ai appuyé sur tous vos défauts,
qu'ai-je gagné à tout cela? Qu'on
vous en a aimé un peu davantage.
Quoi qu'il en soit, je pardonnerai
à Madame de . . . de vous aimer,
si je vous vois avec elle tel que
vous devez l'être; mais je crains
bien que vous ne le foyez pas.
Vous allez la désespérer par vos
négligences: je vois d'ici vos in-
fidélités: car vous êtes d'étranges
gens vous autres hommes, vous
n'avez pas plutôt vû que vous
étiez

étiez aimés, que vous voilà aussi-tôt las de l'être. Vous étiez autrefois, à ce qu'on m'a dit, plus raisonnables; une main baissée étoit pour vous autres, la récompense de dix ans de services. Vous étiez tendres, fidèles, respectueux: vous n'étiez pas comme aujourd'hui, honteux de l'être: on ne vous voyoit point bâiller dans le sein des plaisirs; on n'avoit pas l'imprudence de vous y mettre. Au reste, j'ignore encore comment se comportera avec vous, Madame de... Si elle vouloit me croire, vous l'aimeriez long-temps, & j'en fais bien les moyens; mais je la laisserai faire; les femmes de son espece, c'est-à-dire, les femmes raisonnables n'aiment

n'aiment pas pour un peu, & quand
 une fois on les a rendues folles,
 elles ne le sont pas à demi. Quoi
 qu'il en soit, donnez-moi journal-
 lement des nouvelles de votre pas-
 sion : car je veux être votre con-
 fidente à tous les deux, c'est mon
 talent ; je veux que vous, en par-
 ticulier, m'ayez l'obligation d'être
 long-tems fidelle : car pour Mada-
 me de . . . je n'en suis pas en peine.
 La pauvre misérable ne vous ai-
 mera que trop : & vous Chevalier,
 je meurs de peur de vous trouver
 bien-tôt perfide.



LETTRE

LETTRE XXXVIII.

A MADEMOISELLE De...

JAM AIS, Mademoiselle, vous n'avez été si brillante que vous le fûtes dernièrement chez Madame de ... Aussi vis-je sur tous les visages un étonnement qui alla jusqu'à l'admiration. Un seul homme me parut vous échapper : ce fut Monsieur de ... Curieuse de savoir ce qui l'avoit rendu si froid à votre égard, je le priai de me donner la main jusqu'à mon carosse. N'avez-vous pas été charmé, lui dis-je, de Mademoiselle de ... On ne peut pas davantage, me ré-
pon-

pondit-il , personne n'a plus d'esprit ; elle l'a net , précis , lumineux : son imagination est brillante , l'expression dont elle a besoin avec l'agrément & la facilité du hasard , a presque toujours toute la justesse qu'elle auroit pû lui donner si elle avoit été long-tems à la chercher. Ce qui m'a le plus étonné en elle , ajouta-t-il , c'est le talent de réduire , elle l'a au plus haut degré ; mais je voudrois qu'elle l'eût moins : ce talent là ne sied point aux femmes , je ne l'aime pas même trop marqué dans les hommes ; ce n'est pas que je ne sache qu'en rapprochant les idées les unes des autres , il les rend plus vives , plus brillantes , plus lumineuses :

mais

mais dans les conversations, dans les ouvrages même qu'on veut rendre agréables, il a, ce me semble, mauvaise grace: il faut là de l'embonpoint, du coloris, de la moëlle, même de la nonchalance, si l'on veut être aimable, & c'est le métier de Mademoiselle de... de l'être. Encore une fois, si elle veut être si merveilleuse, qu'elle ne soit point jolie. Les graces qu'elle a sur le visage assortissent mal à son esprit. La voir & l'écouter font une disparate à laquelle je ne m'accoutume point. Voilà exactement, Mademoiselle, ce que me dit Monsieur de... Comme dans tout ce qu'on vous reproche il n'y a qu'à vous ôter, & qu'il est beaucoup plus

plus facile de retrancher que de mettre, j'ai crû que je ne devois pas vous faire mystere de l'impres- sion que vous avez faite sur un homme, qui, avec votre permis- sion, vaut bien tous ceux qui vous ont admirée. Vous m'allez dire que c'étoit tous gens d'esprit, je le crois: mais tous gens d'esprit qu'ils sont, ils pourroient bien être fots à la maniere que je l'entens: car j'appelle être sot que de ne se pas connoître en bienséance, d'igno- rer ce qui sied, d'être touché de ce qui ne sied pas; & parmi les gens d'esprit il y a de ces fots-là qui s'y méprennent tous les jours. Aussi n'en vois-je point, & vous ne feriez pas mal de m'imiter. Que
si

si néanmoins vous aspirez à la réputation de bel esprit, je vous conseille de les voir, ce sont eux qui la donnent : mais si plus délicate, vous ne voulez que la mériter, ne les voyez point, ils ne feront que vous perfectionner dans vos défauts : car c'en est un pour nous autres d'être si merveilleses. N'allez pas croire pour cela que je vous défende ces hautes & magnifiques conceptions qui vous firent dernièrement tant d'honneur chez Madame de... Duffiez-vous nous humilier, vous ne sauriez trop nous en donner : mais assaisonnez-les de ces graces qui vous sont si naturelles, donnez-les nous en femme, servez-vous de ces tours charmans

ET PHILOSOPHIQUES. 233
charmans qui vous viennent quand
vous n'y songez pas. C'est avec
ces tours-là que vous vous raccom-
moderez avec Monsieur de... &
avec tous les gens raisonnables :
car fachez que quoiqu'il y en ait
disette, il y en a encore ; & c'est à
eux, ce me semble, que vous fe-
riez bien de songer à plaire.



Tome II.

V LETTRE

LETTRE XXXIX.

A MONSIEUR De...

VOUS demandez ce que c'est que cette petite Dame qui vient depuis peu chez moi, qu'on vous a dit si jolie, c'est une Dame de Province. Cela ne se peut pas, m'allez-vous dire? Pourquoi, je vous prie, cela ne se peut-il pas? N'y a-t-il de l'esprit, n'y a-t-il du bon air qu'à Paris, & cet air de confiance qu'on y appelle bon air est-il donc à votre avis si merveilleux? Sachez, Chevalier, que ce n'est souvent que de l'insolence entée sur de la bêtise; & trouvez-vous

vous que ce soit un si grand malheur pour les Provinces, que cet air-là soit réservé pour les Capitales ? Quoi qu'il en soit, ma petite Dame est charmante. Monsieur de ... qui l'a vûe dernièrement en est tombé d'admiration, & je le conçois bien : vous ne sauriez croire combien ce jour-là elle eut d'esprit, & combien elle l'eut aimable. Après mille questions auxquelles elle répondit avec une vivacité charmante, nous lui demandâmes ce qu'elle pensoit de nous autres femmes de Paris. On m'en a montré plusieurs, nous dit-elle ; mais je ne fais comment cela s'est fait, je n'en ai vû qu'une. Ce sont toutes, ce me semble, des copies d'un por-

236 LETTRES GALANTES
trait qu'il faut qu'on ait trouvé
beau : car je l'ai vû multiplié à l'in-
fini , & j'ai été depuis ce tems-là
à rêver à ce que les Parisiens pou-
voient trouver de si piquant dans
une si ennuyeuse uniformité. Pour
nous autres , ajouta-t-elle , nous
avons la simplicité de n'être que
ce que nous sommes , & il n'y a
pas eu jusqu'ici de conventions
dans nos Provinces , qui nous aient
obligées à nous modérer les unes
sur les autres. Je ne vous dis mot
du reste de la conversation , elle
fut soutenue avec la même lége-
reté , & je vous aurois voulu là
pour l'entendre. Venez donc ;
Chevalier , la voir ; vous avez assez
d'esprit pour elle. Je dis assez ; car
tout

tout bel esprit que vous êtes, vous n'en avez, en vérité, pas trop. Avec une très-grande facilité à voir, avec une délicatesse merveilleuse à rendre, vous ne sauriez imaginer combien elle a l'esprit simple & naturel; & qui n'auroit pas de tout cela seroit mal venu auprès d'elle. Pour vous, Chevalier, je vous vois tout ce qu'il lui faut, & ce sera à vous, à vous défendre l'un de l'autre. Que si vous en venez tous deux à composition, je m'en lave les mains, ce ne sera pas ma faute. J'ai déjà commencé, pour mettre ma conscience en repos, à vous avertir du danger que vous aviez à courir; ainsi il n'y aura rien à me

me

238 LETTRES GALANTES
me dire. A l'égard de la Dame,
vous savez bien qu'entre nous au-
tres femmes nous ne nous avertif-
fons de rien. Seroit-ce que nous
fussions bien aises de voir augmen-
ter le nombre des coupables?



LETTRE



LETTRE XL.

A MONSIEUR De....

P O U R Q U O I, Monsieur, vous
 tracasser toute la journée sur
 votre ouvrage, savez - vous bien
 qu'il y a à cela de la folie ? Les
 choses vous viennent toûjours tel-
 les qu'elles doivent être, y tou-
 cher c'est les gâter; & ne devriez-
 vous pas sçavoir que les produc-
 tions de génie sont comme ces
 fruits délicats qui perdent leur du-
 vet pour peu qu'on y touche ?
 Pour moi, Monsieur, j'aimerois
 mieux, à votre place, être accusé
 d'un

240 LETTRES GALANTES
d'un peu de négligence. Par elle
on tient à la Nature : je ne fais
pas même si ce n'est point à la Belle;
car je vois que la Nature dans ce
qu'elle a fait de plus beau a l'air de
s'être un peu négligée; & ce pour-
roit bien être par-là que nous l'ai-
mons tant. A cela vous allez ré-
pondre qu'il faut du foin dans un
ouvrage. Je le fais comme vous ,
Monsieur : mais la difficulté est
d'en mettre sans qu'il y paroisse ;
car pour peu qu'il se laisse apper-
cevoir, le froid perce & paroît avec
lui. Combien le foin a-t-il gâté de
belles choses ! combien a-t-il man-
qué à nous en faire perdre ! Sans
Despréaux le Misantrope, alloit
être gâté , & que seroient deve-
nues

ET PHILOSOPHIQUES. 241
nues ces belles Pieces de Cor-
neille , s'il ne s'étoit pas défendu
d'un certain soin, qui auroit mis à
la glace une partie de ce qu'il
avoit de beau à nous donner ?
Corrigez-vous donc , Monsieur ,
& ne vous tracassez plus. Les gens
de votre espece n'ont qu'à se laisser
aller ; & prenez garde que je dis
de votre espece ; car ce soin que je
vous défens , je le conseillerois
volontiers à quantité de nos Au-
teurs. Je me trompe , je crois que
je leur conseillerois de se taire ,
& ce seroit bien ce qu'ils pour-
roient faire de mieux ; car se cor-
riger est une furieuse affaire. Il y
faut un goût exquis , & c'est une
denrée dont il me semble que la Na-
ture est aujourd'hui bien ménagere.

Tome II.

X LETTRE

LETTRE XLI.*A MADAME De...*

VOUS connoissez le fils de Madame de ... & vous savez combien je l'aime. Premièrement, parce que j'aime beaucoup sa mere : en second lieu, parce qu'il est fort aimable. Il faisoit un froid à mourir, & j'étois chez moi à me chauffer, lorsqu'on me l'annonça. Vous voyez, me dit-il, un homme au désespoir. Je fors actuellement de chez Madame de... Venez vous mettre auprès de moi, m'a-t-elle dit ; j'entens dire à tout le

le monde que vous avez de l'esprit, & j'en suis bien aise, car vous ne sauriez croire combien j'aime l'esprit. Que dites-vous, je vous prie, de cette femme qui me dit bêtement que j'ai de l'esprit? Y a-t-il moyen de rien faire d'une Pécure comme celle-là? Car remarquez qu'elle ne fait de mon esprit que ce qu'elle en a entendu dire: n'y a-t-il pas là de quoi désespérer un honnête homme? & voilà pourtant comme sont faites, à ce qu'on m'a dit, toutes nos jolies femmes. Aussi suis-je leur très-humble serviteur, & serviteur très-peu curieux de leurs bonnes grâces. Oui, Madame, & je vous le promets bien, ou je n'aimerai point ou j'aimerai
X 2 quelqu'un

quelqu'un qui méritera que je l'aime. Que voulez-vous que je fasse d'une petite impertinente qui n'est que jolie? Je fais bien qu'il y a des gens qui font abstraction de l'impertinence & vont leur train. Pour moi je ne saurois faire de ces abstractions là. Il faut que j'estime un peu ce que j'aime. Mes ressources de jeunesse n'obtiennent rien de moi là-dessus, & je m'usurai plutôt dans l'indifférence. J'ai pourtant envie, avant de prendre sérieusement mon parti, de tâter encore une petite femme qui m'a paru extrêmement aimable: car je suis raisonnable, & je ne veux point qu'on ait rien à me reprocher.

Cela

Cela fait, c'est-à-dire, si je ne m'en accommodé pas, je romps tout de bon avec le beau sexe. Je badinai beaucoup avec lui sur cette petite femme qui lui trouvoit tant d'esprit, & dont toute jolie qu'elle étoit, il ne vouloit point. Il me dit sur cela un million de choses plus agréables les unes que les autres; car il a bien de l'esprit, & ce seroit une emplette admirable à faire pour une femme qui en auroit: l'emplette seroit à mon gré d'autant meilleure, qu'il n'y en a guere en ce genre-là de pareilles à faire; car ce qu'on appelle aujourd'hui jolis gens ne me paroissent pas trop jolis; & pour avoir acquis

246 LETTRES GALANTES

une si belle réputation, il faut ou
que nos Dames ne soient pas dif-
ficiles, ou que ces Messieurs aient
pour elles un mérite que je n'ai
pas l'honneur de connoître.



LETTRE



LETTRE XLII.*A MADAME De...*

NOUS fûmes il y a deux jours
chez Mademoiselle de L...
Madame de... & moi, devinez
pourquoi? Pour la marier. Nous
venons, lui dit Madame de...
car comme la plus éloquente, ce
fut elle qui se chargea de la Ha-
rangue, nous venons vous marier,
Mademoiselle. N'allez pas nous
dire que rien ne presse; vous en-
trez actuellement dans l'âge des
passions; vous n'êtes pas sûre de
les avoir toûjours légères; & la pru-
dence voudroit, ce me semble,

X₄ que

248 LETTRES GALANTES

que vous vous missiez au plus
vîte à l'abri des séductions , que
vous préparent & votre jeunesse &
votre beauté. Or vous ne vous y
mettez que par un mariage. Il est
donc question aujourd'hui de vous
chercher un mari tel qu'il vous le
faut. Nous croyons l'avoir trouvé
dans le Comte de... A de grandes
& magnifiques terres , il joint une
naissance illustre ; il tient à ce qu'il
y a de mieux à la Cour , & le Roi
par le poste qu'il vient de lui don-
ner , le met en état de faire le che-
min le plus brillant que puisse faire
un homme tel que lui. Nous ne
vous parlons point de sa figure ,
elle est de nature à vous être fu-
rieusement enviée , si elle vient
jamais

jamais en votre possession : mais vous trouverez de reste dans vos charmes de quoi désespérer celles qui auroient l'audace de songer à vous l'enlever. Vous êtes bien bonnes , Mesdames, nous répondit-elle , & je ne faurois trop vous remercier de vos attentions : mais tout le bien que vous venez de me dire de Monsieur de . . . a bien de la peine à me rassûrer contre les frayeurs que j'ai du mariage. Pourquoi , je vous prie , voulez-vous que je me marie ? N'ai-je pas sans cela assez de devoirs à remplir ? j'en ai envers Dieu , j'en ai envers la Société , j'en ai envers moi-même. Peut-être allez-vous dire que le mariage est un devoir de société.

Je

Je le veux, Mesdames, mais si je dois à la société, prenez garde que je me dois encore plus à moi-même. Et puis croyez-vous que la Nature féconde & magnifique comme elle est, s'embarasse que je travaille ou que je ne travaille pas à son ouvrage? A l'égard de ce que vous dites que l'amour effréné comme il l'est à mon âge, me jettera, si je ne me mets des chaînes, dans quelque extravagance; permettez-moi de ne point admettre votre prophétie. En tout cas, si je me vois par quelque fatalité entraînée à quelque chose qui ne soit pas raisonnable; maîtrisée par l'excès de ma passion, il n'aura pas été en moi de m'en défendre;

ET PHILOSOPHIQUES. 251
défendre , & je serai justifiée par
la passion même : mais aujourd'hui
que je jouïs de toute ma raison ,
comment espérez vous me refou-
dre à épouser le Comte de... que
je ne connois presque point & que
je ne verrois jamais qu'à titre de
Maître ? Trouvez bon , je vous
prie , que je ne fasse pas si froide-
ment une sottise , & ne vous ap-
puyez point contre moi de l'auto-
rité de l'usage. L'usage que vous
faites sonner si haut n'a point force
de loi auprès des gens raisonnables.
Il faut, je le fais bien, pour avoir la
paix avec les hommes s'affujettir à
leurs conventions , s'habiller à-peu-
près comme ils le desirent , faire la
révérence à la maniere qu'ils ont
établi

établi qu'on la feroit ; il est ridicule d'en appeller sur tout cela à la raison : mais quand la Société n'a pas prononcé hautement ses lois , que ces lois ne font qu'un simple usage , pourquoi voulez-vous que j'aye la sottise de les tourner contre moi , & la bêtise de les faire servir au malheur de ma vie ? Avec la liberté qu'on ne me feroit pas troquer contre la plus belle Couronne de l'Univers , ma mere m'a laissé un bien considérable. Laissez-moi, je vous prie , Mesdames, jouïr de mon bonheur. Monsieur le Comte , tout aimable qu'il est , ne ferviroit peut-être qu'à le gâter , & ne fera-t-il pas plus raisonnable à nous de rester tous les deux tels que nous sommes ? Voilà ,

Voilà , Madame , à quoi s'est réduite notre Ambassade. Elle n'a pas été heureuse comme vous voyez , & j'en suis fâchée pour le Comte. Tout ce que je puis faire aujourd'hui pour son service , c'est de l'aboucher quelque jour avec Mademoiselle de.... Mais tout ce que vous lui connoissez d'agrément ne réussira pas , ou je suis bien trompée , à la convertir. Ces raisonneuses-là ne se donnent qu'aux gens qui n'ont pas envie de les prendre : il y a chez elles une certaine fierté de raison , qui les révolte contre les sottises ordinaires ; elles en veulent faire de singulieres , & je ne vois pas ce qu'il y a à gagner pour elles. La
faine

254 LETTRES GALANTES.

faine Philosophie après nous avoir
fait voir les absurdités de l'usage ;
nous conseille de nous y livrer :
Nous roidir contre ses conven-
tions , c'est offenser le Public ;
c'est nous mettre en guerre avec
la multitude , & il n'y a point ici
bas assez de gens raisonnables pour
nous défendre.



LETTRE

LETTRE XLIII.

A LA MESME.

VOUS dites que Monsieur & Madame de..... s'aiment : vous moquez-vous, est-ce qu'on s'aime à Paris ? On est aujourd'hui au point de malheur de savoir bien distinctement que ce n'est pas cela qu'on cherche. En vérité, Madame, cela est bien malheureux, & je m'en plaignois l'autre jour amèrement à Monsieur de..... Aussi pourquoi, me dit-il, nous avoir ouvert vos maisons comme vous avez fait, & ne deviez-vous pas
favorir

savoir que *trop de familiarité engendre le mépris*. Il avoit raison, Madame, & il falloit que la premiere de nous, qui a introduit la mode de vivre si familièrement avec les hommes, fût folle : sa folie nous a perdues & eux aussi ; car, que devenir sans amour ? Vous allez dire que nous avons mis autre chose à sa place. Eh, mon Dieu ! Madame, qu'avons-nous mis ? Un jeu triste, & qui malheureusement ne finit que pour recommencer. De grands & d'ennuyeux soupers, des conversations où l'on ne dit rien, où il n'y a pas même moyen de parler ; car où il n'y a ni amitié, ni confiance, que voulez-vous qu'on se dise ? Je suis désolée,

Mada-

dame, quand je songe à tout cela ; il y a un malheureux vuide dans ma vie que je ne fais comment remplir ; je demande dequoi à tout le monde, on ne me trouve rien. Je n'ai trouvé que ce fou de Dé-tainville, qui, touché de mon en-nui me conseilla l'autre jour, par pitié, d'établir chez moi un bu-reau de bel esprit : mais je m'en garderai bien. Je tombai une fois, pour mon malheur, dans un qui m'a dégoutée des bureaux pour toute ma vie. Jamais cercle de femmes ne me parut si ennuyeux ; c'étoit à qui de ces Messieurs parleroit le moins, à qui feroit le plus poli, le plus prudent, le plus circonspect ; car si nos beaux esprits ne s'aiment

Tome II.

Y pas,

258 LETTRES GALANTES

pas, vous ne sauriez concevoir à quel point ils se respectent, & je vous laisse à juger de la gaieté, de l'agrément & de la foule de jolies choses que doit produire ce beau respect. N'allez pas croire néanmoins que je sois tellement brouillée avec les Bureaux qu'il fût impossible de me raccommo-der avec eux. Qu'on m'en trouve un, tel à-peu-près que pouvoit être celui de Madame de la Fayette, vous m'y verrez voler. On ne songeoit point là à avoir de l'esprit; on étoit sûr de n'offencer personne quand on en avoit, on le laissoit venir quand il vouloit, & par-là on l'avoit toujours agréable.

Adieu, Madame : dites bien,
je

je vous prie , à Monsieur & à Madame de . . . que vous m'avez dit qu'ils s'aimoient , & que je leur ai fait l'honneur de n'en rien croire ; ils ont trop les belles manieres pour tomber dans de pareilles enfances , & je vous conseille de leur demander pardon de l'injure que vous leur avez faite.



LETTRE XLIV.

A MADAME De...

JE vais vous apprendre une nouvelle ; la petite femme de votre ami vient de lui faire tout fraîchement une infidélité. Je ne vous dirai pas comment la chose a été fue ; mais enfin elle l'a été : au surplus , la petite femme s'en moque. Si c'est un crime , dit-elle , que l'infidélité , où mon mari a-t-il pris qu'elle lui fût permise ? Si ce n'en est pas un , qu'a-t-il à crier ? A l'égard de notre ami , je l'ai trouvé tout-à-fait choqué de son

son accident , il ne sauroit se faire
à être cocu. L'être tous les jours ,
& l'être à sa barbe , lui paroît
cruel. Planter là sa femme qui est
fort riche, est pour lui un autre em-
barras. Tout bien considéré , les
choses m'ont l'air de rester comme
elles sont : notre ami continuera ,
comme à son ordinaire , à débau-
cher autant de jolies femmes qu'il
en trouvera ; sa femme , à son imi-
tation , aura autant & plus en-
core d'Amans qu'il n'aura de Maî-
tresses. Ne voilà-t-il pas , Madame,
un joli ménage , & n'êtes - vous
pas édifiée de nos mœurs? Heureau-
sement comme le mal augmente
tous les jours , on songe sérieuse-
ment à y mettre une espece d'or-
dre :

dre. On a déjà imaginé des demi-divorces qu'on appelle des séparations ; mais ce n'est là qu'un palliatif. Je vois l'heure qu'on en viendra tout de bon au divorce ; & j'en serois fâchée , quoique je lui voie une assez bonne chose ; car , prenez-y garde , le divorce une fois établi , les maris & les femmes auroient peur de se perdre , deviendroient par - là , pour ainsi dire Amans , en auroient les inquiétudes , se ménageroient davantage , & sûrement les ménages en iroient mieux. Mais il me vient une autre idée, Madame: pourquoi n'a-t-on pas donné un Noviciat au mariage ? Tous les autres engagements de la même espece , ceux qui

font



font faits pour toujours durer en ont un. Pourquoi cette exception-là dans le mariage ? A cause, direz-vous, des inconvéniens. Mais où n'y en a-t-il point ? Et la raison ne vouloit-elle pas qu'avant que de se lier si étroitement & pour toujours les uns avec les autres, on se donnât le tems de se connoître ? En vérité, Madame, je ne vois pas granderaison à tout cela ; ce qui m'en déplaît le plus n'est pas le manque de raison, c'est la dépravation qui en est venue à nos mœurs ; elle est à un point qui fait frémir, & Rome dans son plus vilain n'a pas été si gâtée. Vous me dites l'autre jour que vous vouliez, que comme raisonneuse je vous trouvasse

264 LETTRES GALANTES

vasse les raisons de ce qui nous a perdues. Il y a moyen de vous contenter, Madame, je les vois déjà d'ici; mais songez que ce sera un assez vilain spectacle à vous donner.



LETTRE



LETTRE XLV.

A MONSIEUR De...

Qu'on veut marier à une jeune Veuve.

VOUS souvenez-vous d'une
jeune veuve que vous avez
vûe il y a trois jours chez moi ?
Eh bien , Monsieur , je me suis
mis dans la tête de vous ma-
rier avec elle ; plus je la vois , en
vérité , plus je la trouve comme il
vous la faut. Son humeur est char-
mante , elle a la voix admirable ,
sa raison qui n'est raison que ce
qu'il faut , est toujours embellie par
les graces ; & pour achever son
éloge , je vous dirai qu'elle a tren-

Tome II.

Z te

266 LETTRES GALANTES

te mille livres de rente du plus beau bien du monde. Une chose encore qui m'a plû en elle, c'est qu'elle vous a trouvé de l'esprit ; j'ai vû par-là qu'elle en avoit. N'allez pas croire pour cela qu'elle vous aime. Non, elle ne vous aime point, & j'en suis bien - aise. Je compte aussi que vous ferez le même à son égard ; ce qui fera le mieux du monde : car combien de tems vous aimeriez-vous ? Deux mois, trois mois, après quoi vous seriez si piqués tous deux de ne vous plus aimer, que vous ne pourriez plus vous souffrir. Pour moi, Monsieur, je ne demande aux maris & aux femmes que les qualités dont ont besoin deux amis qui veulent vivre
ensem-

ensemble ; de l'agrément , de la confiance , de l'estime , de l'amitié : voilà ce que je vous souhaite à tous les deux. A l'égard de l'amour, je n'en veux point , les passions gâtent tout dans un ménage. Les jours pour être beaux y doivent être comme ces jours bas , comme ces jours , qui , sans pluie & sans soleil ont de la douceur , & n'en font par-là que plus aimables. Voilà comme je veux que soient faits ceux que vous aurez à passer avec Madame de... & je l'espère ; en vérité , sur ce que j'en ai vû. Je ne fais si en vous parlant de son esprit je vous ai dit qu'elle l'avoit de la couleur qu'il vous le faut. Cet article là méritoit pourtant

L E T T R E

Z 2 bien

bien de n'être point oublié ; car il en est pour nous de l'esprit comme de la voix ; c'est la qualité qui nous touche , la quantité n'excite que notre admiration ; & nous ne faisons pas , ce me semble , grand cas de ce sentiment là. Adieu , Monsieur , votre Prétendue sera demain chez moi : venez-y , & venez-y , s'il vous plaît , avec tous vos charmes ; car si je ne veux pas qu'elle soit folle de vous , je veux pourtant que vous lui plaisiez : il y va de mon honneur comme du vôtre , & seroit-il joli que nous nous fussions mêlés tous deux d'une affaire comme celle-ci , & que nous n'en fussions pas venus à notre honneur.

LETTRE

LETTRE XLVI.*A MADAME De...*

JE vous écris, Madame, avec la moitié, tout au plus, du sens commun que j'ai apporté au monde. Vous m'allez demander qui m'a rendu si bête : personne, Dieu merci ? Mais le fait est que je le suis prodigieusement. La difficulté est de vous dire bien nettement ce que j'ai ; car ce n'est pas migraine. Ce que je sens de mal n'est pas si douloureux ; mais il est plus noir, plus sourd, & je ne fais comment vous le nommer, à moins que de l'appeller vapeurs. Mais qu'est-ce

Z 3 que

que des vapeurs, m'allez-vous dire?
Je n'en fais rien, Madame : il faut
avoir senti ce vilain mal pour le
connoître. Tout ce que je puis
vous en dire encore, c'est qu'avec
plusieurs propriétés qui sont tou-
tes fort défagréables, il en a une
bien singuliere : il amortit les sens,
éteint l'imagination, va même jus-
qu'à affoiblir la raison ; & ne pen-
sez pas que ce soit à la maniere que
les passions le font. La raison ne se
taît devant les passions que parce
que les passions parlent plus haut
qu'elle ; mais ici les passions ne
disent mot, & la raison n'en est
pas mieux. Voilà en gros mon mal,
il ne m'est pas possible, Madame,
de vous le définir mieux, ce qui
me

me feroit beaucoup plus utile , ce feroit d'en guérir ; mais toute la Médecine n'y peut rien. Un de ces Messieurs les Docteurs que je consultai dernièrement me dit : occupez-vous. Mais voilà le conseil d'un benêt ; car qu'est - ce qu'une occupation qu'on se donne ? Il faudroit que Monsieur le Docteur m'en donnât une , encore faudroit-il qu'il me la donnât agréable. Un autre me dit prenez un Amant ; mais ne voilà-t-il pas encore une belle ordonnance , & ne diroit-on pas qu'on trouve un Amant tout fait chez les Apotiquaires. Tout bien examiné , Madame , je crois que je m'en tiendrai à mes vapeurs. Permettez - moi de les porter de-

272 LETTRES GALANTES

main chez vous, je ne connois point de maniere plus douce de me les faire passer. Agréez en attendant le billet que je vous envoie : vous le trouverez un peu noir; mais ne m'en grondez pas, c'est notre couleur : nous avons rompu nous autres vaporeuses avec le couleur de rose & le bleu pâle, aussi sommes-nous d'un assez mauvais commerce. Heureusement pour le Public, nous nous en doutons, ce qui nous rend un peu sauvages ; mais qu'a-t-on à nous dire, & n'est-il pas plus honnête à nous de fuir le monde que de l'ennuyer.



LETTRE

LETTRE XLVII.

A MADAME De...

J'ETOIS dernièrement chez Madame de... La conversation tomba sur les maris qui étoient déshonorés de l'infidélité de leurs femmes: on fut long tems à y chercher la source d'un préjugé, qui paroïssoit ridicule, on ne trouvoit rien. Vous voilà bien embarrassé, nous dit cette petite Dame que vous y avez vûe, il n'y a rien de si aisé à vous dire. Dans les premiers tems, continua-t-elle, c'est-à-dire dans l'âge d'or ou aux environs; les maris avoient de très-bonnes

nes

274 LETTRES GALANTES
manieres pour leurs femmes , &
les femmes ne demandant pas
mieux que d'y répondre , c'étoit
un plaisir de voir les ménages. Les
maris emprefsés auprès de leurs
femmes, toujourns prêts à les servir,
aussi tendres , aussi complaisans
qu'ils le font peu aujourd'hui ,
étoient adorés, c'étoit un vrai Pa-
radis ; aussi en usions-nous à mer-
veille avec eux; ce n'étoit de notre
part que soins , qu'égards , que
complaisances , & notre tendresse
pour eux étoit tellement marquée,
que dès qu'on vit une de nous au-
tres manquer à son devoir , on ne
douta pas qu'elle n'y eût été obli-
gée par de grands mécontente-
mens de la part de son mari , ce qui
fut

fut cause que pour rendre les maris à l'avenir plus raisonnables, il fut établi qu'ils seroient chargés de la honte attachée à la chose, comme cause premiere de la mauvaise conduite de leurs femmes. De vous dire maintenant comment la loi a perdu de sa force, vous le devinez bien; le mal gagna; les maris, quoique punis, allerent leur train, ne se corrigerent point; les femmes riposterent, & tant fut riposté, qu'un nombre prodigieux de maris se trouvant lésés, il arriva qu'être cocu ne fut plus qu'être comme un autre: aussi voyons-nous aujourd'hui que la qualification de cocu, qui autrefois étoit injurieuse, n'est plus qu'une qualification simple, une espece

276 LETTRES GALANTES

espece de synonyme à mari. Nous nous mêmes toutes à rire de la maniere d'expliquer la chose; & ce qu'il y a de singulier; après l'avoir trouvée plaisante, nous en vînmes à la trouver vraie. Il est certain, & la petite Dame a raison, il est certain que les maris sont bien souvent les premiers instrumens de leur malheur. J'en ai connu cinq ou six pour ma part qui se sont sauvés par avoir fû bien conduire leurs femmes; & je crois, quoique la chose fût difficile, qu'on pourroit s'en sauver encore. Mais en vérité, vû les mauvaises manieres qu'ont actuellement pour nous, nos maris, avons-nous tort d'être avec eux telles que nous sommes,

sommes ; & dès que ces Messieurs ont tant d'envie d'être cocus, qu'il font exactement tout ce qu'il faut pour l'être, n'y auroit-il pas de la cruauté à leur refuser ce qu'ils demandent ? Adieu, Madame, *portez-vous bien, & aimez moi.* C'est ainsi, à ce que j'ai ouï dire, que les Romains finissoient leurs Lettres, je leur ai dérobé leur formule, & l'emploie ordinairement avec ce que j'aime ; je hais celle dont nous nous servons, elle sent la cérémonie, put la fausseté, me paroît sotte, & en tout point ridicule.



HISTOIRE

DE

MADemoiselle DE*.**

MEs yeux me trahirent ces jours passés, Madame, quand le Chevalier de Vambure entra chez moi. Vous leur vîtes quelque chose que vous ne leur connoissiez pas. Hé bien, il faut, vous l'avoüer, c'étoit de l'Amour; car c'est trop vous cacher un secret qui me pese. J'étois, Madame, dans mon premier éclat de jeunesse; c'est-à-dire, j'avois environ seize ans lorsque mon pere mourut. Ma mere qui l'aimoit tendrement, en fut fort touchée, &
se

se réduisit à quelques amis qu'elle voyoit régulièrement, & dont elle ne vouloit point augmenter le nombre. Ainsi je fus réduite à une petite compagnie : mais je ne me souciois point d'en avoir davantage ; ma mere qui m'aimoit , me laissoit assez de liberté pour que je ne souhaitasse pas d'en joüir.

Mes jours couloient ainsi dans la tranquillité, lorsque ma mere me mena à une fort belle Terre qu'elle avoit en Picardie. Vous savez la coûtume, Madame, à la campagne comme à la Ville, ceux qui sont nouvellement établis vont s'annoncer & rendre des visites aux personnes du voisinage. Quoique ma mere n'aimât pas le monde, il y a
no up de

de certains ufages , bons ou mauvais, auxquels en dépit de la raifon on eft obligé de s'affujettir. Ma mere fut donc quelques jours après qu'elle fut arrivée , chez Madame de Vambure , qui a un fort beau Château de ce côté-là. On nous y reçut avec toute la politeffe imaginable. Madame de Vambure eft une femme de qualité , qui a un efprit naturel , poli par un long ufage du monde. Elle avoit ce jour-là groffe compagnie chez elle ; & je me fouviens qu'il y fut fort parlé de ma beauté. Mes chagrins m'ont fi fort changée que j'en puis parler avec modettie.

Comme on n'a pas toûjours à la campagne autant de compagnie qu'on

DE MADEMOISELLE D... 281
qu'on voudroit, vous jugez bien
que Madame de Vambure ne tarda
pas à nous rendre notre visite. Il
lui étoit arrivé deux jours aupara-
vant un frere qu'elle aimoit fort,
& qu'elle nous présenta; c'est le
perfide que j'ai aimé comme une
folle, & qui a fait tous mes mal-
heurs. Vous l'avez vû, Madame;
ainsi je puis ofer vous dire qu'il
n'est rien dans le monde de plus ai-
mable: mais ses yeux qui sont en-
core extremement beaux, ont per-
du un peu de leur vivacité. Tout
ce que les passions ont d'agréable;
alloit, quand je l'ai connu, se pein-
dre dans ses regards; ils avoient
de la vivacité, de la langueur, de
la tendresse, en un mot tout ce

Tome II.

A a qui

qui touche ; & quand le Chevalier vouloit dire une chose , on la lisoit dans ses yeux. Malgré cela , Madame , la premiere fois que je vis Monsieur de Vambure , il ne me toucha que comme un aimable homme ; je ne fus point frappée d'un coup de foudre comme nos Héroïnes de Roman , & ma liberté fut si foiblement attaquée , que je ne soupçonnai point sa défaite.

J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que Madame de Vambure étoit fort aimable. Elle me fit ce jour-là toutes les amitiés du monde , & me dit fort poliment qu'il ne seroit point dit qu'elle auroit une voisine aussi aimable que moi , & qu'il ne lui en reviendroit rien ;

qu'il

qu'il y alloit trop de son plaisir à me voir pour en manquer l'occasion, & que puisque la campagne favorisoit le goût qu'elle avoit pour moi, j'étois menacée de la voir souvent.

Je répondis à toutes ces honnêtetés en fille bien élevée, & je crois que je ne parus point fotte. On prit jour pour se voir, & nous fûmes peu de tems après chez Madame de Vambure. Elle s'étoit entièrement défaits de ces airs de contrainte qu'on a en dépit de soi dans les commencemens qu'on se connoît, & nous fûmes reçus chez elle avec une liberté que j'adore. A vous dire vrai, je trouvai le Chevalier de Vambure encore plus ai-

A a 2 - mable

mable que sa sœur. Il eut ce jour-là de cet esprit que j'aime : il nous dit les plus jolies choses du monde, avec un naturel qui me charmoit ; & ce qui faisoit que je lui tenois compte de son esprit, c'est qu'à peine paroissoit-il le sentir lui-même. Comme j'étois jolie, il fut fort bien me le dire ; je ne fais même s'il ne me dit point qu'il m'aimoit ; mais ce fut en badinant, & d'une maniere à ne me point effrayer. Enfin, Madame, cette journée-là fut bien agréable pour moi : je n'y sentoient point encore le trouble d'une passion naissante : je trouvois Madame de Vambure aimable, le Chevalier qui est fort plaisant me divertissoit, & j'avois
l'ima-

l'imagination pleine d'une certaine joie douce , qui quoique peu vive, plaît infiniment parce que rien ne la trouble.

Nous passâmes ainsi un mois le plus agréablement du monde. Le Chevalier de Vambure me réjoüissoit infiniment par la maniere dont il me disoit qu'il m'aimoit, & je ne laissois pas que de me réjoüir aussi par les réponses que je lui faisois ; & en vérité il y auroit eu de quoi rire pour qui nous auroit entendus. Nous nous disions des choses au fond assez tendres, & nous nous les disions de l'air le plus plaisant du monde. Nous nous sommes donné ainsi la Comédie un mois, après quoi nous changeâmes de ton sans

ROUS

nous en appercevoir, & nous en vînmes à nous aimer. Ce qu'il y a de fingulier, c'est que nous n'en avions peur ni l'un ni l'autre, & que l'amour nous surprit tous deux presque en même-tems. Nous ne cessâmes point d'abord de badiner; mais les badineries qui nous échappèrent prirent un air plus raisonnable. Je ne devinai point la cause de ce changement: on se lasse de tout, & je pouvois me lasser de badiner; mais ce n'étoit pas là le vrai motif de mon changement, j'aimois déjà, & il sembloit que pour mieux aimer, je ne voulois pas m'en appercevoir. Le Chevalier m'a dit depuis qu'il avoit éprouvé la même chose.

Je

Je me souviens, Madame, de ce qui nous déclara notre amour. Le Chevalier se vit obligé de quitter la maison de Madame de Vambure pour quelques affaires indispensables, & ces affaires ne purent finir de huit jours. Pendant ce tems-là je n'avois personne avec qui badiner, & c'est pendant son absence que m'a pris le sérieux qui ne m'a point quittée depuis. Je sentoie qu'il me manquoit quelque chose; & après l'avoir senti quelque-tems, je fus obligée d'en convenir avec moi-même. Alors je devins aussi sérieuse que j'avois été gaie, & je me reprochai bien d'avoir tant badiné. Hélas! Madame, c'est la coutume, on ne s'apperçoit d'un mal que

que lorsqu'on n'est plus en état d'en guérir, & l'on aime déjà quand l'on veut s'en défendre. Le Chevalier revint, & je le trouvai aussi triste que moi; je crus d'abord qu'il vouloit se conformer à mon humeur, & pour lui en cacher la cause, je tirois quelquefois de moi des plaisanteries forcées qui devoient me trahir. Il n'y répondoit que par un profond sérieux, & je ne doutai point qu'il n'eût quelque grande affaire, ou ce qui eût été pis pour moi, quelque violent amour dans la tête. Ce fut la première fois que je l'accusai d'aimer; car jusques-là il m'avoit paru fort indifférent.

Un jour Madame de Vambure

&

& sa compagnie étoit chez ma mère, tout le monde se dispofoit à jouer, & faifoit fa partie; j'allai me promener fous une allée d'ormes, qui percée par le bout, laiffoit voir le plus beau pays du monde. Vous devinez bien, Madame, que c'étoit pour rêver au Chevalier? A peine me fus-je promenée un quart-d'heure, que je le vis venir. Il m'aborda d'un air trifte, & fut quelque tems fans me rien dire, enfuite il foupira. Je venois ici rêver, Mademoifelle, s'écria-t-il, & je ne fongeois point à me plaindre à vous des maux que vous m'avez faits; mais je vous aime trop pour pouvoir me taire, & j'aurai du moins dans mon malheur le plaifir

de vous le dire. Je vous avoue ;
Madame , que la déclaration du
Chevalier me fit bien du plaisir :
je cachai ma joie autant qu'il me
fut possible ; mais mes yeux au-
roient fans doute trahi mon amour,
si le Chevalier n'eût été trop oc-
cupé du sien. Je fus cependant
assez maîtresse de moi pour lui dire
qu'il prenoit une nouvelle maniere
de badiner ; mais que cette ma-
niere-là étoit trop sérieuse. Ensuite
je retournai sur mes pas toujours en
badinant pour aller rejoindre la
compagnie qui étoit dans le salon.
Hélas ! reprit le Chevalier , pour-
quoi me faire l'injustice de croire
que je badine ? Si je n'ai pas com-
mencé par vous aimer , Made-
moiselle ,

DE MADEMOISELLE DE... 291
moiselle , vous vous en êtes bien
vengée , & ma tristesse ne vous ap-
prend-elle pas assez que je vous ai-
me ? Comme j'approchois du salon
je fus dispensée de répondre , &
nous rejoignîmes la compagnie.

On badina fort sur ce que nous
revenions si-tôt ; on nous dit qu'il
étoit ridicule que nous eussions si
peu de chose à nous dire , & le
Chevalier pour un homme d'esprit
répondit fort mal à tout cela. La
joie ne m'avoit pas ôté tout-à-fait
l'esprit : je pris la parole pour lui ,
& je répondis que si nous n'étions
pas contens l'un de l'autre , nous
devions l'être du moins de l'hon-
neur qu'on nous faisoit de songer à
nous. L'amour du Chevalier, l'em-

barras qu'il avoit eu en me l'exprimant, la tristesse de son humeur qui répondoit à la mienne, tout cela me fit bien du plaisir, & je n'eus plus regret de l'aimer quand je vis qu'il m'aimoit tant. Le Chevalier me donnoit tous les jours mille marques de tendresse: il n'oublioit pas un de ces petits soins qu'on prend avec tant de plaisir quand on aime; enfin tout m'assûroit de sa tendresse, & j'avois le plaisir d'apprendre de ses yeux qu'il avoit dans son cœur tout ce que je sentoie dans le mien. J'évitois cependant de me trouver tête-à-tête avec lui. Je fuyois un aveu plus détaillé de sa tendresse; mais je fuyois mal. Et le moyen de
fuir,

fuir , Madame , ce qui fait tant de plaisir ?

Il faisoit un soir le plus beau clair de Lune du monde , Madame de Vambure & sa compagnie trouva à propos d'en profiter. Je fus mal fuir le Chevalier ce jour - là ; & comme on se promenoit dans une allée fort étroite , il prit si bien ses mesures que je lui échus en partage , & qu'il me donna le bras. Vous m'évitez , dit-il , parce que je vous aime : dans le tems que je ne vous craignois pas , vous ne m'évitiez point de même. Hé quoi , Mademoiselle , ne m'avez - vous donné de l'amour que pour me rendre malheureux , & ne suis-je plus digne de vous depuis que je vous aime ?

Bb 3 Vous

294 ... DE HISTOIRE M...
Vous riez, Chevalier, lui dis-je ;
& vous ne m'aimez point ; vous
voulez voir si je serai assez crédule
pour vous croire. Non, vous êtes
trop sage pour m'aimer, & je ne vous
ai jamais crû capable d'une pareille
foiblesse. Après tout je n'en serois
pas fâchée, vous m'avez dit tant
de fois & d'une maniere si folle que
vous m'aimiez, que j'aurois une
forte de plaisir à vous voir m'aimer
tout de bon. Je suis vindicative,
& il me semble que je suis assez
bien faite pour qu'on me dise sé-
rieusement qu'on m'aime. Que je
suis malheureux ! me dit-il, de
vous voir badiner comme vous fai-
tes, & que votre cœur est différent
du mien ! Je sens pour vous tout
ce

Ce que l'amour peut inspirer de plus tendre, je ne suis occupé que de vous, & quand je viens plein de douleur & de crainte vous expliquer mes maux, vous ne daignez pas les plaindre, & vous avez la cruauté d'en rire. Allez, Chevalier, lui répondis je, vous êtes plus sage que vous ne pensez; & si vous étiez aussi malheureux que vous le dites, je ferois assez bonne pour vous plaindre. Je ne pus pas lui refuser, Madame; ce pauvre petit mot, je l'aimois trop pour le voir tant souffrir. Cependant il n'osa interpréter ma réponse aussi favorablement qu'il le devoit, & j'eus le plaisir de le voir

Bb 4 encore

encore triste malgré tout ce que je lui avois dit.

Je m'avançai vers la compagnie qui n'étoit qu'à quatre pas de nous, & la conversation devint générale. Il faisoit une nuit délicieuse, & nous la trouvâmes si belle que nous en déro bâmes une partie au sommeil. Sur les trois heures Madame de Vambure & sa compagnie monta en carosse, & chacun fut se coucher. Je fis de même; mais j'avois trop de plaisir pour dormir. J'eus le Chevalier toute la nuit dans l'esprit. Je me représentois l'air pénétré avec lequel il m'avoit dit qu'il m'aimoit. Je cherchois les propres termes dont il s'étoit

s'étoit servi pour m'assûrer de sa tendresse ; quelquefois je me faisois mauvais gré de lui avoir caché ce que je sentoie pour lui ; quelquefois aussi je m'applaudissois d'avoir différé un aveu qu'on m'avoit dit faire notre honte. Enfin ; je faisois qu'il m'aimoit , & je l'aimois de tout mon cœur.

Il faut l'avoïer , Madame , c'est une jolie chose que l'amour ; & quand je songe à la douceur des plaisirs qu'il nous donne , je lui pardonne quelquefois les peines qu'il nous fait souffrir.

Je fus trois jours sans voir le Chevalier ; il prit à ma mere une humeur solitaire qui ne quadroit point avec la mienne. Cependant

ces

ces trois jours-là je ne fus point à plaindre, j'aimai le Chevalier. Le quatrieme nous retournâmes chez Madame de Vambure : nous y trouvâmes une Dame de ses amies; c'étoit une fort bonne femme, qui étoit même assez jolie, mais fort peu piquante; son esprit étoit à-peu-près comme son visage, c'est-à-dire, assez bien fait, mais peu agréable. Enfin, Madame, elle n'avoit rien d'assez aimable pour être souhaitée; mais à moins que d'être de mauvaise humeur, on ne devoit point la trouver de trop. Elle avoit amené son frere avec elle, parce que de chez Madame de Vambure ils devoient aller ensemble à une Terre qui leur appartenoit

tenoit à tous les deux. Je vous avoüerai , Madame , que quand je le vis , je commençai par souhaiter qu'il s'en allât. Il est pourtant beau & bien fait : il porte les plus beaux cheveux du monde , rit comme s'il avoit de l'esprit , & n'est pas tout-à-fait sot ; mais c'est bien le plus insupportable Monsieur que j'aie vû , & j'eus besoin de toute la gaité que j'avois dans le cœur , & de tout le plaisir que j'avois à voir le Chevalier de Vambüre , pour n'être pas impatientée de sa présence.

Dès qu'il me vit , il me fit une révérence en avant assez négligée , & me dit en tournant sur moi les yeux tendrement, que la campagne avoit

avoit des Divinités dont s'accorderoient parfaitement les Villes. Les postures de ce Fat pensèrent me faire étouffer de rire, & c'est ainsi que je pensai répondre à son compliment, auquel je jugeai à propos de ne rien répliquer.

Pour achever de me désespérer, le Chevalier de Vambure n'osoit presque approcher de moi, il étoit devenu depuis qu'il m'aimoit comme tous les Amans, qui s'imaginent que le moindre geste qui leur échappe, va découvrir les sentimens qu'ils ont dans le cœur; ainsi je fus livrée malheureusement au Marquis de Rinville, c'est le nom de notre Fat. Il me fit l'honneur de me dire que j'étois bien aimée.

aimable , & il me fit espérer que malgré toutes les occupations que lui donnoient les femmes , il se donneroit le tems de m'aimer. Je lui répondis que je lui étois bien obligée , & que son cœur étant aussi couru qu'il le disoit , je me donnerois bien de garde de faire un larcin qui me donneroit tant d'ennemies.

J'allai aussi-tôt instruire Madame de Vambure de ma nouvelle conquête , & de la maniere qu'elle m'avoit été annoncée. Elle me dit que le Marquis de Rinvillle avoit le droit d'être Fat , & que cinq ou six jolies-femmes de la Cour se le disputoient. Tout ce que m'apprit Madame de Vambure , des bonnes fortunes

fortunes de Monsieur de Rinville ne me fit point trembler, & j'imaginai plus d'ennui que de danger à le voir; je ne craignis que ses importunités, & j'eus bien raison, Madame: il me dit ce jour-là un million de ces impertinences que dit un homme qui est content de lui, & qui ne doute point que les autres ne le soient.

Je vous ai déjà dit que pour comble de malheur le Chevalier de Vambure n'approchoit point de moi: il est vrai que je voyois dans ses yeux de l'amour & du respect qui me consoloient; mais j'aurois voulu qu'il m'eût parlé, & je trouvois mauvais qu'il me livrât au Marquis de Rinville. Enfin il ap-
procha

procha de moi. Il me vient, Mademoiselle, me dit-il, un rival, & il ne manquoit à mes malheurs que celui d'être jaloux. Je le suis sans en avoir le droit, & quoiqu'en m'ôtant votre cœur, on ne m'ôte rien qui m'appartienne, pourrez-vous empêcher ma tendresse d'en murmurer ? Oui, je ne puis en douter, ce rival que j'abhorre vous aime ; il porte à vos genoux le sacrifice de mille cœurs, & pour prix de ses hommages vous demande le vôtre. Ah ! Mademoiselle, au milieu des sacrifices que vous fait Monsieur de Rinville, vous fouviendrez-vous d'un Amant qui ne fauroit offrir à votre vanité qu'un cœur tendre & fidele ? Apprenez,
no up Che-

Chevalier , lui répondis-je , que ce n'est point pour le Marquis de Rinville , ni ses pareils , que j'ai à me défier de mon cœur : celui qui l'occupe le mérite ; mais il me semble qu'il le mérite mal dès qu'il m'accuse.

Je fus piquée du reproche qu'il me faisoit : je crus qu'il devoit m'estimer assez pour ne point craindre le Marquis de Rinville ; je lui fus mauvais gré de n'avoir point encore vû que je l'aimois ; enfin ma colere exprima mon amour , & c'est en le grondant que je lui ai dit la premiere fois que je l'aimois. Je crois qu'il me pardonna ma petite colere ; & quoi qu'il n'eût pas le tems de me répondre , parce qu'on

qu'on vint nous troubler, je vis sur son visage une joie délicate que je ne fus point fâchée d'y avoir mise; car, Madame, il y avoit déjà assez longtems que je l'aimois pour le lui dire, & ce secret qu'il avoit tant d'envie d'apprendre, commençoit à me coûter à garder.

Nous soupâmes le soir fort gaie-ment; tout le monde étoit fort content, j'étois avec le Chevalier, il venoit d'apprendre que je l'aimois; Madame de Vamburè n'aimoit rien; mais elle s'amusoit de tout, le reste de la compagnie avoit cette joie douce que la table réveille, & que les passions ne troublent point. Notre Fat surtout me

Tome II.

Cc donna

donna la Comédie. Madame de Vambure le mit malicieusement sur le chapitre de ses bonnes fortunes qu'il nous conta fort plaisamment, & de maniere à nous donner bien du mépris, & pour lui, & pour les femmes qui l'avoient aimé. Quand nous eûmes soupé, nous montâmes ma mere & moi en carrosse, où l'on nous conduisit, avec promesse de nous venir voir le lendemain.

Nous nous rendions ainsi depuis deux mois des visites champêtres qui avoient bien des charmes pour moi, & ce tems a été le plus doux de ma vie. Madame de Vambure nous tint parole. Elle arriva à dix heures du matin : dès qu'elle fut arrivée,

DE MADEMOISELLE DE... 307
arrivée, nous nous abandonnâmes
tous à cette gaieté qui fait l'agrément
de la campagne, & nous fûmes
nous promener dans le jardin.
Le Marquis de Rinville avoit ac-
compagné Madame de Vambure,
aussi-bien que le Chevalier. Tous
les deux vinrent ensemble me faire
compliment, & me demanderent
comment j'avois passé la nuit. Ja-
mais je n'ai si bien senti la diffé-
rence d'un Fat à un honnête hom-
me. Le Marquis avoit l'air vain,
présomptueux & sot; son langage
étoit comme son air, & le mé-
lange de tout cela composoit un
personnage bien ennuyeux. Le
Chevalier avoit l'air sage, & disoit
des choses senties & spirituelles.

Cc 2 avec

308 ... H I S T O I R E ...
avec cet air timide qu'on a tou-
jours avec de l'amour, & que sou-
vent même on a avec de l'esprit.
Ces deux Cavaliers pour lesquels
j'avois des sentimens si différens
m'accompagnerent, & notre com-
pagnie s'étant séparée, je me pro-
menai jusqu'au dîné avec ces Mes-
sieurs. Jugez, Madame, si j'essuyai
bien des impertinences du Mar-
quis; mais je commençois à m'y
faire, & comme la présence du
Chevalier me mettoit de belle hu-
meur, elles ne faisoient sur moi
qu'une impression réjouissante. Je
me souviens que le Chevalier se
moqua bien de lui, & je pris quel-
quefois la même liberté; mais ce
qui me désespéroit, c'est qu'il ne

nous

nous entendoit pas , & qu'il nous remercioit quelquefois des sottises que nous lui disions. Je fus charmée de le trouver si sot , & comme il devoit passer quelque tems chez Madame de Vambure , j'esperai que sa vanité ne le laisseroit jamais appercevoir des sentimens que j'avois pour le Chevalier , & je crus pouvoir moins gêner ma tendresse : aussi je n'évitai point le Chevalier de Vambure : je laissai faire mon cœur presque comme il voulut , & j'eus pour le Chevalier ces manieres prévenantes, qui parce qu'elles ne coûtent rien , & qu'elles n'expriment pas la moitié de qu'on sent , ne sont pas crues tirer à conséquence. Le Marquis de son côté

me

310 ... HISTOIRE
me tenoit de ces fades propos qui
font quelquefois tourner la tête
aux femmes, & qui ont le talent
de m'ennuyer mortellement. L'en-
nui est un des sentimens qui chez
moi se déclare le mieux & le plus
vîte. Le Marquis fut bien étonné
quand il vit que je ne l'aimois
point. Il n'avoit point encore trou-
vé de femme qui eût osé s'ennuyer
avec lui, & il ne me pardonna
point mon audace. Cependant mon
indifférence le piqua : toutes les
femmes qu'il avoit vûes, étoient
devenues tout d'un coup folles de
lui, & il n'avoit jamais eu le tems
d'aimer ; pour moi je lui laissai ce
tems-là, & je fus étonnée de voir
changer ses discours. Il perdit cet
air

air fier & présomptueux qui ne le quittoit jamais, son langage devint modeste & sage; enfin l'amour en fit un galant-homme, & il m'a l'obligation de l'avoir rendu raisonnable. Ce changement me surprit & me fâcha, le ridicule de Monsieur le Marquis étoit moins à craindre pour moi que son amour, & je me fus bien mauvais gré de cette conversion. Je parlai au Chevalier de l'amour du Marquis. Il s'en étoit apperçu aussi-bien que moi, & il en prévint des conséquences fâcheuses. Nous convînmes d'être attentifs à ne nous point déceler; & après nous être promis de nous aimer toujours, nous nous exhortâmes à ne rien faire paroître.

312 ... HISTOIRE
paroître. Tout se passa assez bien
cette journée. Mes Amans s'en re-
tournerent avec Madame de Vam-
bure, & moi je passai la nuit à aimer
& à craindre. Nous fûmes le len-
demain ma mere & moi chez Ma-
dame de Vambure. Dès qu'elle
nous vit, elle nous dit que puis-
que nous nous trouvions bien les
uns des autres, il ne falloit point
perdre son tems à aller & venir,
que puisque sa maison étoit assez
grande pour nous loger, il falloit
que nous restassions chez elle, &
que dès que nous nous ennuye-
rions, elle nous permettroit de nous
en aller. Elle pria ma mere d'une
maniere si gracieuse, que ma mere
ne put la refuser: ainsi nous établî-

mes

mes

mes chez Madame de Vambure.

L'aventure, comme vous jugez bien, Madame, n'étoit pas désagréable pour moi, & j'eus bien du plaisir à imaginer que je logerois sous le même toit que mon cher Chevalier, que je le verrois pres- que à toutes les heures, que mes yeux lui diroient à tous les instans que je l'aimois, & que j'appren- drois la même chose des siens. Sans doute je ne fus pas la seule à être heureuse, mes deux Amans ne de- voient point être fâchés, & le Chevalier fut charmé de voir réussir ses desseins; car c'étoit lui qui avoit engagé sa sœur à nous retenir. Je lui fus bon gré de son- ger si bien à son plaisir & au mien.

Tome II. Dd Dès

Dès que nous nous vîmes , nous nous exhortâmes encore à nous aimer sans éclat , & à cacher des sentimens qu'il n'étoit point à propos de laisser paroître.

Nous entreprenions une chose bien difficile ; mais il falloit pourtant nous aimer avec discrétion : le Chevalier , quoique homme de qualité & riche , ne l'étoit point assez pour moi , & avant que de laisser appercevoir que nous nous aimions , il falloit prendre des mesures pour faire consentir ma mere à notre mariage. D'un autre côté , le Marquis de Rinville étoit fort riche , & j'avois tout à craindre de ses biens qui auroient mis mes parens dans les intérêts de son amour. Nous finîmes cette petite conversation

DE MADEMOISELLE DE... 315
fation dérobée avec tout l'amour
que nous avions dans le cœur, &
nous nous séparâmes avec cette tris-
tesse délicieuse que les indifférens
ont le malheur de ne pas connoître.

Nous rejoignîmes la compagnie :
j'y vis avec bien du regret le Mar-
quis de Rinville ; je remarquai sur
son visage tous les progrès de son
amour : d'impudent qu'il étoit, il
étoit devenu interdit & embarrassé,
& je conclus de là qu'il m'aimoit
fort. Je ne me trompai point, il
me joignit peu de tems après. J'a-
vois besoin de Vous pour aimer,
Mademoiselle, s'écria-t-il. Assez
de femmes, malgré mon peu de
mérite, m'ont offert des cœurs
dont je ne voulois pas, & dont je
n'ai

n'ai jamais reçu l'offre que par complaisance. Toûjours maître de mien j'ai fait des conquêtes que je n'ambitionnois point de faire, & quand je viens à aimer, mon malheur me fait aimer une insensible.

Je mourois de peur qu'il ne me parlât du Chevalier; mais je me rassurai quand je vis qu'il ne faisoit que se plaindre. Je lui répondis froidement qu'une conquête aussi petite que la mienne ne feroit rien perdre à sa gloire. Ah! Mademoiselle, s'écria-t-il, il est bien question de gloire. La vanité que j'ai seule connue jusqu'ici n'a point de part à mes sentimens. J'ai maintenant de l'amour, & je sens tout ce qu'il a de plus vif. Vous seule

étiez

étiez capable de m'en donner , & je suis bien malheureux d'être venu chez Madame de Vambure pour y prendre de quoi faire le malheur de ma vie.

Voyez , Madame , le pouvoir de l'amour ! d'un sot il fait un homme d'esprit ; après tout le Marquis n'en manquoit pas absolument ; il n'étoit sot que parce qu'il étoit fort vain. Sa déclaration me fit trembler ; elle exprimoit des sentimens bien vifs , & des sentimens vifs de la part du Marquis , étoient ce que je craignois le plus. Je cherchai à rendre compte au Chevalier de la conversation que j'avois eue avec le Marquis de Rinvillè , & je lui parlai à la fenêtre un petit moment , qui me servit

318 HISTOIRE
à lui dire la déclaration qu'il m'a-
voit faite. Il me dit qu'il s'y étoit
bien attendu , & me pria de l'aimer
toûjours. Hélas ! qu'avoit-il besoin
de m'en prier ; Je n'étois occupée
que de lui.

Voilà ma situation , Madame :
Je vivois avec deux Amans ; j'ai-
mois l'un de tout mon cœur , &
je craignois & haïssois infiniment
l'autre : il me falloit être éternelle-
ment en garde contre mon cœur ,
qui étouffoit & qui vouloit éclater
à tous momens. Le Chevalier avoit
la même fatigue , & il étoit com-
me moi dans l'obligation de se con-
traindre. Malgré tous nos soins ,
nous fîmes mal les indifférens , & le
Marquis nous découvrit. Un jour la

la sœur du Marquis avoit dit une jolie chose, le Chevalier la releva; & en faisant sentir ce qu'elle y avoit mis d'esprit, il y joignit un compliment trop gracieux à mon gré. Qu'on est folle quand on aime! quoy que je fusse sûre du Chevalier, je ne pus m'empêcher de rougir; ma rougeur n'échappa pas au Marquis, & lui donna les premiers soupçons. Une autrefois, (& c'est ce qui acheva de lui prouver que j'aimois le Chevalier) une autrefois, dis-je, nous jouions à un petit jeu où l'on donnoit des gages: on nomma un gage qui appartenoit au Chevalier, & il avoit été ordonné que celui à qui seroit le gage, iroit embrasser toutes les Dames de la compagnie: le Che-

valier étoit auprès de moi, & pourtant ne commença pas par moi. Il embrassa Madame de Vambure, & la sœur du Marquis; il vint ensuite à moi. Il vint, Madame, avec embarras, & m'embrassa avec un trouble dont je ne m'aperçus presque point; j'étois aussi troublée que lui, & nous rougîmes tous deux comme des enfans. L'affectation de ne point m'embrasser la première, la rougeur de mon visage, & l'uniformité qui parut dans nos manières, en fit avec justice soupçonner une semblable dans nos cœurs. Quantité de petites observations que les sots ont l'esprit de faire quand ils aiment, toutes ces remarques-là ne laisse-

laissent point douter au Marquis que nous ne nous aimassions le Chevalier & moi. Son amour accrut de ce qu'il étoit malheureux, & je crois qu'il ne m'aima jamais tant que quand il fut que je ne pouvois l'aimer. Il ne voulut pas me laisser ignorer long-tems qu'il étoit instruit des sentimens que j'avois pour le Chevalier : il me détourna dans une allée de charmilles. Il vous est facile d'être cruelle pour moi, me dit-il, lorsque vous êtes charmée d'un autre. Ne vous en défendez point, Mademoiselle, vous aimez le Chevalier. J'aime trop pour m'y tromper, & plutôt à Dieu que je ne fusse pas si sûr de mon malheur. Mais hélas ! tout m'assûre de

ce

ce que je voudrois ignorer. Quand vos yeux tournent sur lui , j'y vois quelque chose qu'ils n'ont pour personne , lui seul a le droit de vous faire rougir , & , Mademoiselle , avec autant d'esprit que vous en avez , rougit-on quand on n'aime point ? Cependant le Chevalier vous aime-t-il plus que moi ? Qui le rend plus digne de vous à vos yeux ? Ah ! Mademoiselle , plaignez un malheureux qui vous adore , & songez quelquefois que je n'ai jamais aimé que vous , & que je payerois de mon sang le bonheur de vous plaire. Je fus assez contente de la maniere dont le Marquis se plaignoit , elle étoit douce ; mais les Amans font toujours

jours soumis devant ce qu'ils aiment, & je me défiai bien de sa douceur. Je mourois d'envie d'instruire le Chevalier de nos malheurs; mais je n'osois lui parler, parce que le Marquis ne nous perdoit pas de vûe un instant. Ne sachant comment faire, je montai dans ma chambre, & j'écrivis un billet qui instruisit le Chevalier de la découverte & de la jalousie du Marquis: ensuite je descendis, & en passant auprès du Chevalier, je lui gliffai le billet dans la main. Il sortit pour le lire, & je crois qu'il fut bien fâché quand il vit ce qu'il contenoit. Nous nous gênions déjà, & la jalousie du Marquis nous obligeoit à nous gêner davantage. Nous fûmes

fîmes deux jours à nous contraindre infiniment le Chevalier & moi & au chagrin de me contraindre, le Marquis joignit celui de me faire entendre bien des reproches. Vous savez, Madame, ce que c'est que des reproches de la part des gens qu'on n'aime point, c'est la plus cruelle chose du monde.

Un soir nous étions tous couchés sur un boulingrin, lorsque nous entendîmes du bruit. Pour moi qui ai l'oreille assez fine, je dis que ce n'étoit autre chose que deux chiens qui se querelloient. Ma mere & Madame de Vambure n'en voulurent rien croire : pour nous en mieux instruire, nous montâmes sur une terrasse qui donnoit

noit sur le côté de la campagne d'où paroïssoit venir le bruit. Quand nous quittâmes la conversation, elle rouloit sur le chapitre des femmes. Nos Messieurs la continuerent, & il arriva au Marquis de laisser échapper quelques sottises contre notre sexe. Vous devinez bien, Madame, que le Chevalier prit notre parti; il fit plus; en nous défendant, il railla un peu notre adverfaire, & le Marquis qui n'entendoit pas raillerie, ne fut que lui dire quelques injures grossieres. Le Chevalier fit ce qu'il devoit; il eut pour moi le ménagement de remettre sa vengeance, & il pria Monsieur le Marquis de se trouver le lendemain à six heures
du

du matin à un bois qui étoit à une lieue du Château de Madame de Vambure. Nous vîmes rejoindre nos Messieurs, & nous ne nous aperçûmes de rien. Je ne regardois que le Chevalier qui est fort froid, & qu'une affaire de main ne fait point trembler. Le lendemain à six heures du matin le Chevalier fortit comme voulant aller à la chasse en attendant que nous fussions levées, & il se trouva au rendez-vous à six heures & demie. C'étoit l'heure donnée. Le Marquis n'arriva qu'à sept, & aborda le Chevalier avec l'air le plus gracieux du monde. Vous voyez, lui dit-il, que je suis homme de parole; mais après tout pourquoi exposer deux aussi belles vies

DE MADEMOISELLE DE... 327
vies que les nôtres ? Croyez-moi,
Chevalier, restons amis, & en vé-
rité l'amour vaut-il la peine que
deux honnêtes-gens comme nous
se brouillent ? Le Chevalier étoit
trop brave pour profiter de la foi-
blesse du Marquis ; il remonta à
cheval & vint nous retrouver. Il
n'eut garde de parler à Madame
de Vambure de l'aventure qui lui
venoit d'arriver : mais il me la con-
ta. Elle me surprit, & comme elle
intéressoit ma réputation, elle me
chagrina ; mais le Chevalier m'as-
sura que je ne devois point crain-
dre qu'elle éclatât jamais : que le
Marquis n'avoit garde de s'en van-
ter, & que pour lui il croyoit que
je l'estimois assez pour ne rien
craindre

328 HISTOIRE
craindre de son indiscretion.

Je fus un peu moins fâchée, & même je me préparai un secret plaisir à voir la mine du Marquis quand il arriveroit ; mais il n'osa jamais revenir chez Madame de Vambure. Il écrivit à sa sœur qu'on lui avoit mandé que sa présence étoit nécessaire à leur Terre, qu'au reste il ne lui conseilloit point de quitter si-tôt Madame de Vambure, qu'il veilleroit à ses intérêts comme elle-même, & qu'il l'aimoit trop pour la tirer d'une compagnie dont il se privoit lui-même avec tant de peine. Nous reçûmes sa lettre une heure après que le Chevalier fût arrivé, & toute la compagnie crut Monsieur le
Marquis

DE MADEMOISELLE DE... 329
Marquis sur la foi de sa Lettre.

Comme nous étions là toutes femmes d'assez bon sens, nous ne fûmes point fâchées de l'avoir perdu : & moi en mon particulier je fus bien-aïse de me voir délivrée d'un pareil importun. Je ne crus pourtant pas en être quitte : je savois qu'il m'aimoit, & les rigueurs font ce qui détache le moins les hommes. Cependant je me livrai au plaisir d'aimer paisiblement mon cher Chevalier, & nous restâmes encore un mois à la campagne à nous voir tous les jours.

Que ce tems étoit agréable, Madame ! nous n'avions d'obstacles en nous aimant que ce qu'il en falloit à nos cœurs pour les tenir en

Tome II.

Ec viva-

vivacité : on ne favoit point que nous nous aimions , & l'on ne le devinoit point , parce qu'on ne cherchoit pas à l'apprendre : ainſi nous nous cachions le Chevalier & moi fans nous trop gêner. Nous goûtâmes là tout ce que l'amour a de plus délicieux. Nous avions ſouvent de ces petites inquiétudes que cauſent trop de délicateſſe , & qu'il ſemble que l'on ſe donne exprès pour ſe mieux aimer. Nous nous donnions quelquefois le plaifir de nous écrire ce que nous avions tant de plaifir à nous dire ; le Chevalier m'écrivoit les plus jolies choſes du monde , & je lui faiſois de ces réponſes que le cœur fait ſi bien , & qu'il a ſi peu de peine

DE MADEMOISELLE DE... 331
ne à faire. Nous fîmes plus que de
nous écrire. Un jour en badinant
je lui dis de faire sur moi des Vers,
le Chevalier n'en avoit jamais fait,
mais que ne fait-on point quand
on aime ? Voici, Madame, ceux
qu'il mit trois jours après sur ma
toilette ; ils m'ont trop fait de
plaisir pour les avoir oubliés.

Vous êtes belle, Iris, vous pouvez tout ofer ;
Eh quel est le mortel qui vous put refuser ?
Mais lorsque vous voulez qu'aujourd'hui je vous
chante,
Que ce n'est qu'à ce prix que vous serez contente,
Docile à vos desirs, irai-je dans mes Vers
Deshonorer un nom qu'adore l'Univers ?
Ah ! laissez-moi plutôt vous aimer & me taire
Votre éloge est pour moi trop difficile à faire
Qu'il faut louer en vous de vertus & d'appas !
Tout ce que vous avez vous ne le savez pas.

Talens

E e 2

Talént d'imaginer , de rendre avec finesse ,
 Feu qui ne nuit jamais à la délicatesse ,
 Souris naïfs & fins , air enchanteur & doux ;
 Air qu'on ne connoissoit qu'à Venus avant vous ,
 Hélas ! j'en ai trop dit , & j'ai dû vous déplaire ;
 Mes chants n'ont point ce doux , ce touchant
 caractère ,
 Ce don d'aller au cœur , ce charme séduisant ,
 Cet air que je voulois , & que vous aimez tant :
 Mais quoi qu'attendiez-vous ? & jugez-en vous-
 même ,
 Hélas ! vous chante-t-on Iris , comme on vous
 aime.

Ces Vers me parurent assez jolis
 pour un homme qui n'en faivoit
 pas faire , & je trouvai l'Amour un
 merveilleux Apollon.

Nous passâmes ainsi le reste du
 tems à la campagne : mais la saison
 s'avancant , ma mere voulut re-
 tourner à la Ville. Cette nouvelle
 m'affligea. J'allois quitter le Che-
 valier

valier , & je ne devois pas compter le voir auffi souvent que je l'avois vu à la campagne. Pour nous consoler nous convînmes de nous écrire souvent , & je lui promis de lui faire savoir toutes les fois que j'irois aux Spectacles : je lui dis auffi qu'il pouvoit venir me voir quelquefois. Ma mere n'étoit point déraisonnable : mais des visites trop assidues l'auroient allarmée. Le Chevalier n'avoit point paru encore me voir sur le pié de mariage ; parce que pour être plus en état de m'obtenir il attendoit la mort d'un oncle dont il devoit hériter.

Nous nous séparâmes, Madame ; avec autant de tristesse que nous avions eu de plaisir à nous voir ,
&c

& je vous avoue que ce moment me parut bien rude. Je m'imaginois être faite pour voir toujours le Chevalier, j'en avois pris l'habitude qui avoit le charme d'un goût naissant, j'avois appris à ne connoître que lui dans l'Univers; enfin je perdois tout en le perdant. Je pleurai amèrement: le Chevalier laissa aussi couler des larmes, & ces larmes me consolèrent un peu; j'y vis assez d'amour pour justifier & pour soulager ma tristesse, & je partis avec le regret de quitter ce que j'aimois, & le plaisir de sentir combien j'en étois aimée.

Je ne fais comment ma mere ne s'apperçut point du désordre qui se passoit dans mon cœur; sans doute

DE MADEMOISELLE DE... 335
doute elle ne cherchoit point à le
connoître, ou peut-être me faisoit-
elle l'honneur de ne me point croi-
re capable de foiblesse.

J'arrivai à Paris. Le Chevalier
y vint rendre visite à ma mere, &
j'eus l'agrément de voir qu'elle le
recevoit fort bien. J'avois mis ma
mere sur le pié de voir un peu
plus de monde qu'elle n'avoit fait,
pour autoriser les visites du Che-
valier, & pour le confondre avec
d'autres hommes; de maniere que
je le voyois assez souvent sans
qu'on pût y trouver à redire. Il
étoit averti toutes les fois que j'al-
lois aux Spectacles, & il ne man-
quoit jamais de s'y trouver. Cette
année-là fut la premiere que j'en-
tra

traï dans le monde, & l'on m'y vit avec plaisir. J'eus l'agrément d'y faire bien des infideles, & les femmes eurent bien de la peine à me pardonner mes charmes naiffans : les petits torts que je leur faisois flatoient un peu ma vanité ; mais ils servoient mon amour. J'étois charmée pour l'honneur du Chevalier d'être trouvée aimable, & l'éclat de mes conquêtes m'étoit bien cher, quand je songeois qu'elles augmentoient le prix de la fienné. Le Chevalier de son côté dérangea bien des cervelles de femmes, & sa fidélité fut bien attaquée : mais nous fîmes bon tous les deux, & l'on ne nous trouva aimables que pour nous faire mieux aimer.

aimer. Cependant mon peu de beauté me donna du chagrin. Bien des gens qui ne se soucient point de se faire aimer pourvû qu'ils épousent, & qui remettent au mariage le soin de les rendre aimables, bien des gens de cette espèce vinrent me demander à ma mere; & comme il se présenta des partis fort considérables, ma mere me pressa fort, & j'eus bien des affauts à souûtenir.

J'avois recommandé au Chevalier de Vambure d'être sage, & de ne point éventer nos amours: aussi le fut-il, & moyennant une femme de chambre que j'avois mise dans mes intérêts, personne ne nous soupçonna. Il évitoit de me

parler dans les assemblées publiques, & ne venoit pas assidument chez ma mere; ou quand il y étoit, il prenoit cet air enjoué qui ressemble si bien à l'indifférence, & que donne quelquefois un amour heureux.

Nous goûtions ainsi les plaisirs les plus doux, lorsque la Duchesse de... me donna des allarmes. C'est une femme des mieux faites de la Cour; avec de la beauté, elle a dans le visage ces graces séduisantes qui n'accompagnent pas toujours les beaux traits: l'enjouement de son caractere donne à son imagination un air brillant, & le goût qu'elle a pour le plaisir, répand sur tout ce qu'elle dit un air de volupté

DE MADEMOISELLE DE... 339
volupté qui enchante. En voilà,
Madame, bien plus qu'il n'en faut
pour plaire aux hommes: ainsi je
dus être bien allarmée. J'appris
dans le monde qu'elle agaçoit le
Chevalier, & je la vis un jour à la
Comédie dans une loge, qui lui
parloit vivement. J'avois éprouvé
tous les mouvemens de l'amour;
celui de la jalousie étoit le seul qui
ne m'étoit pas bien connu. La Du-
chesse de m'apprit à le con-
noître. Je m'en plaignis au Che-
valier. Il m'avoïa que la Duchesse
avoit envie de faire quelque chose
de lui, il se mit à mes genoux, &
me baïfant les mains: Non, ma-
chere Lucilie, me dit-il, rien ne
pourra diminuer la passion que j'ai

Ff 2 pour

pour Vous. Je suis incessamment occupé de Vous ; rien ne me touche que ce qui vous regarde ; laissez la Duchesse de... étaler ses charmes & son amour , que craignez-vous de sa tendresse ? Je n'ai qu'un cœur , & ce cœur est tout employé à vous aimer. Je me rassûrai sans pourtant cesser de craindre ; car , Madame , je commençois déjà à connoître les hommes. Je savois que lorsqu'il se présente quelque aventure flateuse à leur vanité , ils ont bien de la peine à la refuser ; & en vérité il leur convient mal de traiter les femmes de coquettes, comme s'ils n'étoient pas aussi coquets que nous. Le Chevalier , malgré tout ce qu'il m'avoit

m'avoit dit, continuoit à recevoir les avances de la Duchesse de...; car c'étoit elle qui les faisoit, & il les reçut si bien, qu'il entra en commerce réglé avec elle. Je fus quelque tems sans m'en appercevoir, je ne fus même son commerce qu'après tout le monde. Je lui en parlai, & il convint de tout. Je ne lui vis point pour se justifier cet air d'embarras si ordinaire aux infidèles, il me dit que la Duchesse l'avoit si fort prévenu qu'il s'étoit crû obligé de répondre par honneur aux avances qu'elle lui avoit faites. Le discours du Chevalier avoit un air de sincérité qui me rassûra, & je crus voir qu'il avoit donné à sa vanité une petite

angib

F f 3 satis.

342 ... HISTOIRE ...
satisfaction à laquelle son cœur
n'avoit point eu de part. Je
m'appaisai. Il faut bien, Mada-
me, passer quelque chose aux
hommes.

Depuis que j'eus parlé au Che-
valier, il ne voulut point voir la
Duchesse de... qui étoit enragée,
& bien m'en prit qu'elle ne fût
point sur qui exercer sa vengean-
ce: mais nos amours étoient con-
duits si sagement, que personne
n'en étoit instruit. Ainsi je jouïs
sans danger de la colere de la Du-
chesse, & sa fureur me vengea bien
du tour qu'elle m'avoit joué. Je
n'eus que ce petit sujet-là de me
plaindre du Chevalier, & je goû-
tai le plaisir de le voir toujours
digne

digne de l'amour que j'avois pour
lui.

L'Automne approchant , ma
mere songea à retourner à sa terre,
& cette nouvelle donna bien de la
joie à mon cœur. Je songeai à mes
premiers plaisirs, je m'en préparai
encore de plus vifs. J'aimois assez
le Chevalier pour les espérer , &
sa tendresse qui répondoit à la
mienne , me permettoit de me fla-
ter. Le Chevalier que j'avertis de
notre départ , engagea sa sœur à
partir en même-tems que nous ; &
pour la mieux engager , il lui fit
confiance qu'il m'aimoit. Je n'en
fus point fâchée. Madame de
Vambure étoit femme sûre , &
mon amie. Vous saurez aussi que

Ff4 Ma-

Madame de Vambure avoit fait amitié avec une Veuve fort aimable, qu'elle engagea de venir avec elle; & cette amie maîtresse d'elle, aima autant l'accompagner que de rester à Paris dans un tems où il est désert. Je fus charmée de ce surcroît de bonne compagnie : La Veuve est bien une des plus amusantes personnes que j'aie vûe : elle a l'esprit vif quoique délicat ; les faillies de son imagination ont le feu des choses qui échappent, & la tournure de celles qu'on médite. Elle pense finement ; mais pour avoir le langage plus naturel, elle craint ordinairement de s'exprimer avec autant de finesse qu'elle imagine. Elle a aussi le talent

lent de penser profondément quand l'on veut : mais comme elle a le caractère tourné à la gaieté , elle traite légèrement les choses même raisonnées. Je dois dire encore , qu'avec la facilité qu'elle a dans l'esprit , elle a une docilité dans le caractère , qui lui fait prendre les manières qui conviennent aux gens avec lesquels elle vit : enfin son esprit se monte naturellement sur le ton des gens qu'elle voit , & sans le vouloir même elle devient aimable.

J'aimai infiniment Madame Danzire dès que je la vis , c'est le nom de la Veuve ; & après le Chevalier il n'y eut personne avec qui j'eus tant de plaisir qu'avec elle.

Elle

Elle me faisoit mille careffes qui m'engageoient davantage; & quand je n'osois parler au Chevalier, je m'adreffois toujours à elle. Nous étions la plus jolie compagnie du monde, & j'étois la plus heureuse de toutes les femmes. Point de fâcheux, beaucoup de liberté, la meilleure chere du monde, un Amant dont j'étois contente, & dont mon cœur étoit rempli, pendant que mon imagination étoit égayée par les saillies de Madame Danzire. Le Chevalier m'imitoit, il employoit avec Madame Danzire les momens qu'il ne pouvoit pas me donner. Sa conversation l'amusoit, & je lui pardonnois un plaisir que je goûtois moi-même. Mais sa
conversation

conversâtion fit sur lui un effet que j'avois eu l'imprudence de ne pas craindre, il prit du goût pour Madame Danzire.

Voilà, Madame, comme sont faits tous ces hommes; sont-ils sûrs du cœur d'une femme, c'est une affaire faite, il faut qu'ils songent à un autre. Je fus long-tems à m'appercevoir du goût du Chevalier, & je crois qu'il fut aussi quelque tems à s'en assurer lui-même. L'intérêt que j'avois à croire le Chevalier fidele, l'amitié que j'avois pour Madame Danzire, tout m'aveugloit, & je contribuois même à tous les instans à mon malheur. Il ne sortoit pas un bon mot de la bouche de Madame Danzire
que

que je ne relevasse : je la loüois sur sa beauté ; & j'ai dit trente fois à mon ingrat , que si j'avois été homme , il n'y auroit point de femme pour laquelle j'eusse eu plus de goût que pour elle. Hélas ! Madame , il n'a que trop cru le bien que je lui disois de Madame Danzire. Après cela je ne connoissois pas assez bien les femmes pour me douter du tour qu'elle me joüa. Comme elle est femme d'esprit , & que nous ne nous gênions point trop le Chevalier & moi , elle s'étoit apperçue du goût que nous avions l'un pour l'autre ; elle nous avoit fait appercevoir quelquefois de sa pénétration , mais d'une manière aimable , & propre à nous faire

DE MADEMOISELLE DE... 349
faire sentir qu'elle cherchoit à nous
obliger. Nous lui avouâmes ce que
nous n'avions pu lui cacher, & les
premiers plaisirs que le Chevalier
a goûtés avec elle, il les a eus à lui
parler de moi. Mais il m'arriva un
malheur : La vanité de Madame
Danzire ne s'accommoda point
des plaisirs que le Chevalier goût-
toit avec elle. Elle se mit dans la
tête de se faire aimer de lui, & s'y
prit comme une femme, qui n'ai-
moit point ; c'est-à-dire, le mieux
du monde. Elle loüoit souvent le
Chevalier du choix qu'il avoit
fait ; elle relevoit la tendresse que
j'avois pour lui ; elle l'exhortoit à
en sentir toujours le prix : La per-
fide connoissoit bien les hommes.

Enfin

Enfin elle me loüa tant , & me servit si bien , que le Chevalier fut piqué du désintéressement avec lequel elle lui conseilloit de m'aimer. Le cœur du Chevalier auroit bien voulu m'aimer toûjours; mais sa vanité vouloit que Madame Danzire le trouvât mauvais. Madame Danzire de son côté trouvoit fort à redire que le Chevalier eût du goût pour moi , & entreprenoit tout de bon sa conquête. Ce n'est pas qu'elle l'agaçât ; elle lui disoit au contraire qu'elle ne se croyoit pas capable de tendresse ; qu'amusee de tout comme elle étoit , elle ne se figuroit pas qu'on la pût occuper sérieusement. Tout cela , Madame , n'étoit dit que pour piquer la vanité du Chevalier ; & savez-

savez-vous ce que faisoit encore Madame Danzire ? Dans le tems qu'elle disoit qu'elle n'aimoit rien, elle mettoit dans ses yeux & dans ses manieres, les présages d'un goût naissant.

Vous voyez, Madame, qu'on s'y prenoit bien, & que je ne pouvois guere échapper à la malice de Madame Danzire. J'aimois le Chevalier comme une folle, il étoit sûr de moi, Madame Danzire étoit aimable, & n'avoit pas comme moi, le défaut de trop aimer. Je fus deux mois sans me douter de rien; & je crois, tant j'étois sotte, que j'aimois Madame Danzire presque autant que le Chevalier l'aimoit. Je n'étois point inquiète
de

de les voir ensemble, je croyois que le Chevalier parloit de moi, comme je parlois de lui quand j'étois avec elle. Enfin j'apperçus quelque changement dans les manieres du Chevalier. Il me disoit qu'il m'aimoit aussi souvent qu'au paravant ; mais il me le disoit moins bien. Dans les empressements qu'il avoit pour moi, il se méloit quelque chose de tardif que l'amour ne souffre point, & que je n'avois point encore apperçu en lui. Je sentis tout cela trop bien pour mon malheur, & je résolus de m'en plaindre. Qui vous rend rêveur, Chevalier, lui dis-je un jour ? Vous êtes inquiet, & vous ne m'en dites point le sujet ? De-
puis

DE MADEMOISELLE DE... 353
puis quand croyez-vous que je ne
vous aime pas assez pour partager
vos peines ? En même-tems je dé-
tournai le visage pour cacher des
pleurs qui vouloient m'échapper.
Hé quoi, ma chere Lucilie, reprit-
il, ne savez-vous pas que je vous
aime, & que je n'aimerai jamais
que Vous ? Non, lui dis-je, en
versant des larmes que je ne pus
plus retenir, je ne suis point sûre
que vous m'aimiez, je me vois
forcée à me plaindre de Vous, vous
ne me cherchez plus avec le même
empressement, vous n'avez plus
tant de choses à me dire ; vous di-
tes bien encore quelquefois que
vous m'aimez ; mais c'est peut-être
pour me cacher que vous ne m'ai-

Tome II.

G g mez

354 ... HISTOIRE M
mez plus. Je vous aime trop, Che-
valier, pour ne m'y pas connoître,
& plût à Dieu que je me trompasse.
Que vous êtes injuste, ma chere
Lucilie, me dit le Chevalier en
m'interrompant, pouvez-vous croi-
re que je cesse de vous aimer? Tout
ce que j'ai d'amour dans le cœur,
vos charmes qui l'ont fait naître,
tout cela ne vous assure-t-il pas de
moi? Et pourquoi donc faire à ma
tendresse l'injustice que vous lui
faites? Pourquoi gâter mon bon-
heur par des soupçons qui m'offen-
sent? Montrez-moi que vous m'ai-
mez, ma chere Lucilie; mais que
ce ne soit point par des soupçons
qui m'outragent & qui vous tour-
mentent, & retenez des pleurs qui
ne

DE MADEMOISELLE DE... 355
ne doivent point couler pour un
Amant qui a pour Vous la passion
la plus délicate qu'un cœur puisse
éprouver. Hé bien, Chevalier, lui
dis-je, rassûrez-moi, c'est tout ce
que je cherche au monde. Mon-
trez-moi bien que vous m'aimez,
& pardonnez - moi des soupçons
que je n'aurois pas si je vous ai-
mois moins. Oui je vous aime trop
pour vous aimer sans inquiétude :
Hélas ! mon cher Chevalier, que
ne m'aimez-vous de même ?

La conversation du Chevalier
me calma un peu : il m'aimoit en-
core. Les impressions que Madame
Danzire avoit faites sur son cœur
ne s'étoient pas déclarées, & il
l'aimoit sans s'en appercevoir. Je
Gg 2 n'avois

n'avois encore soupçonné de rien Madame Danzire ; mais quand je vis que le Chevalier m'aimoit moins, le plaisir qu'il avoit à lui parler me donna de la défiance. Je les examinai attentivement ; je crus appercevoir bien de l'art de la part de Madame Danzire , & je vis avec regret que cet art-là faisoit son effet. Vous ne sauriez croire, Madame , le changement qu'il se fit dans mon cœur ; la jalousie s'en empara , & à l'amitié que j'avois eue pour Madame Danzire, succéda la haine la plus vive qu'on ait jamais sentie. Je cachai mes sentimens : ils étoient bien vifs pour être cachés , & je crois qu'ils parurent malgré moi. Oui , Madame ,
tous

tous les mouvemens dont un cœur est capable se passèrent en ce tems-là dans le mien. Je fus jalouse, injuste, bizarre, & dans tous ces momens-là j'aimai à la fureur. Il me fut impossible de tenir ma rage : il fallut absolument que je me plainnisse au Chevalier.

C'en est donc fait, lui dis-je, vous ne m'aimez plus, je perds ce que j'aime le mieux, & c'est ce que j'aimois le plus après Vous qui me l'enleve. Vous me quittez, ingrat, & c'est pour Madame Danzire. Son cœur vous paroît-il d'un si grand prix ? Et parce que le mien ne vous a rien coûté, que je l'ai toujours cru fait pour Vous, faut-il que vous en fassiez si peu de cas ? Allez,
perfade,

perfide, la Coquette que vous aimez me vengera peut-être. Oui; je souhaite que vous sentiez pour elle tout ce que je sens pour Vous; que vous l'aimiez autant que je vous aime, & qu'elle ne vous aime point. Mais non, Chevalier, lui dis-je, aimez-moi encore s'il se peut, je ne saurois consentir à perdre votre cœur: songez que Madame Danzire est une Coquette, & que quand elle vous aimeroit, elle ne fauroit vous aimer plus tendrement que moi. Songez aux sermens que vous m'avez faits tant de fois de m'aimer toute votre vie, & souvenez vous que si je ne vous avois aimé, je n'aurois peut-être pas aimé un ingrat.

Voilà,

Voilà, Madame, ce que le désespoir me fit dire, & ce qui est bien honteux à notre sexe de prononcer. Le Chevalier n'eut pas la force de parler : il est honnête homme, il m'estimoit, & n'aimoit pas tant Madame Danzire qu'il ne m'aimât un peu. Quand il eut la force de parler, il se jetta à mes genoux : Accablez, dit-il, de reproches un malheureux, ma chere Lucilie ; donnez-moi la haine & le mépris dont votre cœur est capable : mais pourtant plaignez-moi. J'aime, il est vrai, la perfide Madame Danzire, je vous aime assez, & je vous estime trop pour vous le cacher ; je vous l'avoue les larmes aux yeux, j'aime une Coquette,

une

nonem

une femme qui ne m'aime point ;
qui ne m'aimera jamais , & qui plus
est , que je méprise. Je suis cou-
pable de tous ces crimes , ma chere
Lucilie , dans le tems que je possé-
de un cœur qui devoit faire le
bonheur de ma vie. Je suis un traî-
tre , un ingrat , je suis le plus per-
fide de tous les hommes ; mais je
ne le ferois pas si je n'étois forcé
de l'être. Ma raison s'oppose in-
cessamment au caprice de mon
cœur ; je me dis sans cesse que
vous méritez tout mon amour , que
Madame Danzire ne mérite que
mon indifférence , qu'elle mérite
ma haine. Je me suis dit mille fois
que nous étions deux victimes
qu'elle immoloit à sa vanité , qu'elle
mettoit

DE MADEMOISELLE DE... 361
mettoit sa gloire à me détacher de
Vous, & qu'elle la vouloit relever
en m'inspirant une tendresse qui
me fera souffrir; que de raisons
pour la haïr! & cependant mal-
heureux que je suis, je l'aime.

Le Chevalier en finissant ces pa-
roles se mit à pleurer; mais, Ma-
dame, ce n'étoit point à l'amour
que je devois ses larmes, ses re-
mords me les donnoient.

Nous nous séparâmes ainsi tous
les deux les larmes aux yeux. Je
tombai dans un chagrin qui fit croi-
re à ma mere que j'étois malade;
je vis en peu de tems évanouir ma
beauté, & je perdois chaque jour
la ressource qui me restoit pour
faire revenir mon Amant. La per-

Tome II.

H h fide

fide Madame Danzire jouïffoit de ma peine dont elle ne faisoit point semblant de connoître la cause, & la cruelle m'insultoït quelquefois en me plaignant. J'eus assez de vanité & de force sur moi-même pour ne lui point reprocher sa perfidie, & je ne voulus pas lui donner encore ce sujet de triomphe; elle étoit assez fiere du mal qu'elle m'avoit fait, & je lisois quelquefois dans son ame qu'elle s'applaudissoit de l'amour que j'avois pour le Chevalier, & de celui que le Chevalier avoit pour elle. Cependant au milieu de l'infidélité du Chevalier, je n'avois pas à me plaindre absolument de lui; il faisoit pour moi plus que je ne devois attendre

attendre d'un infidèle ; il m'épar-
gnoit la peine que j'aurois eu à lui
voir exprimer son amour à Mada-
me Danzire ; son chagrin seul &
son silence marquoit à la perfide
l'empire qu'elle avoit sur lui. L'effi-
me qu'il avoit pour moi , le regret
qu'il avoit de ne me plus aimer , le
désespoir où il étoit d'aimer une
Coquette , tout cela avoit changé
son visage presque autant que le
mien , & dans mon malheur j'avois
le plaisir de le voir souffrir presque
autant que moi. Notre société qui
avoit été si gaie devint d'une trif-
tesse profonde. J'étois si chagrine,
que je n'avois pas la force de ca-
cher ma tristesse ; le Chevalier de
son côté ne pouvoit se pardonner

Hh 2 l'in-

l'infidélité qu'il me faisoit, & l'amour qu'il avoit malgré lui pour Madame Danzire, le rendoit à sa façon aussi malheureux que moi. Il n'y avoit que Madame Danzire qui eût sujet d'être contente; mais les plaisirs qu'elle goûtoit étoient trop barbares pour qu'elle les laissât éclater, & elle se conformoit à la tristesse de notre humeur, ou quand elle songeoit à nous égayer, c'étoit de la maniere la plus adroite du monde.

Voyez, Madame, combien Madame Danzire étoit méchante! Quelquefois elle me faisoit des caresses perfides, & sembloit prendre part au chagrin dont elle feignoit d'ignorer la cause: d'autres fois elle

elle essayoit de mettre le Chevalier en gaieté ; & jettant sur lui des regards tendres, elle employoit ces manieres traîtresses dont fait si bien se servir une Coquette pour inspirer un amour qu'elle ne sent pas.

Quoique j'eusse de la peine à concevoir qu'on pût se défendre d'aimer le Chevalier, je m'apperçus pourtant bien que Madame Danzire ne l'aimoit point. Cette idée me consola un peu, & ma rivale qui m'avoit enlevé le cœur du Chevalier, me vengea bien de lui par son indifférence. Je fus charmée de voir qu'il seroit obligé de me regretter. En effet, Madame, ses manieres pour moi étoient

H h 3 les

les mêmes ; mais Madame Danzire avoit son cœur , & sans son cœur qu'avois-je affaire de ses égards ?

Il y avoit quinze jours que ma fortune étoit changée , & que j'étois devenue la plus malheureuse de toutes les femmes , lorsqu'on annonça chez Madame de Vambure le Marquis de Rinville. Je ne fus jamais si étonnée que quand je le vis : il n'avoit pas osé me parler depuis la vilaine affaire qu'il avoit eu avec le Chevalier : il est bien vrai que je l'avois vu me chercher avec soin aux Spectacles & aux promenades , avoir même envie de m'aborder ; mais il n'en avoit jamais eu la force. Il fit son compliment à Madame de Vambure

bure & à la compagnie, de la meilleure grâce du monde, & d'un air qui n'étoit point déconcerté. Il n'y eut qu'à moi qu'il s'adressa d'un air plus timide, & de-là je m'affûrai qu'il m'aimoit encore. Il faisoit fort beau; on se promena dans le Parc quand on eut diné; & Madame Danzire à qui ma tristesse, & celle du Chevalier, laissoit ordinairement l'honneur de la conversation, l'égaya un peu ce jour-là. Ce fut sans doute en faveur du Marquis de Rinvillè, & je crois qu'elle voulut aussi me l'enlever; mais les Amans dont nous ne nous soucions pas, sont toujours ceux qui nous restent.

En me promenant je m'étois ar-

H h 4 rêtée

368 . . . HISTOIRE
rétée sous un berceau de chevre-
feuilles. Le Marquis retourna sur
ses pas , & vint m'y joindre. Je suis
bien malheureux, me dit-il, Made-
moiselle , il y a un an que je fais
de vains efforts pour vous oublier ;
vous êtes témoin vous-même de
ce qui m'en a coûté ; vous m'avez
vu cent fois vous chercher & vous
fuir. Et combien de fois ai-je cou-
ru pour vous parler , sans en avoir
jamais eu l'audace ? Cependant ,
insensé que je suis , je viens aujour-
d'hui vous demander un cœur qui
n'est plus à vous ; mais , Mademoi-
selle , ne m'en haïssez pas davan-
tage , & pardonnez-moi le plaisir
que j'ai à vous voir , il me coûte le
bonheur de ma vie , & me fera
tenter



tenter tout ce qui pourra me la faire perdre. Je répondis peu de chose au Marquis. Je me contentai de le plaindre, & je lui dis que puisqu'il favoit que je n'étois plus maîtresse de mon cœur, il devoit se détacher d'un bien dont quantité de femmes qui valoient mieux que moi pouvoient le dédommager. Je rejoignis la compagnie pour faire cesser les plaintes du Marquis. Si j'avois été faite comme les autres femmes, j'aurois amusé le Marquis pour redonner de l'amour au Chevalier, en lui donnant de la jalousie; mais, Madame, quoique son cœur me fût cher, j'étois trop délicate pour vouloir le regagner par de pareils artifices; ainsi je traitai

Monsieur

Monſieur le Marquis avec toute l'indifférence que j'avois pour lui ; je ne fai même ſi je ne le traitai pas avec impoliteſſe ; j'étois doublement fâchée , je voyois ajoûter aux froideurs d'un Amant que j'aimois , les reproches d'un Amant que je n'aimois pas.

Le Soleil ſe coucha, & nous rentrâmes dans le falon de Madame de Vambure. Le Chevalier & le Marquis entrèrent les derniers , & le Marquis apoſtrophant le Chevalier. C'eſt pour vous , lui dit-il, que je viens ici, je viens réparer l'affront d'une affaire où vous avez eu à vous plaindre de moi , & où j'ai eu à m'en plaindre auſſi. Trouvez-vous demain matin à notre premier rendez-

dez-vous ; vous devez avoir trop mauvaise opinion de moi pour que je ne cherche pas à la réparer. Oui , Chevalier , il faut que vous me rendiez demain mon honneur & ma Maîtresse , ou que vous m'ôtiez la vie. Le Chevalier lui répondit froidement qu'il ne manqueroit pas de s'y trouver , & qu'il étoit charmé de lui voir le procédé d'un homme de condition.

Ces Messieurs rentrèrent , & la soirée se passa à jouer. Le lendemain le Chevalier & le Marquis se leverent de bonne heure , & se rendirent presque en même - tems au rendez-vous. Le Marquis se battit cette fois-là en galant-homme , & attaqua le Chevalier qu'il blessa à
la

la poitrine ; mais comme il s'étoit abandonné, le Chevalier dans le même-tems lui porta avec violence un coup d'épée qui le fit tomber mort sur la place.

Nous n'avions eu aucun pressentiment de ce qui étoit arrivé, & nous n'avions garde de prévoir une si tragique aventure. Le Chevalier & le Marquis ne s'étoient point parlez en particulier, & dans les conversations générales ils ne s'étoient pas piqués. Heureusement je m'éveillai de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Je sonnai ma femme de chambre. Elle me donna une Lettre que le Chevalier lui avoit donnée avant que de monter à cheval, & qu'il l'avoit prié de me rendre

DE MADEMOISELLE DE... 373
rendre quand je ferois levée. Je la
lus avec précipitation, & je crois,
Madame, que je l'ai sur moi; la
voici :

LE Marquis de Rinvillè, ma chere
Lucilie, a acquis du cœur, il
m'a donnée hier un cartel de défi pour
ce matin, & il veut réparer aujourd'hui
son honneur, & se défaire d'un
rival qui le gêne. Il ne sauroit me de-
mander rien qui me fasse plus de plai-
sir, & je serai charmé de voir finir
mes jours par la main d'une personne
à qui vous êtes chere. N'oubliez pour-
tant pas tout-à-fait un malheureux
qui auroit mieux défendu sa vie, si
la fatalité du destin lui avoit permis
de la passer avec nous.

Dès

Dès que j'eus lû la Lettre du Chevalier, je ne perdis point de tems. Je courus avertir Madame de Vambure de ce qui se passoit. Je me doutai que le combat devoit s'être livré au même bois où s'étoit donné le premier, & je fis au plus vîte feller des chevaux, & en atteler d'autres au carosse de Madame de Vambure. Je ne me trompai point; quand nous eûmes avancé environ cent pas dans le bois, nous trouvâmes le Marquis de Rinville étendu & sans vie sur le fable. Le Chevalier de Vambure étoit à quatre pas de lui, noyé dans son sang. Quelle vuë pour une Amante! J'oubliai que le Chevalier étoit un infidele; je fré-

mis,

mis , & mon faiffement me fit
tomber en foibleffe. Madame de
Vambure & Madame Danzire, qui
étoient moins faiffes que moi ,
étancherent autant qu'elles purent
le fang du Chevalier qui n'avoit
plus de connoiffance ; & quand on
eût arrêté fon fang , on l'étendit
dans un caroffe à côté du Marquis
de Rinville , & on les mena tous
deux chez Madame de Vambure.
Je ne revins de mon évanouiffement
qu'avec peine , & j'en revins
avec regret. Je ne fouhaitois que
la mort , n'efpérant plus voir le
Chevalier de Vambure ; je l'aimois
aflez pour regretter jufqu'au plai-
fir de le voir infidèle ; enfin , Ma-
dame, j'envifageois comme le plus
grand

grand des maux celui de ne le voir plus.

Dès que nous fûmes arrivés ; nous commençâmes par répandre que Monsieur de Rinville venoit de tomber en apopléxie , & incontinent après nous publiâmes sa mort , après quoi nous le fîmes enterrer solennellement. Pendant ce tems-là on avoit été chercher au plus vîte un Chirurgien qui mit le premier appareil à la plaie du Chevalier , & qui nous assûra qu'elle n'étoit point mortelle. Ma douleur se calma ; mais il me survint bien-tôt de nouvelles allarmes : il prit au Chevalier une fièvre continue qui le mit dans un danger évident. Nous ne le quittâmes point

Madame

Madame de Vambure & moi ; nous le veillâmes tour - à - tour six nuits de suite. Que j'eus de fois le cœur percé , Madame ! Dans l'ardeur de sa fièvre , qui étoit ordinairement accompagnée de transports , il prononçoit souvent mon nom , souvent aussi il prononçoit celui de Madame Danzire. Cruelle , disoit-il , je vous donne un cœur qu'une autre mérite mille fois mieux que vous ; vous le refusez , ingrate , est-ce parce que je suis infidèle ? Ah ! je rougis de l'être , & j'en suis assez puni. Enfin la fièvre du Chevalier diminua , sa playe s'en trouva mieux , & j'eus la consolation de le voir hors de danger. Quelque tems après sa santé se remit

entièrement , & il me remercia des bontés que j'avois eu pour lui. Quelle pitié cruelle , me dit-il , ma chere Lucilie , vous a fait prendre soin des jours d'un malheureux ? La mort auroit expié & fini mon crime , & je n'aurois pas la douleur de vivre & de m'en sentir indigne. J'aime encore l'ingrate Madame Danzire : la vie que mon malheur m'a laissé , me fait retrouver encore cet amour que je déteste. Ah ! si vous m'aviez aimé , Lucilie , vous m'auriez laissé mourir. Que ferez-vous d'un objet qui doit vous être odieux , d'un ingrat qui ne peut vous aimer , & qui en aime une autre à vos yeux ? Ses larmes l'empêcherent d'en dire davantage :

ge :

ge : je me mis à pleurer comme lui ;
ses remords , l'estime qu'il me mar-
quoit , les efforts que sa raison fai-
soit pour moi , tout cela me con-
sola un peu de l'injustice de son
cœur ; au milieu de mon désespoir ,
j'étois un peu flatée de ses regrets ,
il me donnoit tout ce qui dépendoit
de lui , & Madame Danzire n'avoit
que ce qu'arrachoit de lui le capri-
ce de son cœur . Cependant je ne
pouvois m'empêcher d'envier le
partage de Madame Danzire : l'es-
time du Chevalier ne suffisoit point
à mon cœur , qui sentoit la vivaci-
té & les fureurs de l'amour ; & il
me falloit pour me rendre heureu-
se , que Madame Danzire me ren-
dit le cœur du Chevalier qu'elle

Ii 2 m'avoit

m'avoit pris. Elle en étoit bien éloignée ; elle continuoit , pour conferver sa conquête , le manége dont elle avoit usé pour la faire ; elle donnoit au Chevalier des espérances qu'elle détruisoit l'instant d'après ; & ce mouvement continuel qu'elle donnoit à son cœur , le tenoit toujours dans cet état de vivacité qui charmoit si fort l'orgueil de Madame Danzire.

J'ai l'obligation à la Coquette de m'avoir appris le fin de son art ; & je ne me suis point étonnée depuis que les femmes menassent si bien les hommes. Il est si facile , Madame , de les mener quand on ne les aime point ! Au reste , ces connoissances que j'acquerois ne
me

DE MADEMOISELLE DE... 381
me fervoient de rien ; j'aimois
trop pour me les rendre utiles ,
je n'avois pour rappeler mon
Amant que mon amour & mes lar-
mes , & c'étoit justement ce qu'il
falloit pour le conferver à Mada-
me Danzire. Je passai quinze jours
à voir faire le manége à ma perfi-
de , & j'avois le déplaisir de voir
le Chevalier l'aimer à chaque ins-
tant davantage.

L'hyver approcha , & ma mere
voulut s'en retourner à Paris. Ma-
dame de Vambure songea à s'en
aller avec elle. Je devois être char-
mée d'une conjoncture qui ôtoit à
mon ingrat le plaisir de voir conti-
nuellement Madame Danzire. Le
croiriez - vous ? Je fus assez folle
pour

pour regretter la maison de Madame de Vambure : tout ingrat qu'étoit le Chevalier, je ne pouvois me passer de le voir. Ils se verront, disois-je, ma rivale & lui encore plus commodément ; je ne ferai pas toujours avec lui, pour diminuer les impressions de Madame Danzire. La cruelle pour achever son triomphe, exigera du Chevalier qu'il ne me voie plus : il recevra l'ordre le désespoir dans le cœur ; mais il l'aime trop, la perfide, pour ne pas obéir.

Le Chevalier avant mon départ vint prendre congé de moi. Dès que je le vis, les larmes me vinrent aux yeux. Je vais vous quitter, me dit-il, je vous aime encore assez

pour

pour en avoir le regret que je dois avoir. La cruelle Madame Danzire ne triomphera pas entierement de moi : je vous trouve encore au fond de mon cœur , & jamais la perfide ne vous en effacera. Laissez-moi aller chez vous , ma chere Lucilie, laissez-moi aller rougir à vos genoux , de mon injustice , & qui fait si en voyant tant de vertus & tant de charmes , je ne viendrai pas à éteindre un amour qui fait mon crime & mes malheurs. Hélas ! Chevalier , lui répondis-je , que dois-je attendre de Vous ? Je n'ai pour moi que votre raison , que peut-elle contre la bifarrerie de votre cœur ? Vous aimerez toujours Madame Danzire , vous me regrette-

gretterez peut-être quelquefois ; mais en ferai-je moins malheureuse, & vous, Chevalier, en ferez-vous moins ingrat ? Nous nous quittâmes, & je partis avec ma mere.

Dès que je fus arrivée, le Chevalier me vint voir. Il me pria de l'aimer encore. Le cruel avoit bonne grace : je l'aimois trop pour mon malheur, & perfide comme il étoit, il lui feyoit bien de vouloir être aimé. Il vint me voir assez souvent ; mais je fus qu'il alloit aussi chez Madame Danzire. Ce qui me consoloit, c'est qu'il payoit bien les visites qu'il lui rendoit. Il trouvoit toujours quelqu'homme chez elle, pour qui l'on avoit ces manieres

nieres séduisantes qu'on avoit eues pour lui. Le cœur de Madame Danzire n'appartenoit à personne ; mais ses manieres étoient pour tout le monde. Le Chevalier devint furieux : sa jalousie qui n'avoit pourtant point d'objet fixe , rendit son amour mille fois plus violent , & je me vis bien plus éloignée que je n'étois de regagner son cœur. Il commença à me venir voir plus rarement , son air devint encore plus inquiet qu'auparavant , & le regret qu'il eut de m'aimer moins , le rendit embarrassé presque au point d'en paroître stupide.

Je ne devinai que trop ce qui se passoit dans son cœur. Qu'avez-vous, Chevalier, lui dis-je un jour ?

D'où vient que vous êtes si sombre ? Il faut que vous ayez bien de la tristesse , ou que j'aie le malheur de vous en bien inspirer. Non ; Lucilie, reprit-il, vous ne me rendez point triste ; mais vous ne sauriez m'empêcher d'être au désespoir. Je me reproche à tous les instans l'amour que vous avez pour moi ; je me reproche celui que j'ai pour Madame Danzire , je ne me pardonne point les sentimens que j'ai pour elle ; cependant voyez quelle est mon injustice ! Je voudrois qu'elle m'aimât , & je suis assez injuste pour vouloir que vous m'aimiez toujours. Hélas ! Chevalier , lui répondis-je , je vous servirai peut-être mieux que vous ne voulez ;

lez ; & je crains bien pour mon malheur de vous aimer toujours. Madame Danzire a beau m'ôter votre cœur , je vous aimerai toujours aussi tendrement que je vous ai aimé. J'ai beau me dire que vous êtes un ingrat , vous m'êtes cher comme quand vous m'étiez fidele. On vint nous interrompre, & je n'en dis pas davantage à mon infidele.

Que nous étions malheureux , Madame ! Nous aimions qui ne nous pouvoit aimer. J'avois la passion la plus vive & la plus délicate du monde pour un ingrat ; lui de son côté m'estimoit assez pour rougir d'être infidele , & avec le regret de ne me plus aimer , il avoit le désespoir d'adorer la plus co-

— 315v K k 2 quette

quette de toutes les femmes. Il l'aimoit, Madame, plus qu'on n'a jamais aimé.

Lorsque le Prince de... que vous connoissez, me vit à une promenade avec ma mere, il ne m'avoit jamais vûe : mais il connoissoit ma mere, & vint nous aborder. Malgré la mauvaise humeur qui ne me quittoit point, j'eus ce jour-là assez d'esprit ; du moins je remarquai que le Prince m'en trouvoit. Ma beauté, quoique diminuée depuis mon amour, soutenue de la jeunesse & du caprice, me mettoit encore en état de plaire, & je crois que je plus au Prince de... Il vint rendre visite peu de jours après à ma mere, & il me dit dans la conversation
verfa-

versation mille choses obligantes, qui dites d'un certain ton, vouloient dire qu'il m'aimoit. Je l'entendis ; mais je n'avois pas le tems d'être sensible à ses complimens, & je ne fus point frappée de l'éclat de ma conquête. Il revint encore plusieurs fois chez moi ; & après m'avoir fait entendre en plusieurs façons qu'il m'aimoit, il en fit confidence à ma mere qui m'en parla. L'amour du Prince, qui avoit des idées sérieuses, m'alarma : je ne fus point sensible à la vanité d'être aimée, & je n'imaginai que de l'embarras pour moi dans la passion du Prince. Ce n'est pas qu'il ne fût beau, bienfait, riche, & que ce ne fût pour moi le parti le plus

avantageux que je pusse prétendre : mais mon Chevalier tout ingrat qu'il étoit, ne me laissoit songer à personne, & je voulois vivre & mourir en l'aimant. Il ne fut pas long-tems à savoir les desseins que le Prince de... avoit sur moi. Il vint me voir pour s'en mieux instruire. Admirez, Madame, comme les hommes sont faits ! L'amour du Prince rendit au Chevalier tout celui qu'il avoit eu pour moi, & je le vis arriver chez moi plein d'amour & de tendresse.

Vous m'allez donc oublier, me dit-il en fondant en larmes, & je vais vous voir tomber dans les bras d'un autre. Ah, Lucilie, faites grâce à un malheureux qui vient vous
de-

demander pardon de tous ses crimes : J'ai rompu les chaînes cruelles qui m'attachoient à Madame Danzire , & je vous rapporte un cœur qui n'aimera jamais que vous. Non , Chevalier , lui dis-je , vous n'êtes pas bien guéri , & je voudrois vous croire ; mais qui m'affirmera que vous ne l'aimez plus ? Peut-être les coquetteries de Madame Danzire vous font voir combien peu elle mérite votre tendresse , peut-être même vous voulez la haïr ; mais est-ce ne la plus aimer ? Au reste , que la tendresse du Prince ne vous allarme point ; quoique beaucoup plus digne de mon cœur que Vous, il ne l'aura jamais. Je vous aime, Chevalier, tout

K k 4 ingrat

ingrat que vous êtes. Que feroit-ce hélas ! si je vous voyois tendre ? Le Chevalier se jetta à mes genoux , je lui vis avec bien du plaisir un amour vif que je ne lui avois pas vu depuis long-tems. Il m'assûra qu'il n'aimoit plus Madame Danzire , & il me l'assûra de maniere à me le persuader.

Le Prince continua toujourns à me rendre des visites : il se flatoit sans doute que je me laisserois surprendre à l'éclat de son rang , & qu'enfin la vanité feroit sur moi , comme elle fait sur la plûpart des femmes , l'effet de la tendresse. Il se trompa : je lui déclarai sincerement que je ne pouvois répondre à l'honneur qu'il me faisoit , & deux

deux jours après il se maria de dépit à Mademoiselle du C... Le Chevalier qui fut des premiers le sacrifice que je lui venois de faire, vint aussi-tôt me remercier, & il le fit, Madame, avec une tendresse qui me charma.

Que je le trouvai ce jour-là aimable, & que j'eus de plaisir ! Je ne me souvins plus de tous les maux qu'il m'avoit faits, je pardonnai à l'amour tous les malheurs qu'il m'avoit causés, & jamais bonheur n'a été comparable au mien. Le Chevalier n'aimoit plus Madame Danzire, il n'alloit plus chez elle, il m'en parloit sans être piqué, les rigueurs même qu'elle avoit eues pour lui étoient oubliées de sa vanité ;

nité ; & il me disoit froidement qu'elle étoit une coquette. Enfin j'étois la plus heureuse de toutes les femmes , & l'amour épuisoit sur mon cœur tout ce qu'il avoit de délicieux. Le Chevalier venoit me voir assiduellement , il avoit avec moi cette vivacité que l'amour lui avoit rendue , & je lui re trouvois ces transports qui m'avoient tant charmée : mais , Madame , je n'étois pas née pour être heureuse , & voici la Lettre qu'il m'écrivit , après avoir été deux jours sans me voir.

*J*E pars , ma chere Lucilie , pour aller finir loin de Vous une vie que je déteste ; je pars le crime dans le cœur , & plein encore de la perfide

DE MADEMOISELLE DE... 395
*fide Madame Danzire. Je vous trom-
pois , & je me trompois moi-même ,
quand je vous disois que je ne l'aimois
plus. Cependant plaignez - moi quel-
quesfois. Je le mérite un peu , tout
ingrat que je suis. Adieu , ma chere
Lucilie , ne me laissez pas.*

Quand j'appris, Madame, que
je ne verrois plus mon cher Che-
valier, je pensai mourir de dou-
leur. Je le regrettai comme s'il
m'eût été fidele, & je lui par-
donnai tout, excepté son absen-
ce. Je l'aimois assez pour me passer
de son amour: ma passion, quoi-
que malheureuse, m'étoit chere;
je le voyois ingrat, mais enfin je
le voyois.

Il m'arriva dans ce tems-là un surcroît de douleur. Ma mere mourut. Mes larmes redoublerent. J'en eus à verser pour les deux personnes qui m'étoient les plus cheres. Encore si j'avois eu mon Amant pour me consoler de la perte de ma mere ; mais je ne favois où il étoit allé , & cette idée-là me désespéroit. Il me sembloit qu'il eût été doux pour moi de favoir ce qu'il étoit devenu : j'aurois , dis-fois-je alors , la consolation de lui écrire : peut-être apprendrois-je de lui qu'il songe encore à moi. Enfin il y avoit trois ans que l'ingrat ne m'avoit donné de ses nouvelles lorsque vous le vîtes ces jours
passés

DE MADEMOISELLE DE... 397
passés entrer tout-à-coup dans mon
cabinet.

Quel trouble ne parut point
dans mes yeux ! Et comment au-
rois-je pu vous le cacher ? Je vous
l'avouerai , Madame , de tous les
mouvemens qui m'avoient faisie
à l'arrivée du Chevalier , il ne me
resta , quand vous fûtes partie ,
que la joie de le revoir. Et de
combien cette joie ne fut - elle
point augmentée , quand il m'ap-
prit qu'il m'étoit fidele : Il l'est
Madame , je ne puis en douter.
Oui , mon cher Chevalier m'ai-
me , je n'ai plus de Madame Dan-
zire à craindre , la perfide est ou-
bliée ; il m'offre , pour m'en as-
sûrer ;

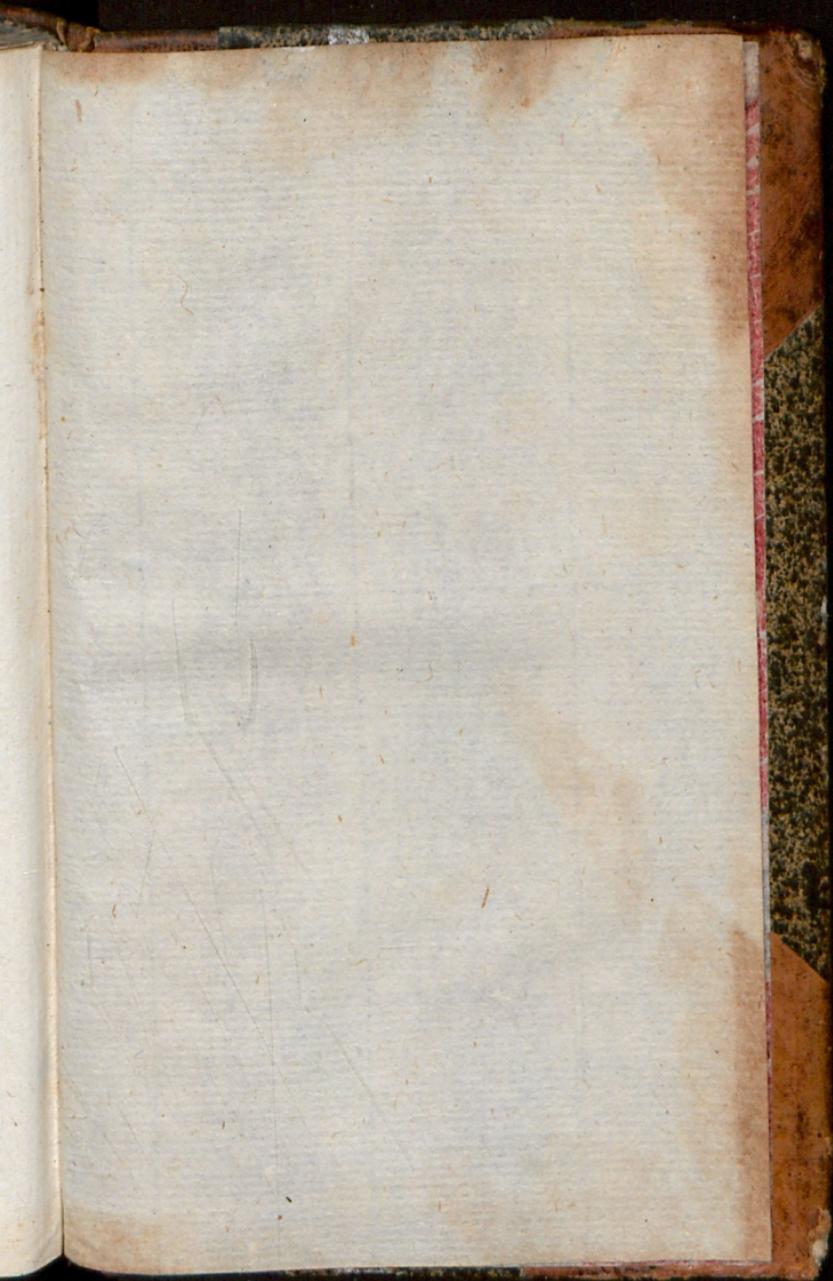
fûrer, sa main & sa fortune ; & il est bon que je vous dise qu'elle est devenue par la mort de son oncle une des plus brillantes du Royaume. Mais de tous ces biens-là , Madame , je n'en veux qu'à son cœur. Qu'il ne me parle plus de sa main , elle est faite pour m'ôter sa tendresse , & je hais tout ce qui peut me la faire perdre. Il est vrai que je mourrois si je le voyois passer entre les bras d'une autre , mais quoi ne fauroit-on s'aimer toujours , & ne s'épouser jamais ?

Adieu , Madame , ne vous lieguez point , s'il vous plaît , avec lui pour me corrompre , je ne vous
le

DE MADEMOISELLE DE... 399
le pardonnerois jamais : Et n'au-
rai-je pas assez de peine à me dé-
fendre de moi, sans être attaquée
par les deux personnes que j'aime
le mieux au monde ?

Fin du Tome Second.





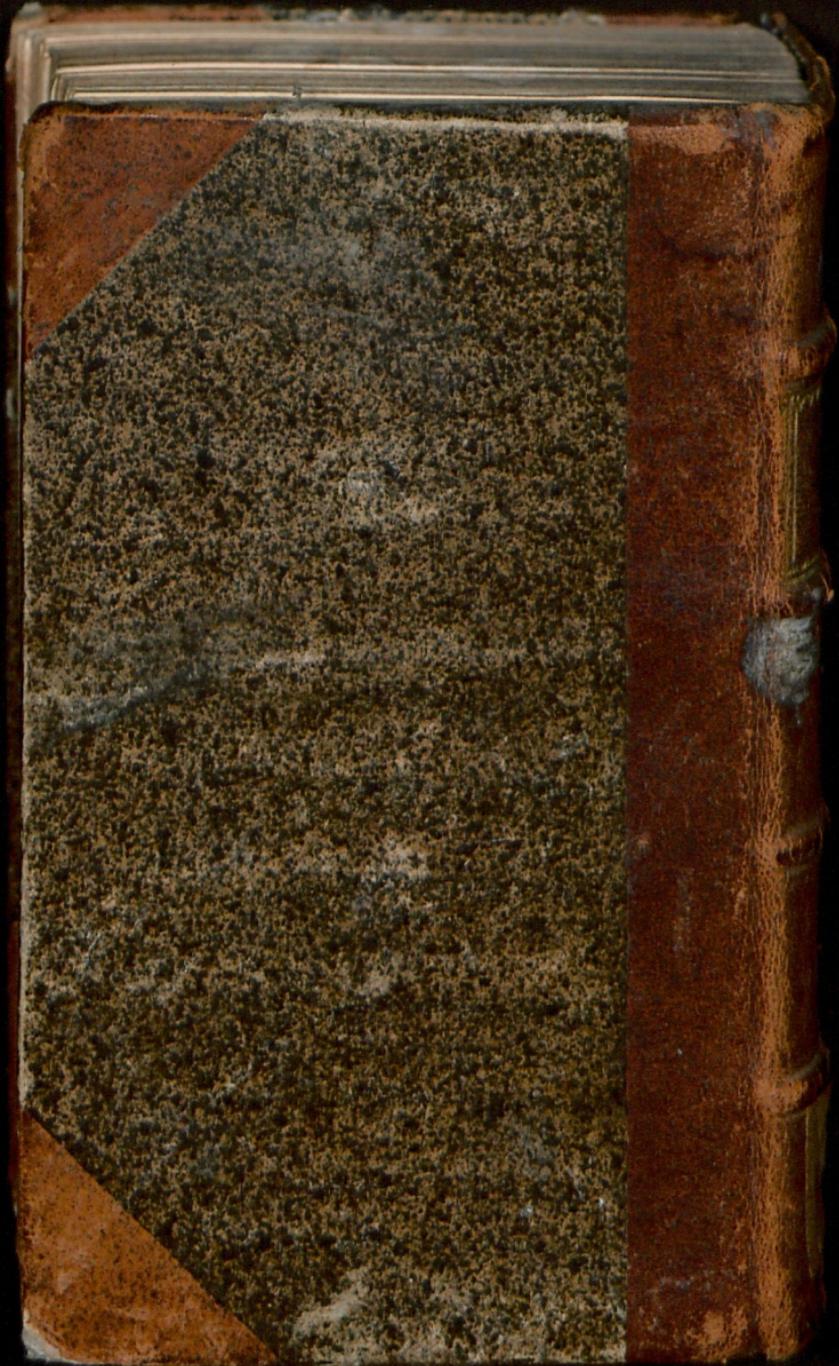
AB 106 297

S

(112.)

X 2576923







Tom. II. c.

